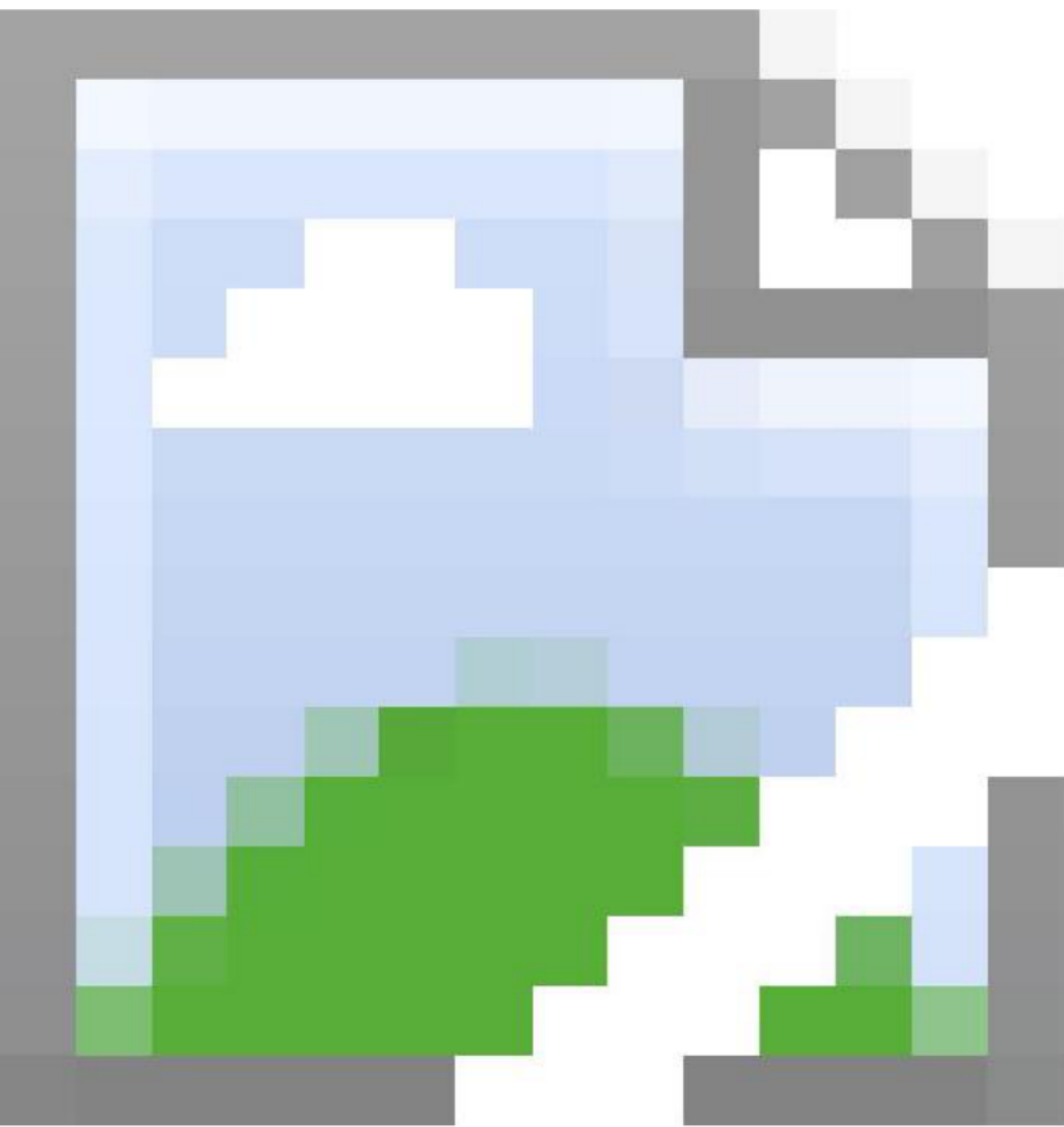


**un amour
eperdu**

Barbara Cartland

VISIT...

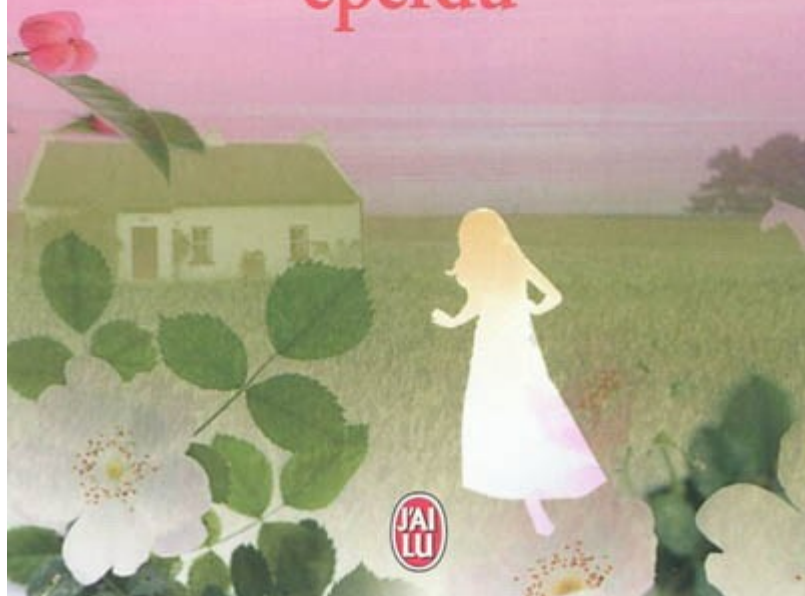
LANZAROTE
Caliente.COM





BARBARA CARTLAND

Un amour éperdu



Résumé:

Finis la pension! Aurora Hartnell rentre chez elle, au manoir des Trois Fontaines, retrouver son père adoré. Mais sa belle—mère ne cache pas qu'il lui tarde de se débarrasser d'elle. Elle lui a d'ailleurs trouvé un

soupirant, lord Woodward, qu'Aurora déteste d'emblée. En revanche, le jeune duc de Linford la charme au premier regard. Plein de projets, il a entrepris de rénover son château et sollicite son avis. Aurora découvre un homme accessible, à l'écoute de ses conseils et qui saura l'aider lorsqu'elle apprendra l'odieux complot que fomentent Woodward et sa belle-mère.

Chapitre 1:

— Phyllis, nous arrivons! s'écria Aurora en battant des mains.

Sa surexcitation gagna la femme de chambre qui l'avait accompagnée en France.

— Mais oui, nous arrivons ! renchérit—elle. Je reconnais ce bosquet de bouleaux et... oh! Mademoiselle, voyez—vous, la—bas, la ferme des Wescott ?

— C'est si bon de revenir chez soi, soupira la jeune fille.

Le cocher ralentit le trot des chevaux. Il était allé chercher les voyageuses à Douvres, à l'arrivée du ferry—boat en provenance de Calais.

Aurora avait senti son cœur se gonfler d'allégresse quand elle avait reconnu les armes de son père sur les portières de cette élégante berline.

Pendant que la voiture franchissait la grille, elle se coiffa du chapeau bleu marine assorti à sa tenue de pensionnaire.

Une brise légère faisait onduler les feuilles des hêtres qui bordaient l'allée. Aurora baissa la vitre et huma l'air tiède, chargé de bonnes senteurs d'herbe coupée.

Elle sourit en voyant l'une des biches semi-apprivoisées qui vivaient dans le parc.

Sans la moindre crainte, le joli animal au pelage clair regardait passer la voiture.

Le manoir des Trois-Fontaines apparut au détour de la longue avenue sablée.

Avec ses deux tours et ses nombreuses cheminées tarabiscotées, cette longue bâtisse couverte de vigne vierge avait énormément de charme.

Aurora admira les massifs de fleurs, les pelouses veloutées qui descendaient en pente douce jusqu'au lac que l'on voyait étinceler sous

le soleil entre les branches flexibles des saules.

— Je suis si heureuse d'être de retour! fit Aurora avec émotion.

— Et moi donc, murmura Phyllis.

— J'ai peine à croire que j'ai été absente pendant une année. Lorsque j'étais en pension en Angleterre, je revenais toujours à l'occasion des vacances de Noël et de Pâques.

— Et je n'allais pas avec vous, à cette époque.

— Les élèves n'avaient pas le droit d'amener de domestiques.

— Vous étiez plus petite, aussi, mademoiselle Aurora. Et vous n'étiez pas bien loin des Trois-Fontaines. Vos parents auraient pu aller vous voir le dimanche.

Jamais, cependant, ils ne s'étaient déplacés. Ce souvenir faisait encore mal à la jeune fille. ..

«Mon père serait certainement venu, mais je suis sûre que ma belle-mère trouvait mille et un prétextes pour l'empêcher de se déplacer. Elle ne m'aime pas, Elle ne m'a jamais aimée. »

—Les Français sont beaucoup moins stricts, reprit Phyllis.

— C'est vrai, admit Aurora. Par ailleurs, comme vous étiez considérée comme mon chaperon, la directrice du pensionnat n'a pas été obligée d'engager quelqu'un pour me ramener en Angleterre.

Elle sourit à celle qu'elle considérait plus comme une amie que comme une domestique.

— Et puis cela vous a permis de voyager

Phyllis eut une moue plus qu'éloquente.

— Oui. ..

Aurora éclata de rire.

— Vous ne vous êtes toujours pas habituée à la France.

— C'est l'entière vérité. Je n'ai jamais réussi à comprendre deux mots de français.

Quant à ces petits déjeuners. Honnêtement, mademoiselle Aurora, comment ose-t-on appeler petit déjeuner un bol de café avec une ou deux tartines? Ah, donnez-moi des œufs au bacon, des saucisses et du had-dock!

Aurora se remit à rire.

— Vous allez retrouver tout cela.

— Nous arrivons juste pour l'heure du thé. Quand j'y pense, j'en ai l'eau à la bouche, La jeune fille consulta la petite montre en or qu'elle portait en sautoir et secoua négativement la tête.

— l'heure du thé est passée depuis longtemps.

— Oh, quel dommage !

— Ce sera pour demain, Phyllis.

La voiture s'arrêta devant le perron du manoir.

Sans attendre qu'un valet vienne déplier le marchepied, Aurora sauta à terre.

Sa belle—mère apparut en haut des marches.

Cette jolie brune à la silhouette voluptueuse avait déjà trente-cinq ans, mais on lui en aurait facilement donné dix de moins.

«Elle ne devrait pas s'habiller en satin rouge vif à son âge », jugea Aurora avec l'intransigeance de ses dix-sept printemps.

Son séjour à Paris lui avait permis de perfectionner son français, mais elle avait également fréquenté les musées,.. et les boutiques de mode.

La directrice de cette institution où l'on recevait de nombreuses étrangères estimait en effet que le bon goût faisait partie de la culture.

« Sa robe est trop décolletée, se dit encore Aurora. Quant à son maquillage, je le trouve plus qu'exagéré. Il vaut celui des femmes qui vivent dans les quartiers mal famés. »

Quartiers ou elle n'avait, bien entendu, jamais mis le pied. Mais certaines des externes de cette institution pour jeunes filles de bonne famille en parlaient parfois à mots couverts, avec des mines de celles qui savent tout.

Elle fit la révérence à sa belle—mère.

— Avez—vous fait bon voyage? lui demanda cette

dernière du bout des lèvres.

Quand elle lui tendit sa joue à embrasser, Aurora fut bien obligée de s'exécuter, tout en répondant

poliment:

— Excellent. Merci, madame.

Elle faillit éternuer lorsque le parfum capiteux de sa belle-mère, mêlé à l'odeur de la poudre de riz, lui monta aux marines.

— Ou est mon père? interrogea la jeune fille. Je le trouverai dans la bibliothèque?

Ou peut-être dans son bureau?

— Il se repose. Vous le verrez à l'heure du dîner.

Lady Hartnell examina sa belle-fille sans beaucoup d'aménité.

— Montez vous rafraîchir et changer de vêtements. Vous n'avez plus l'âge de vous habiller en pensionnaire.

« J'aurais difficilement pu quitter le pensionnat habillée autrement », faillit rétorquer Aurora.

Elle préféra garder le silence. Ce qui lui évita —une fois de plus —, d'être traitée d'insolente.

En faisant de nouveau la révérence à sa belle-mère, elle se contenta de déclarer:

— A tout à l'heure, madame.

— Bienvenue aux Trois-Fontaines, fit lady Hartnell, toujours du bout des lèvres.

« Les relations ne Seront jamais au beau fixe entre elle et moi », pensa la jeune fille en gravissant l'escalier.

Elle retrouva Phyllis dans la jolie chambre que sa mère avait tenu à décorer elle—

même en blanc et en chintz à dominante vert tilleul.

Ses fenêtres s'ouvraient sur le parc, et au—delà, elle pouvait admirer le paisible paysage qu'elle avait connu toute sa vie. Dans les près bordes de haies vives paissaient des moutons. Un peu plus loin, sur une colline, s'élevait le village de Little Spring, dont les toits de chaume se massaient autour de l'église. A l'horizon, des collines aux courbes douces se détachaient sur le ciel bleu.

—Ah, je suis vraiment contente d'être rentrée, mademoiselle! s'exclama la femme de chambre.

— Moi aussi.

Pourtant, Aurora se sentait déjà moins enthousiaste qu'à l'approche du domaine.

l'accueil de sa belle-mère n'avait pas été des plus chaleureux, mais elle s'y attendait.

En revanche, elle avait espéré pouvoir courir embrasser son père.

«Je dois maintenant attendre l'heure du dîner... » se dit-elle, très déçue.

Pourquoi ressentait—elle une sourde inquiétude? Elle qui avait toujours été très intuitive éprouvait un étrange pressentiment. Elle avait l'impression qu'une menace diffuse pesait...

— J'ai demandé aux cuisines que l'on vous monte

de l'eau chaude pour votre bain, mademoiselle, dit la femme de chambre.

— Quelle bonne idée! Merci, Phyllis.

Pendant que cette dernière défaisait sa malle et suspendait ses vêtements, la jeune fille s'assit devant la coiffeuse et contempla son reflet d'un air songeur.

Ses longs cheveux d'or pale encadraient son visage à l'ovale parfait,

éclairé par d'immenses yeux verts franges de cils interminables.

— J'ai vieilli, Phyllis, déclara—t-elle soudain.

Sa femme de chambre, une robuste paysanne d'une quarantaine d'années, éclata de rire.

— Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd, comme aurait dit mon défunt grand—

père.

— Je vous assure, Phyllis. J'ai changé.

— C'est naturel, mademoiselle Aurora. Vous ne pouviez pas garder toute la vie vos joues rondes d'enfant. Au cours de ces derniers mois, vous êtes sortie de l'adolescence pour devenir une jeune fille. Et une ravissante jeune fille! Maintenant, il ne vous reste plus qu'à attendre votre prince charmant.

Aurora se sentit rougir.

Le prince charmant. C'était le sujet de conversation favori de ses amies de pension. Elles avaient toutes des idées très précises au sujet de celui qui saurait faire battre leur cœur.

Les unes le voyaient brun, les autres blond.

Mais elles rêvaient toutes d'épouser un bel homme jeune, riche et titré.

Aurora n'avait pas d'idée précisé sur le physique de son futur mari.

«La couleur de ses cheveux, honnêtement, quelle importance? se demanda-elle. Je voudrais surtout qu'il ait envie de lire les mêmes livres que moi, qu'il aime monter à cheval, qu'il m'emmène en voyage dans des pays lointains... Les titres et l'argent? Je m'en moque. Tout ce que je souhaite, c'est d'être aussi heureuse avec lui que mes parents l'ont été ensemble. »

Son père avait-il retrouvé avec sa seconde femme le bonheur qu'il avait connu avec la première?

La jeune fille en doutait.

« Charlotte est trop futile, trop égoïste, trop dure, trop intéressée, trop.
.. »

Elle sursauta, saisie.

« Je ne trouve que des défauts à ma belle-mère », pensa—t-elle avec confusion.

On frappa à la porte. Phyllis alla ouvrir à deux filles de cuisine qui apportaient des seaux d'eau.

— Ah, voici votre bain, mademoiselle ! Par ici, mes petites.

Phyllis conduisit les servantes dans le cabinet de toilette attenant à la chambre et les fit remplir la baignoire sabot en cuivre dans laquelle elle avait jeté une poignée de sels parfumés,

Après leur départ, elle aida Aurora à ôter sa tenue bleu marine et à délayer son corset.

— Pourquoi les femmes doivent-elles porter de tels instruments de torture? soupira la jeune fille.

Phyllis haussa les épaules.

— Farce que c'est ainsi. Les femmes se doivent d'avoir la taille fine et, tant que le monde sera monde, elles continueront à mettre des corsets.

— Je me sentirais beaucoup plus à l'aise en pantalon, dit la jeune fille en s'asseyant dans la petite baignoire.

Phyllis parut horrifiée.

— En pantalon! Une jeune fille!

Avec sévérité, elle ajouta:

— Vous en dites des sottises, mademoiselle Aurora!

— Un jour, les femmes auront peut-être le droit de s'habiller sans la moindre contrainte.

— C'est ça! En pantalon.

Phyllis pouffa.

— Ou même en jupe si courte qu'elle n'atteindra pas le genou.

— Ce serait bien pratique pour courir.

— Comme je le disais tout à l'heure, il vaut mieux entendre ça que d'être sourd.

Aurora s'étira dans l'eau tiède.

— Cela fait du bien de se détendre.

— Qu'allez—vous mettre pour descendre dîner,
mademoiselle ?

— Je n'ai guerre le choix. A part les quelques toilettes qui sont restées dans le placard pendant toute l'année scolaire — et qui doivent être un peu justes maintenant — je n'ai que la robe verte que j'ai achetée à Paris.

— Elle est bien jolie.

La jeune fille sourit.

— N'est—ce pas ?

— Vous avez beaucoup de goût, mademoiselle Aurora.

— Je tiens cela de ma mère, je suppose.

Le regard pensif de la jeune fille s'évada vers l'étroite lucarne qui éclairait le cabinet de toilette. Dans le rectangle de ciel bleu, une colombe s'enfuyait à tire-d'aile.

— Oui, ma mère avait énormément de goût, reprit-elle. En revanche, ma belle-mère n'en a pas du tout.

— Chut!

— Vous n'allez pas me dire que les murs ont des oreilles!

— Je ne le pense pas. Mais sait—on jamais?

Aurora revit la robe trop voyante de Charlotte et fit la grimace. Avant de monter dans sa chambre, elle avait eu le temps de remarquer; dans le hall, deux énormes pots en bronze qui remplaçaient les ravissants vases en porcelaine ancienne dans lesquels sa mère confectionnait de magnifiques bouquets.

« Si ma belle-mère met des fleurs dans ces pots, on se croira dans un

cimetière, pensa—t—elle. J'espère qu'elle ne va pas remeubler tout le manoir dans ce goût funéraire. Ce serait horrible! Espérons que mon père saura mettre un frein à ses tentatives de décoration. »

Aurora était heureuse a la perspective de revoir son père. En même temps, elle n'imaginait que trop bien ce qu'allaient être ses soirées, désormais, Lord Hartnell avait si souvent l'esprit ailleurs...

« Ce soir, cela me fera plaisir de le revoir. Et à lui aussi, certainement. Mais que se passera—t—il ensuite ? Il me posera deux ou trois questions au sujet de la pension et de Paris. Puis il se réfugiera dans le silence, tandis que ma belle-mère réprimandera les serviteurs. Je doute que les choses aient changé! Elle doit continuer à se plaindre tout le temps. Rien n'est jamais à son goût. »

Déjà, la jeune fille regrettait le joyeux babil des pensionnaires.

« Vais—je m'ennuyer ici? » se demanda—t-elle.

Certes, elle pourrait passer ses journées à cheval.

Mais elle serait toujours seule. ..

« Il faudrait que je fasse mon entrée dans le monde et que je me marie », se dit—elle soudain.

Mais, pour faire son entrée dans le monde, elle devrait aller à Londres. Et elle savait déjà qu'il ne fallait pas y compter car son père détestait les villes. Quant à trouver un prétendant dans ce coin perdu de campagne. Ses amies de pension ne cessaient de parler des bals et des réceptions ou elles rencontreraient ce fameux prince charmant.

« Des bals! On n'en donne jamais dans les grandes propriétés des environs, se dit encore la jeune fille. Pour tout arranger, les plus proches sont inhabitées. »

Le manoir de Woodward, dont les terres jouxtaient celles de lord Hartnell, était fermé depuis des années. Quant au duc de Linford, le propriétaire de l'imposant château de Linford, il préférait vivre à Londres ou en Écosse, ou il possédait un autre château.

Un petit soupir gonfla la poitrine d'Aurora.

Connaîtrait—elle un jour l'amour que ses parents avaient connu? De longues années après leur mariage, ils s'aimaient toujours comme au

premier jour. Et lorsque sa femme était morte des suites d'une mauvaise grippe, lord Hartnell avait été anéanti.

Puis il avait rencontré Charlotte. Certes, Aurora ne tenait pas du tout à avoir une belle-mère, mais elle avait fait contre mauvaise fortune bon cœur.

« Cette femme va peut-être rendre le sourire à mon père », s'était—elle dit, pleine d'espoir

La lune de miel n'avait pas duré plus d'une semaine. Certes, Charlotte s'était donné beaucoup de mal pour séduire le père d'Aurora. .. Hélas! Une fois devenue lady Hartnell, cette jolie veuve d'un officier subalterne de la Royal Navy n'avait pas perdu de temps pour révéler son véritable caractère. En réalité, seul l'intérêt la guidait. Épouser un lord, vivre dans un manoir, avoir de nombreux domestiques et beaucoup d'argent à sa disposition... Tout cela représentait pour cette femme d'origine modeste une promotion dans le monde inespérée.

« Au fond, ce n'est qu'une arriviste, conclut Aurora. Et mon père n'est pas heureux.

»

Les choses s'étaient peut—être arrangées au cours de l'année qu'elle venait de passer en France? C'était du moins ce qu'avait espéré la jeune fille.

Après avoir revu sa belle—mère, elle en doutait.

— Vous devriez vous préparer au lieu de rêvasser, mademoiselle, dit Phyllis d'un ton grondeur. Vous êtes-vous seulement brossé les cheveux?

Elle vint coiffer Aurora à la dernière mode parisienne. Puis elle l'aida à passer une élégante robe en soie vert pale, ornée de flots de dentelle de la même teinte - le chef-d'œuvre d'un couturier de la rue de la Paix.

Avisant les géraniums écarlates qui s'épanouissaient dans les jardinières de ses fenêtres, la jeune fille prit deux ou trois pétales et s'en frotta les lèvres et les joues.

— Mademoiselle Aurora! s'exclama Phyllis, choquée.

— Toutes les pensionnaires faisaient cela.

— Est—ce une raison ?

La femme de chambre haussa les épaules.

— Et pour qui vous fardez-vous, s'il vous plaît?

Il n'y aura pas de prince charmant à table ce soir Un premier coup de gong résonna en bas. Treginnis, le majordome, annonçait ainsi que le dîner serait bientôt servi. Dans cinq minutes, un second coup de gong se ferait entendre, et un valet apporterait la soupière fumante sur la table.

Dans la grande salle à manger les boiseries en chêne sculpté reflétaient la lumière des bougies fichées dans des candélabres en argent. Lord Hartnell était assis à un bout de la longue table. Sa femme avait pris place à sa droite et Aurora à sa gauche.

Quand la jeune fille avait rencontré son père en haut de l'escalier, elle avait couru l'embrasser

— Ah, te voila, ma petite Aurora, avait—il dit d'une voix sourde.

— Je suis si heureuse de vous revoir, père.

Il avait esquissé un petit sourire triste. Et c'était seulement à ce moment—la que la jeune fille avait remarqué combien il avait maigri et se tenait voûté, Dans son visage couleur cendre, presque méconnaissable, ses yeux étaient profondément cernés. Il semblait à peine tenir debout et devait s'accrocher à la rampe de la balustrade pour garder son équilibre.

Lentement, péniblement, il avait commencé à descendre les marches.

— Vous ne vous sentez pas bien, père? avait

demandé Aurora avec sollicitude.

— Mais si. Juste un peu de fatigue. Il a fait très chaud ces derniers jours.

Sous prétexte d'embrasser de nouveau son père, la jeune fille lui avait effleuré le front, qu'elle avait trouvé brûlant.

— N'auriez-vous pas un peu de fièvre?

— Penses—tu!

— Avez—vous vu le docteur Simpson?

Lady Hartnell, qui traversait le hall, avait lancé avec impatience:

— Pourquoi faire venir ce médecin? C'est un âne.

— Je ne vais pas déranger le docteur Simpson parce que je me sens un peu fatigué, avait renchéri lord Hartnell.

S'efforçant de sourire, il avait ajouté plus doucement:

— Il semblerait que ton séjour à Paris t'ait rendue très autoritaire.

La jeune fille n'avait pas osé insister.

Mais son inquiétude grandit lorsqu'elle vit son père manger à peine le contenu d'une demi-cuillerée de potage.

« Que lui arrive-t-il? En septembre dernier, il était encore plein de santé. Aurait-il été souffrant et me l'aurait-il caché ? Quoi qu'il en soit, je trouve qu'il a beaucoup vieilli en moins d'un an. Je ne l'ai jamais vu aussi las. Il faudra que je pose quelques questions à son valet. »

A voix haute, elle demanda:

— Vous n'avez pas faim, père?

—Votre père n'a jamais aimé la soupe, fit sa belle-mère d'une voix coupante. Et celle

—ci est à peine tiède.

— Moi, je trouve ce velouté d'asperges à parfaite température, assura la jeune fille.

Charlotte lui adressa un coup d'œil torve.

—Vous a—t—on demandé votre avis, mademoiselle ? Treginnis !

Le majordome accourut.

— Oui, milady?

— Cette soupe est froide.

— Je suis navré, milady.

D'un geste impérieux, lady Hartnell désigna la

soupière.

— Allez la faire réchauffer.

— Tout de suite, milady.

— Mon potage est excellent, dit Aurora en continuant à manger Sa belle-mère se raidit,

— Elle ose me contredire? Impertinente !

Elle se tourna vers le père de la jeune fille.

— Et vous ne lui dites rien, mon ami?

— Aurora vient de faire un long voyage. Elle doit être affamée, dit lord Hartnell d'une voix lasse.

Charlotte haussa les épaules avant de reprendre ses récriminations contre sa belle-fille.

— Ce sont les manières que l'on vous a apprises dans cette école si coûteuse? Eh bien, félicitations!

Cette fois, résignée, Aurora ne répliqua pas. Mais elle n'en pensait pas moins.

« Rien n'a changé. Au contraire, c'est pire! »

Lorsque lady Hartnell commençait à harceler quelqu'un, elle n'arrêtait pas.

—Voilà une robe bien mal choisie pour une jeune personne.

Aurora voulut expliquer que cette toilette venait de l'une des meilleures boutiques parisiennes, et que Mme Perrier, la directrice de l'institution, l'avait aidée à faire son choix. Mais sa belle-mère ne la laissa pas parler.

— Et quelle vilaine couleur! Cela me fait penser à de la soupe aux pois cassés.

— C'est un vert tilleul, madame.

— Je sais ce que je dis: de la soupe aux pois cassés. A votre âge, vous

devriez porter des teintes vives.

— Ce serait une faute de goût. Mme Perrier disait toujours que les débutantes devaient se limiter aux coloris pastel.

Lady Hartnell faillit s'étrangler :

— Elle me contredit! Elle me répond! Quelle insolente !

De nouveau, elle se tourna vers son mari.

— Mon ami, vous...

Elle s'interrompit en voyant arriver Triginis, suivi d'un valet portant une soupière fumante.

— C'est trop tard pour la soupe, maintenant, lança—t—elle avec un geste agacé.

Apportez-nous la suite.

Le majordome inclina légèrement la tête en signe d'assentiment avant de repartir vers les cuisines.

« Elle est vraiment impossible, se dit Aurora. Comment mon père peut—il la supporter? »

Lord Hartnell restait sans réaction. Il semblait avoir perdu tout l'élan qui le portait autrefois.

« Serait-il malade? se redemanda la jeune fille

avec inquiétude. Ou bien, tout simplement, est—il complètement écrasé par la vulgarité, la bêtise et l'autoritarisme de cette femme ? »

Comment aider lord Hartnell à réagir?

— Demain, j'irai monter à cheval, dit-elle, en se servant un copieux morceau du saumon entier que lui présentait un valet. Viendrez-vous avec moi, père?

— Je ne le pense pas. Il fait trop chaud.

Charlotte ricana.

— Voila des mois que votre père n'est pas sorti.

Pas plus à cheval qu'en pied ou en voiture. Il reste tout le temps enfermé.

— Ce n'est pas bon. Il faut prendre l'air!

— Peuh! lança sa belle-mère avec mépris.

— Je prends l'air sur mon balcon, dit lord Hartnell de cette voix faible qu'Aurora ne lui avait jamais entendue jusqu'à ce jour. Je...

—C'est bien suffisant, coupa sa femme. D'autant plus que nous sommes envahis par les guêpes. Plusieurs domestiques se sont déjà fait piquer .Les jardiniers cherchent leur nid mais ne l'ont pas encore découvert.

—Chaque année, il y a des guêpes aux Trois-Fontaines, dit Aurora.

— Les inconvénients de la campagne! Lança lady

Hartnell. Nous serions beaucoup mieux a Londres. Voila des mois que j'essaie de persuader votre père de rouvrir l'hôtel particulier des Hartnell.

Aurora ouvrit de grands yeux.

— Il y a au moins vingt ans que personne ne l'a habité. Il doit être en triste état.

— Et alors ? Les entrepreneurs en bâtiment sont la pour tout remettre à neuf.

— Je déteste Londres, dit lord Hartnell. Je n'irai jamais vivre la—bas.

— Parce que milord n'aime pas la ville, tout le

monde doit s'ennuyer dans ce trou perdu, fit Charlotte à mi—voix.

— Que dites-vous, mon amie?

— Rien. Avez—vous parlé à votre fille de notre nouveau voisin?

— Je n'en ai pas encore eu le temps. Voyons...

Lord Hartnell parut avoir du mal à rassembler ses pensées.

— Figure-toi, ma chère enfant, que le manoir de Woodward a été récemment ouvert, déclara-t-il enfin.

— Vraiment ?

— Son propriétaire... comment s'appelle-t-il déjà, Charlotte ?

— Lord Woodward, tout simplement, fit-elle en levant les yeux au ciel d'un air exaspéré.

— Lord Woodward, c'est cela. Donc, notre nouveau voisin a eu la courtoisie de nous rendre visite l'autre jour, et ta belle-mère l'a invité à dîner demain.

— Cela m'a semblé la chose à faire, dit lady

Hartnell d'un ton mielleux. Aurora risque de s'ennuyer entre nous. Elle a besoin de rencontrer des personnes de sa génération.

Elle marqua une pause avant d'ajouter d'un ton plein de sous-entendus :

— Or lord Woodward est célibataire.

Aurora imagina aussitôt un jeune homme séduisant et plein de vie assis en face d'elle. Et elle eut l'impression de s'envoler sur un petit nuage rose.

— Lord Woodward a l'intention de donner de grandes fêtes, reprit Charlotte. Mais, pour cela, il faudra attendre que le manoir soit restauré car, pour le moment, il est inhabitable.

— Si le manoir est inhabitable, où vit lord Woodward ? demanda Aurora.

— Je crois qu'il loge dans la maison du régisseur... ou dans celle du responsable des écuries.

Sa belle-mère eut un geste indifférent.

— Que ce soit ici ou là, il s'agit d'une solution provisoire, lança-t-elle, la bouche pleine. Lorsque cette splendide demeure aura retrouvé sa splendeur d'antan — ce qui ne saurait tarder car lord Woodward est un homme plein d'énergie, il s'y installera en maître.

Elle adressa un coup d'œil peu amène au majordome.

— Ce saumon est mangeable. Mais je le trouve bien sec. Pourquoi n'y a-t-il pas de sauce ?

Sans mot dire, Treginnis vint lui présenter la saucière qui se trouvait devant elle.

— Comment est lord Woodward? Demanda Aurora.

Son père hésita.

— Que te dire? C'est le seul survivant d'une vieille famille aristocratique honorablement connue. Il vient à peine d'arriver à Woodward et personne ne le connaît encore dans la région, mais il semble charmant et. ..

— Et il n'a pas de temps pour les mondanités, coupa Charlotte. Il a assez à faire avec la remise en état de son domaine!

D'un ton cassant, elle conclut:

— Je crois, ma chère Aurora, que vous ne pourriez pas faire mieux que d'épouser lord Woodward.

Suffoquée, la jeune fille déclara:

— Il faudrait d'abord qu'il me plaise.

— Oh, il vous plaira, sans aucun doute!

Au grand soulagement de la jeune fille, le dîner se termina. Si son père n'avait pratiquement rien dit, sa belle-mère n'avait cessé de récriminer. La dernière bouchée avalée, Charlotte se leva.

— Je vous laisse à votre cigare et à votre porto, dit-elle à son mari. Moi, je vais dormir. Bonne nuit.

Après son départ, lord Hartnell soupira.

— Il y a longtemps que je ne fume plus de cigare et que je ne bois plus de porto.

— Je vous l'ai déjà dit, père, mais je vous trouve fatigué. Vous êtes sûr que tout va bien?

Il haussa les épaules.

— Mais oui! Le problème, vois-tu, c'est que je n'ai plus vingt ans.

Aurora évita de lui dire que beaucoup de gens de son âge étaient

encore pleins de vitalité.

Elle s'inquiétait...

« Mon père ne va pas bien. Il ne semble pas se soucier de sa santé et sa femme encore moins. Peut-être devrais-je parler discrètement de tout cela au docteur Simpson ? »

S'efforçant de sourire, lord Hartnell déclara:

— Alors, tu vois, nous aurons un invité demain. La vie à la campagne n'est pas aussi ennuyeuse que tu le craignais.

— J'aime bien voir du monde, admit la jeune fille. Mais cela ne m'ennuie pas d'être seule. Par exemple, je ne suis jamais aussi heureuse que lorsque je peux galoper à travers champs ou dans les bois. Quel dommage que vous ne vouliez pas m'accompagner!

— Un autre jour, peut-être...

Aurora n'en crut pas un mot.

« Il dit cela pour que je n'insiste pas », pensa—

t-elle avec tristesse.

— Lord Woodward est—il un bon cavalier?

— Probablement. .. Tu sais, je le connais à peine. C'est ta belle—mère qui a attiré mon attention sur le fait que ses terres jouxtent les nôtres. Si tu l'épousais, vous pourriez, après ma disparition, réunir les deux domaines et...

Aurora courut embrasser lord Hartnell.

— Je vous en supplie, père, ne dites pas d'horreurs pareilles! J e ne veux pas que vous mouriez.

—Moi non plus, déclara lord Hartnell en lui caressant la tête. Certes, il faudra bien que je meure un jour, comme tout un chacun, mais j'espère que ce sera le plus tard possible. Et j'aimerais bien, avant de passer l'arme à gauche, comme on disait autrefois, te voir bien mariée et embrasser mes petits-enfants.

— Nous n'en sommes pas là!

— Lord Woodward est un beau parti. Ta belle-mère, qui est une amie

de sa famille, le connaît mieux que moi. Elle dit qu'il est très riche et qu'il a l'intention de ne pas regarder à la dépense pour rénover le manoir.

Aurora fronça les sourcils. Dans tout cela, quelque chose lui paraissait sonner faux.

Ainsi, Charlotte serait une amie de la famille Woodward?

« Bizarre... J'ai toujours eu l'impression qu'elle venait d'un milieu fort modeste. Ce qui, en soi, n'a rien de choquant! C'est tellement ridicule de se laisser éblouir par les titres. J'aurais cependant juré que ma belle—mère n'avait jamais rencontré un aristocrate de sa vie avant de séduire mon père et de devenir lady Hartnell. »

chapitre 2 :

— Phyllis! Le manoir de Woodward va être de nouveau habité et lord Woodward viendra dîner demain ici!

La femme de chambre haussa les sourcils.

—Et alors? Pourquoi Sautiez-Vous comme un cabri? Ce n'est pas digne d'une jeune personne bien élevée. Et pouvez—vous me dire, s'il vous plaît, ce qu'il y a d'extraordinaire au fait que milord reçoive l'un de ses voisins? Cela lui arrive souvent.

— Oui, mais ce sont en général des gens d'un certain âge plutôt ennuyeux.

Aurora joignit les mains.

— Lord Woodward, lui, est jeune, riche, célibataire,.

— Ne vous emballez pas trop vite, mademoiselle Aurora. Je parie que vous vous voyez déjà devenue lady Woodward et installée dans ce manoir dont les toitures percées laissent passer des trombes d'eau.

— Bah, lord Woodward fera venir des couvreurs!

— Il doit y avoir plein de souris et d'araignées la-bas.

— Je n'en ai pas peur Lord Woodward va transformer son manoir en château de conte de fées et. ..

— Mademoiselle Aurora, vous avez trop d'imagination.

— Et vous n'en avez guère, Phyllis.

— C'est l'entière vérité, admit la femme de chambre sans se froisser
Tout en défaisant les épingles qui maintenaient son chignon, la jeune
fille déclara:

— Mon père et ma belle—mère souhaitent que j'épouse ce monsieur.

— Vraiment? Mais- vous ne l'avez pas encore vu!

— D'après leur description, il devrait me plaire.

Pensive, Aurora poursuivit :

— Et puis je serais si heureuse de ne pas devoir partir trop loin.
Songez! Si j'habitais près des Trois-Fontaines, cela me permettrait de
voir mon père tous les jours.

— Ce serait un avantage, admit Phyllis. Mais je vous en prie,
mademoiselle Aurora, ne rêvez pas trop!

Elle vint aider la jeune fille à dégrafer sa robe.

— Milady a-t—elle admiré votre toilette neuve?

Aurora fit la grimace.

— Pas du tout.

— Est-ce possible?

— Devinez un peu ce qu'elle m'a dit! Que cette couleur la faisait
penser à une soupe aux pois cassés.

— Oh! Une robe qui a coûté si cher!

— Une création parisienne que j'ai achetée dans l'une des meilleures
boutiques. Et sur les conseils de Mme Perrier! Elle répétait souvent
qu'il valait mieux préférer une toilette bien coupée en belle étoffe à
deux ou trois de qualité médiocre.

La jeune fille en revint au sujet qui l'intéressait.

— A-t-on parlé de lord Woodward aux cuisines?

— Pas du tout.

— Curieux... C'est pourtant notre voisin. Les domestiques auraient pu avoir quelques échos en discutant avec ceux du manoir de Woodward.

— Vous oubliez, mademoiselle, que Woodward a été laissé à l'abandon depuis des années. Il y a longtemps que plus personne n'y habite. Seules les terres sont exploitées, sous la direction d'un régisseur que personne n'aime.

Elle baissa la voix.

— On raconte qu'il n'est pas très honnête.

Aurora eut un geste indifférent.

— Si lord Woodward estime qu'il régit mal le domaine, il le renverra et en engagera un autre.

Pensive, elle poursuivit:

— Curieux que nul n'ait entendu parler de l'arrivée du nouveau châtelain.

— Les domestiques en ont peut-être eu quelques échos, mais cela ne les intéresse pas beaucoup. Vous savez, il n'y a jamais eu de contacts entre le personnel de Woodward et celui des Trois-Fontaines.

— Comme c'est étrange!

— Pas du tout. Car si le manoir des Trois-Fontaines dépend du village de Little Spring, celui de Woodward est rattaché au village de Woodward.

La jeune fille hocha la tête.

— En effet.

« Dommage que Phyllis ne puisse rien me dire, pensa-t-elle, déçue de ne pas récolter quelques potins d'office. L'opinion des domestiques est toujours intéressante. »

Comme si elle avait deviné ses pensées, Phyllis déclara:

— Inutile de vous mettre martel en tête, mademoiselle Aurora. Vous verrez bientôt ce lord Woodward, et vous saurez alors s'il vous plaît ou pas. En général, ces choses-la se sentent tout de suite.

— Vous avez raison, Phyllis, fit la jeune fille, déjà rassérénée.

Elle enfila sa longue chemise de nuit en linon blanc, ornée d'un plumetis rose.

— Mais j'ai quand même hâte d'être à demain!

— Vous mettrez votre jolie robe verte. ..

— Couleur tilleul, pas pois cassés!

— Et lord Woodward sera séduit dès le premier

coup d'oeil, conclut Phyllis avec un sourire indulgent.

Le lendemain matin, Aurora était en train de chercher ses bottes de cheval quand Phyllis la rejoignit.

— Vous êtes déjà debout, mademoiselle?

— Bien sur. Il fait beau et je vais enfin retrouver Jacinthe. Ah! Voila mes bottes neuves! Que faisaient-elles dans ce placard ? Elles auraient du être de l'autre coté,

— Pendant que vous étiez à Paris, on est venu tout ranger ici, mademoiselle.

— Quelle idée! Ma chambre était en ordre. Et maintenant, je ne retrouve plus rien.

Les lèvres pincées, Phyllis demeura silencieuse.

—Vous n'avez pas l'air contente, remarqua la jeune fille.

—Je ne sais pas quoi dire, mademoiselle Aurora. Milady a engagé une demi—

douzaine de nouveaux domestiques et... et, euh...

— Et aucun ne vous plaît?

— Ma foi. ..

Gênée, Phyllis tenta de se rattraper.

— Ils sont peut-être très gentils. Mais je ne les connais pas encore et... et, euh...

— J'ai parfaitement compris. Vous ne les trouvez pas sympathiques et

vous ne changerez probablement pas d'avis.

La jeune fille soupira.

— Que voulez-vous, Phyllis! Ma belle—mère a des idées très différentes des miennes... comme des vôtres.

— Hélas, mademoiselle Aurora! La preuve? La voilà!

Sur ces mots, la femme de chambre étala sur le lit la robe qu'elle avait sous le bras.

— Milady a décidé que vous porteriez ceci, ce soir.

Aurora sursauta.

— De la soie bleue! Certes, c'est très joli, mais je ne porte jamais cette teinte. Elle m'affadit.

Avec ses grands yeux aussi brillants que des émeraudes, le vert lui convenait mieux que toutes les autres couleurs de l'arc-en-ciel.

Phyllis paraissait désolée.

— Il s'agit d'un présent de milady. Il paraît qu'elle l'a fait faire spécialement à votre intention. C'est son cadeau de Noël, m'a-t-elle dit, mais, comme vous étiez toujours en France, elle n'a pas pu vous l'offrir plus tôt,

— J'aurais préféré revêtir ma robe verte pour ma première rencontre avec lord Woodward! Se lamenta la jeune fille.

— Quoique vous mettiez, vous serez toujours très jolie, mademoiselle Aurora.

Comme si vous ne le saviez pas!

La jeune fille mit la robe devant elle et alla se planter devant le miroir

— Soit, elle est très à la dernière mode. Et cette soie est superbe. Mais la couleur...

Elle eut un geste agacé.

— Je suis vraiment obligée de la mettre?

— Cela vaudra mieux, Sinon milady se fâchera.

Aurora était furieuse.

— Moi qui voulais justement être à mon avantage ce soir!

— Vous le serez, assura Phyllis. Vous pourriez sortir vêtue de vieux sacs en toile de jute, vous seriez encore la plus jolie.

La jeune fille ne put s'empêcher de rire.

— Espérons que lord Woodward sera du même avis que vous.

De nouveau, elle eut l'impression de planer sur un petit nuage rose.

« Ce soir, je vais rencontrer mon prince charmant... S'il me plaît, si je lui plais, nos fiançailles seront bientôt célébrées. »

L'espace d'un instant, elle regretta de ne pas pouvoir annoncer à toutes ses amies de pension qu'elle allait se marier prochainement. Elle tenta de revenir sur terre.

« Phyllis a raison quand elle dit que je ne devrais pas m'emballer. Je m'imagine déjà que lord Woodward est l'homme de ma vie, alors que je ne sais rien de lui. Est-il blond, brun? Partagerons nous les mêmes goûts? » Probablement, puisque son père estimait que leur voisin était un prétendant acceptable.

« Lord Woodward semble également avoir reçu l'assentiment de ma belle-mère.

Mais je me méfie du jugement de cette dernière! »

La voix de Phyllis interrompit ses réflexions.

— Que voulez-vous mettre ce matin, mademoiselle Aurora? demanda Phyllis.

Votre amazone en velours ?

— Non, j'aurais trop chaud. Donnez—moi plutôt celle en drap couleur feuille morte.

— Ou est-elle donc passée? Ah, la voici!

En grommelant, Phyllis ajouta :

— Il va falloir que je remette de l'ordre ici.

Aurora se moquait parfaitement de la manière dont on avait organisé ses placards.

Elle ne pensait qu'à lord Woodward. ..

— Est—ce un bon cavalier ?

— Qui? demanda Phyllis.

— Mais... lord Woodward, évidemment.

La femme de chambre leva les yeux au ciel.

— Mademoiselle Aurora. ..

—Je sais! coupa la jeune fille. Je ne dois pas trop rêver avant de voir mon prince charmant en chair et en os.

— Exactement.

Jugeant inutile de prolonger cette conversation, Aurora se contenta de sourire d'un air mystérieux.

« Phyllis est toujours pessimiste. Mais moi, j'ai bon espoir. Je suis prête à parier que lord Woodward est celui qui m'est destiné de toute éternité, et que je serai aussi heureuse avec lui que ma mère l'était avec mon père. »

Un peu plus tard, une fois habillée, la jeune fille alla frapper à la porte des appartements de son père. Burton, le valet, vint lui ouvrir

— Mademoiselle Aurora !

Son visage s'éclaira d'un sourire.

— Cela fait plaisir de vous revoir

— Comment allez—vous, Burton?

— Très bien, mademoiselle, je vous remercie.

— Pourrais-je voir mon père, s'il vous plaît, Burton ?

Le valet hésita.

— Milord n'est pas encore habillé. Il ne se sent pas bien, Il a très mal dormi cette nuit.

Sachant qu'elle pouvait parler en toute confiance au valet de son père, la jeune fille demanda :

— Je l'ai trouvé pale et amaigri. Serait-il malade, Burton ?

Le valet hocha la tête d'un air soucieux.

— Pas vraiment, mademoiselle Aurora. Mais, depuis quelques semaines, milord se fatigue très vite.

— Il devrait voir le docteur Simpson.

— Milady dit que cela ne servirait à rien. Et milord est de son avis. Selon lui, seul l'âge est en cause. « Je vieillis, tout simplement, Burton », me dit-il quand je m'inquiète.

La jeune fille soupira.

— Mon père est têtue.

— Écoutez, je vais lui demander s'il peut vous recevoir maintenant.

Le valet revint quelques secondes plus tard et emmena Aurora dans le petit salon où lord Hartnell avait l'habitude de se tenir. Encore en robe de chambre, le maître de maison était assis dans un grand fauteuil. Il se leva péniblement à l'entrée de sa fille.

— Je vous en prie, père, ne bougez pas ! s'écria Aurora en allant l'embrasser.

Lord Hartnell se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Il fait si chaud !

— Moi, je trouve qu'il fait un temps délicieux.

La jeune fille prit la main de son père.

— Vous avez de la fièvre.

Il se dégagea avec brusquerie.

— Pas du tout. C'est cette chaleur qui me fatigue.

D'un geste las, il rejeta en arrière ses cheveux grisonnants.

— Oh, mon Dieu ! J'allais oublier ! Burton !

Le valet arriva aussitôt.

— Oui, milord?

— Pouvez-vous m'apporter le paquet qui se trouve dans le tiroir de ma table de nuit, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, milord.

Burton revint avec un paquet tout enrubanné.

— C'est pour toi, ma chère enfant, dit lord Hartnell. Un petit cadeau de Noël bien en retard!

— Merci, père, fit la jeune fille avec chaleur.

«Mon deuxième cadeau de Noël en juin », se dit-elle avec une pointe d'amusement, tout en embrassant de nouveau lord Hartnell.

— Avant de me remercier, ouvre ton présent.

Aurora ne se le fit pas dire deux fois. Elle défit les rubans, les papiers de soie... et découvrit un écrin en daim rouge frappé du nom d'un grand joaillier londonien.

Elle fit jouer le fermoir. Sous ses yeux éblouis étincelèrent une paire de merveilleuses boucles d'oreilles en émeraudes.

Encore une fois, elle embrassa son père.

— Merci, merci! s'écria-t—elle. C'est trop!

— Es—tu contente?

— Très! Je suis ravie.

La jeune fille s'approcha d'une glace et mit l'une des boucles près de son Visage.

— Elles sont si jolies! Je les porterai ce soir

— Je l'espère bien. D'autant plus que tu auras une autre surprise. ..

—Une autre surprise ? Comment cela? Laquelle? Dites vite, père!

Lord Hartnell esquissa un faible sourire.

— Certainement pas. Ne t'ai—je pas dit qu'il s'agissait d'une surprise ?

— Il faut donc que j'attende ce soir?

— Exactement.

« Quel dommage que je ne puisse pas porter ma robe verte! pensa la jeune fille. Elle irait si bien avec ces émeraudes. .. et mes yeux! »

Mais sa belle-mère serait horriblement fâchée si elle ne mettait pas la toilette qu'elle lui avait offerte.

«Elle n'a vraiment aucun goût, se dit encore Aurora. J'espère que lord Woodward ne remarquera pas que ma robe n'est pas assortie à mes bijoux. »

Le valet les rejoignit sur ces entrefaites.

— Vous devriez aller vous reposer, milord, dit-il à son maître avec une affectueuse familiarité.

Lord Hartnell ne protesta pas.

— Vous avez raison, Burton.

Aurora adressa à son père un coup d'œil anxieux.

« Il ne va pas bien du tout. Et il refuse obstinément de voir le médecin! Je ne comprends pas ma belle—mère... Elle devrait insister pour qu'il consulte le docteur Simpson. Et elle devrait aussi être plus présente. Pourquoi ne tient-elle pas compagnie à mon père? Si j'étais à sa place, je serais toujours auprès de celui que j'ai épousé. Surtout quand il est en mauvaise santé, »

— Tu vas monter à cheval? s'enquit lord Hartnell avec un entrain force.

— Bien sur! Jacinthe doit m'attendre.

Son père lui adressa un sourire indulgent.

— Amuse—toi bien. Nous nous verrons ce soir

— Pas à midi?

— Non, je ne descends plus déjeuner depuis déjà un certain temps. Je préfère que Burton m'apporte un plateau.

Après avoir embrassé une dernière fois son père, la jeune fille lui fit une petite révérence.

Quelques instants plus tard, tout en descendant l'escalier quatre à quatre, elle se sentait le cœur bien lourd.

« Comment le persuader de voir le médecin ? » se demanda—t—elle une fois de plus.

Le responsable des écuries l'accueillit chaleureusement.

— Vous revoilà donc aux Trois—Fontaines, mademoiselle Aurora! s'exclama—t—il. Et cette fois, c'est pour de bon, n'est—ce pas?

— Oui, Tom. J'ai terminé mes études. Je ne retournerai plus à Paris.

Mais peut—être irait-elle vivre tout près de la, au manoir de Woodward?

— Je vous selle Jacinthe, mademoiselle Aurora?

— S'il vous plaît, Tom.

La jeune fille alla caresser la jolie jument grise que son père lui avait offerte deux ans plus tôt.

— Je suis contente de te revoir, tu sais, lui dit-elle.

Jacinthe hennit doucement en guise de réponse. La jeune fille la caressa de nouveau.

— Toi aussi? Tu es contente de me revoir?

Dix minutes plus tard, elle partait au petit trot. Au lieu de se diriger vers les bois, comme elle en avait l'habitude, elle mit Jacinthe au galop pour gravir un chemin sablonneux qui menait au sommet d'une colline. Elle savait que, de la-haut, elle aurait une vue plongeante sur le manoir de Woodward.

Une fois arrivée, elle mit pied à terre et attacha sa monture à une branche basse.

Puis elle mit sa main en écran au—dessus de ses yeux et contempla, au milieu d'un grand parc touffu, ce bâtiment ancien plein de charme. La vigne vierge l'avait complètement envahi, couvrant jusqu'aux toitures et aux fenêtres.

« Les travaux n'ont pas encore commence: on ne voit pas un seul ouvrier », constata la jeune fille.

Elle se surprit à rêver Ce serait passionnant de remettre en état cette vieille demeure, de la décorer, de redessiner les jardins laissés à l'abandon depuis des années...

« Des jardins devenus une vraie forêt vierge.

Quant au manoir, c'est le château de la Belle au bois dormant », pensa-t-elle avec amusement.

Lord Woodward semblait être un homme énergique. Car il ne fallait pas manquer de courage pour se lancer dans une telle entreprise! En voyant l'ampleur de la tâche, beaucoup auraient baissé les bras.

« J'ai hâte de le rencontrer, se dit-elle encore ».

—Vraiment, quel dommage que je ne puisse pas porter ma robe verte ce soir! se lamenta la jeune fille. Elle irait si bien avec les boucles d'oreilles que m'a offertes mon père !

— C'est certain, admit Phyllis. Mais comme milady a décidé que vous seriez en bleu...

— Le vert et le bleu ne vont pas bien ensemble.

— Je ne sais pas quoi dire, mademoiselle Aurora. Sinon que vous devez faire plaisir à tout le monde, à votre père comme à votre belle-mère. Par conséquent, vous mettrez la robe de milady et les boucles d'oreilles de milord.

— Que va penser lord Woodward de moi? Il trouvera que je n'ai aucun goût.

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Les hommes ne font jamais attention à la mise des femmes. Ce lord Woodward ne remarquera que votre jeunesse et votre beauté.

Aurora sourit.

— Puissiez-vous dire vrai!

Aurora était prête quand une voiture monta l'allée.

— Le voilà!

Elle voulut se précipiter à la fenêtre, mais sa femme de chambre l'en empêcha.

— Vous n'avez plus cinq ans, mademoiselle Aurora, fit-elle avec reproche. Que dirait ce monsieur s'il vous voyait à l'affût derrière vos rideaux ?

Elle poussa gentiment la jeune fille vers la porte.

— Allez! Et comportez-vous avec toute la dignité que l'on attend d'une demoiselle qui vient de passer un an à Paris.

Le cœur battant, Aurora descendit l'escalier. L'un des valets qui se tenait de faction dans le hall vint lui ouvrir la porte du salon.

Personne ne remarqua son entrée. Ni sa belle-mère, qui était assise sur un canapé où elle avait étalé les volants de sa robe en taffetas orange. Ni son père qui, debout près de la cheminée, s'entretenait avec un homme d'une quarantaine d'années à la silhouette massive, visiblement gêné aux entournures par sa redingote bleu roi mal coupée. l'une des réflexions de lord Hartnell le fit éclater de rire. Il renversa la tête en arrière.

« Qui est—ce? se demanda Aurora sans réelle curiosité, Un gentleman—farmer des environs ? Un voisin? Je ne me souviens pas de l'avoir rencontré. »

Il y aurait donc plusieurs invites ce soir? Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, cherchant le séduisant lord Woodward dont elle avait rêvé toute la journée. Mais ce dernier n'était pas encore arrivé.

Lord Hartnell remarqua à ce moment—là la présence de la jeune fille.

— Aurora, ma chère enfant!

Il se tourna vers son interlocuteur

— Cher ami, voici ma fille Aurora.

L'homme termina sa coupe de champagne d'un trait avant de s'incliner devant la jeune fille, offrant à cette dernière une vue imprenable sur sa chevelure brune très fournie. Elle retint un éclat de rire, tout en lui faisant une rapide révérence.

« Ce n'est pas possible! Il porte une perruque»

Il lui saisit la main dans sa large paume moite.

— *Enchanté !* s'exclama-t-il, avec un grand sourire qui découvrit des dents jaunies de nicotine.

Puis il sortit un mouchoir à carreaux de sa poche et épongea son visage rougeaud.

— *Enchanté*, c'est un mot français, précisa-t-il.

La-dessus, il éclata de nouveau d'un gros rire.

« Dieu, qu'il est antipathique! pensa la jeune fille. Pourquoi ma belle-mère l'a-t—

elle invité ? » Mais Charlotte semblait apprécier cet homme vulgaire dont elle buvait littéralement les paroles.

— Je me suis dit que vous sauriez apprécier mes efforts dans la langue française, reprit-il.

Il se remit à rire,

— C'est à peu près le seul mot que je connaisse.

Ses petits yeux se mirent à briller.

— Erreur! Je possède un vocabulaire étendu en français. *Jolie mademoiselle, voulez-vous danser avec moi?* Que dites-vous de cela, hein?

Aurora adressa un coup d'œil implorant à son père, en espérant qu'il viendrait la débarrasser de la pesante compagnie de cet homme. Lord Woodward ne saurait tarder maintenant, et elle n'avait aucune envie qu'il la trouve en train de s'entretenir avec ce ridicule quadragénaire. Mais, au lieu de venir à son aide, lord Hartnell lui adressa un sourire encourageant.

Le déplaisant individu se rapprocha d'elle. Il était maintenant si près qu'elle reçût en plein visage son haleine empuantie de vapeurs d'alcool et de tabac.

Ecoeurée, elle recula d'un pas.

— Ne faites pas votre timide, Aurora! lança lady Hartnell avec agacement. Vous saviez parfaitement que lord Woodward viendrait dîner ce soir !

La stupeur laissa la jeune fille sans voix. Quoi ? Lord Woodward

n'était autre que cet homme qu'elle avait trouvé répugnant dès le premier instant?

Charlotte haussa les épaules.

— Que vous arrive—t—il? Vous ne trouvez rien à dire? D'ordinaire, pourtant, vous avez la langue plutôt bien pendue.

Grâce au ciel, l'arrivée de Treginnis créa une diversion.

—Madame est servie, déclara le majordome d'une voix de stentor.

Lord Hartnell et sa femme se dirigèrent vers la salle à manger suivis par lord Woodward qui avait galamment offert son bras à Aurora,

— Quelle jolie table! s'exclama lord Woodward.

Treginnis avait sorti les plus beaux cristaux et la plus belle argenterie. Des bouquets de roses et de seringas embaumaient l'atmosphère.

— On reconnaît bien la le bon goût de notre hôtesse, poursuivit lord Woodward.

Et il échangea avec Charlotte un coup d'œil entendu avant d'ajouter:

— On ne regarde pas à la dépense dans cette maison.

« Il est horriblement mal élevé», pensa la jeune fille.

Son impression se confirma lorsqu'elle vit comment leur voisin se tenait à table.

« Non seulement il se trompe de couvert... mais il mange comme... comme un cochon! »

Son père, trop las, me semblait rien remarquer. Et sa belle—mère pas davantage. Ce qui ne surprit pas autrement Aurora.

« On ne peut pas dire que Charlotte soit un modèle quand il s'agit des bonnes manières», se dit—elle encore.

Lord Woodward avait bon appétit. Et il aimait boire, aussi. Les valets devaient sans cesse remplir son verre.

— Excellente, cette pièce de gibier, déclara-t-il, la bouche pleine. Elle vient de votre domaine, lord Hartnell ?

— Vraisemblablement. Nous avons des bois très giboyeux.

— Je m'arrangerai pour avoir des biches dans le parc de Woodward.

Il se tourna vers Aurora.

— Des biches dans un parc... Qu'y a-t-il de plus joli? demanda-t-il d'un ton mielleux.

Dans un éclat de rire, il ajouta:

— Remarquez, je les préfère dans mon assiette.

La jeune fille réprima un frisson horrifié. « Tuer des biches apprivoisées pour les mettre à la broche! Quel sauvage ! »

Elle en eut l'appétit coupé. Ce dîner représentait pour elle un véritable supplice. Et quelle déception! Lord Woodward, le prince charmant de ses rêves ? Quelle cruelle ironie... Comment son père et sa belle-mère avaient-ils pu s'imaginer qu'elle accepterait d'épouser un pareil individu?

« Plutôt rester vieille fille », pensa-t-elle.

Lord Woodward, qui l'examinait sans cesser de mastiquer, remarqua qu'elle mangeait à peine.

— Cette demoiselle n'a pas beaucoup d'appétit, déclara-t-il. Il va falloir remédier à cela.

« En quoi cela vous regarde-t-il ? » eut-elle envie de lancer. Lord Woodward connaissait-il les intentions de son père et de sa belle-mère?

« C'est bien possible. Sinon ils ne m'en auraient pas parlé comme s'il s'agissait presque d'une chose faite. J'ai cependant du mal à comprendre. Que ma belle—

mère me jette dans les bras du premier venu, soit! Mais comment mon père peut-il penser que je serais heureuse en devenant la femme de ce lord Woodward ? »

— Cette demoiselle doit regretter la cuisine française, reprit l'invité de sa belle—

mère. Une cuisine si raffinée, si délicate...

Il hocha la tête,

— J'aurai un cuisinier français, déclara-t-il avec importance.

Charlotte lui adressa un coup d'œil admiratif.

— Quelle bonne idée!

— Malheureusement, je n'en suis pas encore au point d'engager des domestiques, Il y a tant à faire au manoir! C'est bien simple, cela dépasse l'imagination. Je souhaiterais pouvoir vous convier à dîner afin de vous rendre votre charmante invitation. Mais je ne peux, honnêtement, vous recevoir au milieu des gravats.

— Les travaux ont déjà commencé? s'étonna la jeune fille.

— Bien sur.

Il se rengorgea.

— J'ai fait appel au meilleur entrepreneur de la région.

Aurora évita de dire qu'elle avait vu le manoir à distance et que pas un seul ouvrier n'était à l'œuvre.

« Il s'imaginerait que je m'intéresse à lui. .. ce qui est loin d'être le cas — du moins depuis que je le connais. »

Le repas parut interminable à la jeune fille.

Après le dessert, sa belle—mère se leva enfin.

— Laissons ces messieurs à leur porto et à leur cigare, dit-elle. Ils nous rejoindront plus tard. Vous venez, Aurora ?

La jeune fille fut bien obligée d'aller s'asseoir au salon en compagnie de Charlotte.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur lord Woodward. Son visage rougeaud luisait plus que jamais après toutes ses libations. Il s'essuya le front.

— Quelle chaleur!

« Si vous aviez moins bu, vous n'auriez pas aussi chaud », aurait aimé lancer Aurora. Mais, bien entendu, elle garda ses réflexions pour elle.

— Chère amie, votre mari est allé se reposer, dit lord Woodward à Charlotte.

Cette dernière s'empressa de se lever, tout en hochant la tête d'un air entendu.

— Je vais voir comment il va.

Cette soudaine sollicitude étonna la jeune fille. Sa belle-mère sortit dans un tourbillon de volants orange, la laissant seule en compagnie de lord Woodward une compagnie dont elle se serait bien passée!

Pendant qu'elle cherchait désespérément un prétexte pour lui fausser compagnie sans paraître impolie, lord Woodward s'approcha d'elle et, à sa grande stupeur, mit un genou en terre.

— Milord... commença-t-elle, stupéfaite.

En soufflant, lord Woodward sorti de la poche de sa redingote un écrin en daim rouge frappé du nom d'un grand joaillier londonien, semblable en tout point à celui dont son père lui avait fait présent un peu plus tôt.

— Cela peut vous sembler un peu précipité, déclara-t-il en soufflant plus que jamais.

Maladroitement, il lui tendit l'écrin.

— Oui, un peu précipité, répéta-t-il. Nous nous connaissons depuis bien peu de temps. Mais, lorsque votre belle—mère m'a parlé de vous en termes très flatteurs, j'ai su que vous seriez la femme idéale pour moi.

« Vite, vite! Qu'il me demande en mariage pour que je puisse refuser », se dit la jeune fille. Lord Woodward fit jouer le fermoir de l'écrin. Il contenait un collier en émeraudes assorti à ses boucles d'oreilles.

— Permettez-moi de vous offrir ceci en témoignage de mon admiration.

Médusée, Aurora contempla les pierres étincelantes. C'était donc la surprise dont son père lui avait parlé! Il avait du aider lord Woodward à choisir ce collier. Un collier qui lui irait à merveille, elle le savait déjà... Mais elle ne pouvait pas accepter un tel cadeau de la part de l'homme qui se tenait à ses pieds dans une posture des plus ridicules!

Elle n'écoutait plus lord Woodward qui, en bafouillant, récitait un discours qu'il avait du apprendre par cœur.

—... me faire l'honneur de devenir ma femme, termina—t-il en faisant danser le collier au bout de son index.

« Je devrais dire non, catégoriquement », pensa la jeune fille.

Mais lord Woodward lui parut soudain si pathétique qu'elle n'en eut pas le courage.

— Tout cela est trop soudain, s'entendit—elle déclarer gentiment. Je vous connais à peine. Songez ! Nous venons seulement de nous rencontrer. Il faut me laisser le temps de réfléchir.

Lord Woodward se releva péniblement. Il était évident qu'il ne s'attendait pas à une telle réponse.

— Vous laisser le temps de réfléchir ? répéta—t-il avec colère. Comment cela ? Je suis l'ami de votre père et de votre belle-mère ! Nos domaines sont voisins, je suis très riche, je vous couvrirai de cadeaux.

« Peut-être, mais je ne pourrai jamais vous aimer. »

— Vous aurez tout ce que vous voulez !

— Oui, je...

— Oui ! s'écria—t-il. Ah, elle a dit oui ! Je savais bien que vous ne pouviez pas vous entêter dans votre refus !

Il eut un rire gras.

— D'ailleurs, votre belle-mère m'avait prévenu : il paraît que les jeunes personnes se font toujours prier

Aurora tint à mettre immédiatement les choses

au point.

— Ne vous méprenez pas. Ce « oui » ne répondait pas à votre demande en mariage.

Je n'ai pas encore accepté de vous épouser. Je le répète : il faut me laisser le temps de réfléchir

Lord Woodward essaya de nouveau son front ruisselant.

—Vous aurez tout! Un cuisinier français, des dizaines de robes, des bijoux, des...

— Vous êtes très généreux.

— Aucune jeune personne sensée ne refuserait une offre pareille.

— Laissez-moi le temps de réfléchir, redit encore Aurora.

— Très bien, fit-il a regret. J'attendrai. En attendant, prenez ceci en témoignage de mon admiration.

Sur ces mots, il lui mit le collier et son écrin dans les mains.

— C'est trop! protesta la jeune fille. Je ne...

— Faites-moi ce petit plaisir. Au moins, je saurai que vous considérez ma demande en mariage avec tout le sérieux voulu.

— Bien entendu. Mais il m'est impossible d'accepter un cadeau aussi coûteux, milord.

— Ce bijou vous appartient! Votre père et moi l'avons choisi ensemble!

Il se fâcha.

— Si vous n'en voulez pas, je me sentirai insulté. Seriez—vous sans cœur? Je ne comprends plus. Votre belle-mère m'a répété sur tous les tons que vous étiez douce, attentive aux autres,..

— Je vous en prie, milord, ne vous mettez pas dans un tel état.

La jeune fille soupira.

— Écoutez, si cela représente tant pour vous, je vais garder ce collier, tout au moins pour le moment. Mais, je vous en prie, laissez—moi seule maintenant. Il faut que je pense à ce que vous venez de me dire.

A son grand soulagement, lord Woodward s'inclina et sortit en soufflant comme un phoque, sans cesser de s'éponger le front.

« Quel prince charmant de rêve !» pensa la jeune fille avec une amère ironie.

Restée seule, elle se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Soit,

elle avait accepté — momentanément, du moins —, ce précieux joyau. Mais, au moins, elle n'avait pas promis à lord Woodward de devenir sa femme.

Se surprenant à s'essuyer le front d'un revers de la main, elle esquissa un sourire ironique.

« Il faut croire que sa manie est contagieuse », pensa-t-elle.

Peu à peu, elle se calma.

« Je n'aurai qu'à dire à mon père que je ne veux pas l'épouser. Il comprendra, j'en suis sûre". et il lui rendra ce collier que je n'aurais jamais du garder. Mais il s'est montré tellement insistant! »

Elle jeta un coup d'œil à la pendule qui trônait sur la cheminée.

« Il est trop tard pour que je monte déranger mon père. Il doit être déjà au lit. Bah, cela peut bien attendre demain ! »

Aurora gravissait le grand escalier après avoir mis l'écrin dans sa poche quand elle entendit des voix en provenance d'un coin sombre du hall.

— Ah, quel empoté vous faites! disait sa belle-mère. Je vous avais pourtant recommandé de tout arranger ce soir.

Les sourcils froncés, la jeune fille marqua un temps d'arrêt.

—J'ai bien essayé, Charlotte. Mais elle est têtue, fit lord Woodward.

— Vous n'avez pas assez insisté.

— Je vous assure que si. Impossible de la décider. Têtue comme un bourricot, vous dis-je.

— On n'a pas tout le temps du monde, Peter. Nous jouons serré.

— Comme si je ne le savais pas! Écoutez, elle a déjà pris le collier. L'affaire est presque dans le sac.

— Soit, c'est un pas en avant.

La belle-mère d'Aurora et lord Woodward s'éloignèrent, tout en discutant à mi-voix.

Mais la jeune fille en avait assez entendu.

« *L'affaire est presque dans le sac.* Cela me semble fort louche. Et puis, pour s'appeler par leurs prénoms, il faut que ma belle-mère et notre voisin soient du dernier bien. Ils auraient donc manigancé un complot dont je serais victime? »

Elle serra les dents.

« En tout cas, si ce Woodward s'imagine que je vais l'épouser, il se trompe lourdement! »

chapitre 3 :

Le lendemain matin, Aurora n'attendit même pas Phyllis pour se préparer. Comme le temps se maintenait au beau, elle se contenta de revêtir une jupe d'amazone et une blouse en piqué blanc dont le col se terminait par une cravate qu'elle fixa à l'aide d'une épingle en or.

Les deux palefreniers qui balayaient la cour des écuries la saluèrent chaleureusement. Puis Tom vint à sa rencontre.

— Je vous selle Jacinthe, mademoiselle Aurora?

— Bien sur.

— Je pensais que vous aimeriez peut-être monter un autre cheval, pour changer.

Milord m'a laissé carte blanche pour acheter de nouvelles montures, et nous avons maintenant quelques pur—sang de toute beauté.

— Vraiment? fit la jeune fille, tentée.

— Certes, ils ne sont pas toujours faciles. Ce sont des animaux jeunes et pleins de vie, mais cela ne devrait pas effrayer une cavalière comme vous.

Aurora hochla la tête.

— Très bien, Tom. Préparez-moi l'un de ces nouveaux chevaux. Je vais aller saluer Jacinthe pour qu'elle ne soit pas jalouse.

— Peuh !

— Je te fais une petite infidélité, dit Aurora en allant caresser sa jument. Mais ne t'inquiète pas: nous irons nous promener cet après-midi.

Tom ne tarda pas à lui amener un splendide pur-sang noir comme jais, dont le chanfrein était orné d'une étoile blanche.

— Il est magnifique! s'exclama la jeune fille.

Vous avez un flair sans pareil pour choisir les chevaux, Tom.

— C'est ce qu'a toujours dit milord, mademoiselle, dit le responsable des écuries, visiblement flatté du compliment.

— Comment s'appelle-t-il?

— Foudre-de-Guerre, mademoiselle Aurora.

Elle éclata de rire.

— Rien que cela?

Tout en l'aidant à se mettre en selle, Tom demanda:

— Voulez-vous qu'un groom vous accompagne, mademoiselle ?

— Pensez-vous! Je suis toujours sortie seule à cheval. De toute manière, je n'ai pas l'intention d'aller très loin. Ce matin, je me contenterai de rendre visite aux Wescott, à la ferme de la Vallée Verte. Comment vont-ils?

— Très bien, autant que je sache. Mme Wescott a eu un bébé cet hiver. Encore un garçon.

— Le cinquième, non?

— Le cinquième, c'est ça.

— Elle qui rêvait d'une fille...

— Ce sera pour la prochaine fois.

La jeune fille rassembla ses rênes et partit au petit trot. Voyant que Foudre-de-Guerre avait besoin de se détendre, elle ne tarda pas à le mettre au galop.

Penchée sur l'encolure, elle se laissa aller au plaisir d'aller à bride abattue sur un chemin de terre bordé de haies vives dans lesquelles chantaient les oiseaux.

« Comme c'est bon d'être de retour ! » se dit-elle. Son euphorie ne

dura pas. Il lui suffit pour cela de revoir lord Woodward à ses pieds... A cause de ce déplaisant personnage, elle avait très mal dormi cette nuit—la.

« Quel problème! pensa-t-elle. Comment se fait-il que mon père n'ait pas compris qu'une union entre ce gros quadragénaire vulgaire et moi était impossible? »

Elle soupira. Lord Hartnell était très fatigué et son jugement s'en ressentait.

« Par ailleurs, que manigançaient Charlotte et Peter » dans un coin sombre du hall?

« Tout cela ne me dit rien qui vaille. Je ferais bien de me méfier »

Toute a ses soucis, elle avait relâché son attention. Soudain, un trait roux fila au travers du chemin — un écureuil.

Il n'en fallut pas davantage pour effrayer Foudre-de-Guerre qui fit un bond de coté avant de ruer.

Désarçonnée, Aurora atterrit sur la haie avant de glisser dans la boue du bas—

cote.

Grâce au ciel, elle avait eu la présence d'esprit de serrer les doigts sur les rênes, si bien que sa monture ne parvint pas à s'échapper au triple galop.

La jeune fille se releva en pestant.

« C'est ma faute. Cela m'apprendra à rêvasser au lieu de surveiller les réactions d'un cheval que je ne connais pas. »

D'une main énergique, elle maintint l'animal.

— C'est moi qui commande, déclara-t-elle avec fermeté. Tu m'as fait tomber une fois, soit! Pas de danger, cependant, pour que cela se renouvelle, Et elle se remit en selle sans que Foudre-de—Guerre se risque à bouger ne serait-ce qu'une oreille.

Puis, au petit trot, elle reprit le chemin de la Vallée Verte.

Ce fut seulement en arrivant en vue de la ferme des Wescott qu'elle songea à jeter un coup d'oeil à sa tenue. De la boue tachait sa jupe

d'amazone et la blouse immaculée qu'elle avait enfilée un peu plus tôt.

« Eh bien, me voila propre! Impossible de cacher que j'ai mordu la poussière. »

Ce petit incident avait cependant eu l'avantage de lui faire presque oublier lord Woodward. Ce dont elle n'allait pas se plaindre!

Lorsqu'elle fit son entrée dans la cour de la ferme, les chiens se mirent à aboyer Mme Wescott, une accorte femme d'une trentaine d'années, apparut à la porte de l'étable, suivie par deux ou trois petits garçons.

— Mademoiselle Aurora! J'ai cru revenir au moins dix ans en arrière... Vous êtes le portrait de votre mère!

Les larmes vinrent aux yeux de la jeune fille. Elle se laissa glisser en bas de la selle et embrassa la fermière qui, elle aussi, paraissait sur le point d'éclater en sanglots.

— Vous avez grandi et encore embelli, mademoiselle Aurora. Depuis quand êtes-vous de retour?

— Depuis deux jours. Ma première visite est pour vous.

— Ça, c'est gentil. Mais vous êtes dans un état, mademoiselle Aurora! Que vous est—

il donc arrivé ?

— J'ai vidé mes étrières.

— Mon Dieu! Vous êtes—vous fait mal?

La jeune fille éclata de rire.

— Pensez—vous !

Et, haussant les épaules:

— Ce n'est pas ma première chute... et ce n'est probablement pas la dernière non plus, lança-t-elle avec bonne humeur.

— Votre jupe est déchirée, là, sur la cote, remarqua Mme Wescott.

— C'est vrai. Je n'avais pas remarqué cela. La haie devait avoir des épines.

— Vous n'avez pas de chapeau.

— Il a du tomber lui aussi. Bah, je le retrouverai au retour.

Avant de partir, la jeune fille s'était contentée d'attacher ses cheveux à l'aide d'un étroit ruban de velours. Celui—ci s'était dénoué et ses boucles blondes onduaient maintenant sur ses épaules.

—Oui, vous êtes aussi jolie que votre mère, déclara Mme Wescott. Peut—être plus encore.

De nouveau, Aurora eut envie de pleurer. Refusant de se laisser aller à l'émotion, elle tenta de mettre un peu d'ordre dans sa chevelure.

— J'ai du oublier mes gants à l'écurie, murmura—t-elle. Décidément, je ne fais que des sottises, aujourd'hui. Ou pourrais—je me laver les mains, s'il vous plaît, madame Wescott?

— Je vais vous remplir une cuvette d'eau à la pompe.

— Mais non, laissez. Je vais me débrouiller.

La jeune fille était en train de se passer les mains et le visage à l'eau fraîche, quand elle entendit le pas d'un cheval. Puis les chiens se mirent à aboyer.

— Oui nous arrive la, maintenant? Marmonna la fermière.

Aurora rejeta en arrière les mèches qui tombaient sur ses yeux avant d'actionner de nouveau la pompe. Elle eut le temps d'apercevoir; à travers l'eau ruisselante, un élégant cavalier en selle sur un superbe étalon qui piaffait, impatient de repartir au galop à travers champs.

Mme Wescott fit la révérence au nouveau venu. Il leva son chapeau haut de forme et un coup de vent souleva ses cheveux sombres tandis qu'il saluait Mme Wescott.

Saisie, la jeune fille admira son profil aquilin qui se détachait sur le ciel bleu. Et elle eut l'impression de recevoir un coup en plein cœur.

Le cavalier mit pied à terre et posa quelques questions à Mme Wescott.

Aurora ne put entendre ce qu'il disait. Elle saisit seulement la musique de sa voix chaude et bien timbrée.

La fermière secoua négativement la tête avant de designer d'un grand

geste du bras, les champs ou travaillaient les hommes. Puis elle alla chercher la grosse cloche qui lui permettait, à l'heure des repas, d'appeler son mari et les ouvriers agricoles.

« Il doit y avoir une urgence, pensa la jeune fille. Peut-être puis-je aider? Je vais voir ce qui se passe. »

Pendant que Mme Wescott sonnait la cloche,

Aurora réunit hâtivement ses cheveux sur le sommet de sa tête et, tout en s'efforçant de les fixer à l'aide d'un petit peigne en écaille qu'elle trouva dans sa poche, courut vers le cavalier.

— Spot! Ben! Taisez—vous! cria-t—elle à l'intention des chiens qui sautaient joyeusement autour de l'étalon.

L'étranger la fixa de ses yeux gris pénétrants qui étincelaient dans son visage halé.

— Et qui est cette jolie fille? interrogea—t-il en maintenant fermement la bride de son cheval.

Aurora avait réussi à calmer les chiens. Tout en les caressant, elle leva la tête vers le cavalier et soutint son regard.

« Comme il est grand », pensa—t-elle confusément. Et comme il était beau avec son front haut, son menton volontaire, son allure à la fois élégante et sportive...

La jeune fille fronça ses sourcils à l'arc parfait, d'une nuance plus soutenue que celle de ses cheveux.

« Il est peut-être beau, mais il n'est pas très poli. Il me parle comme si j'étais une fille de ferme ! »

La fermière revint vers eux, et l'inconnu redemanda:

— Qui est cette jolie fille? Quelqu'un de votre famille, madame Wescott ?

Aurora comprit soudain qu'avec ses vêtements

taches de boue, déchirés par endroits et ses cheveux en désordre, elle devait avoir l'air d'une pauvre.

— Oh, non, milord! s'exclama Mme Wescott. C'est Mlle Aurora, la jeune demoiselle du manoir des Trois-Fontaines.

Le cavalier éclata de rire avant de s'incliner courtoisement.

—Excusez-moi. Je viens seulement d'arriver dans la région et ne connais personne.

Mme Wescott, avec simplicité, fit les présentations.

— Mademoiselle Aurora, voici le nouveau duc de Linford.

Le duc de Linford !Le propriétaire du superbe château que le défunt duc avait plus ou moins laissé à l'abandon.

« Un peu comme le manoir de Woodward, pensa la jeune fille. Mais quelle différence entre l'horrible lord Woodward et le séduisant duc de Linford! Si j'avais du dîner hier en compagnie de ce dernier, je n'aurais pas été a plaindre. »

Confuse du tour que prenaient ses pensées, elle se sentit rougir.

— Mlle Aurora, la fille de lord Hartnell, arrive tout juste de Paris ou elle a terminé ses études, ajouta Mme Wescott.

Le duc haussa un sourcil.

—Voilà donc ce que l'on apprend maintenant aux demoiselles de bonne famille a Paris? Comment cultiver un style rustique. .. Il suffit d'un peu de boue, d'une savante déchirure ici ou la, des cheveux à moitié défaits et de joues bien roses?

La rougeur de la jeune fille s'accentua.

« Il se moque de moi, ma parole! »

Le due caressa l'encolure de son cheval.

— Jupiter à perdu un fer, expliqua—t—il. Comme j'étais tout près de la ferme de la Vallée Verte, je suis venu demander si M. Wescott pouvait m'aider.

— Tous les hommes sont la-haut, dans les près, avec les troupeaux, dit la fermière.

J'ai sonné la cloche, mais ils prennent leur temps pour venir !

— Vous avez un cheval magnifique, dit Aurora au duc.

— J'ai l'intention de le mettre à l'entraînement.

Sur les champs de courses, il devrait faire des merveilles. c'est pourquoi je n'ose pas le ramener au château avec un fer en moins. S'il se mettait à boiter...

— Ce serait catastrophique.

— J'espère que M. Wescott pourra me dépanner; sinon il faudra envoyer chercher le forgeron.

— Ah, voila mon mari! s'écria Mme Wescott.

Le fermier arrivait en compagnie de l'un de ses employés. Il ôta sa casquette pour saluer le duc.

En quelques mots, ce dernier lui expliqua son problème. Après avoir examiné le pied de Jupiter

M. Wescott secoua la tête.

— Je ne peux rien faire, milord. J'ai bien des fers en réserve, mais ils seraient trop grands et trop lourds pour ce pur-sang.

— Vous pourriez peut-être en adapter un provisoirement, le temps que je regagne le château?

De nouveau, le fermier secoua la tête.

—Je suis capable de ferrer mes chevaux de labour, ça oui. Mais prendre la responsabilité de ferrer un animal aussi rare, même de manière provisoire? Je ne m'y risquerais pas, milord.

— Il ne me reste qu'à descendre au village que j'aperçois la-bas? Little Spring, si je ne me trompe ?

— C'est cela, milord.

M. Wescott hésita.

— Mais, à mon avis, ce ne serait pas prudent. Votre cheval risque de s'abîmer le pied sur une pierre. Le plus raisonnable serait d'envoyer chercher le forgeron.

Il se tourna vers son aide.

—Andrew, va demander à M. Chalk de venir tout de suite.

— J'y cours.

— Cela prendra combien de temps? demanda le duc avec impatience. Votre valet de ferme ne peut pas prendre l'un de vos chevaux pour aller plus vite? Je ne peux pas m'attarder: j'ai un rendez-vous important au château.

— C'est que tous nos chevaux sont dans les champs.

—Andrew est un bon cavalier, dit Aurora. Il pourrait monter Foudre-de-Guerre.

Certes, elle aurait pu se rendre elle-même au village... Or elle préférait rester en compagnie du duc.

—Vous me prêtez votre cheval, mademoiselle Aurora ? demanda Andrew.

— Tenez-le bien, surtout. Il n'est pas facile. Une seconde d'inattention..
.. et je me suis retrouvée par terre.

Le duc sourit.

— Je commence à comprendre...

La jeune fille alla chercher le pur-sang qu'elle avait attaché à une barrière.

— Permettez-moi de vous retourner le compliment, dit le duc. Vous avez, vous aussi, un magnifique cheval, mademoiselle.

Les yeux d'Andrew brillaient.

— Vous me le prêtez, mademoiselle Aurora? redemanda-t-il. Vraiment ?

— Bien sur. J'ai totalement confiance en vous. Il suffit de changer la selle.

M. Wescott en apportait déjà une.

— ça prendra deux minutes.

Pendant qu'Andrew sanglait Foudre-de-Guerre, la jeune fille répéta:

— Surtout, tenez-le bien si vous ne voulez pas qu'il vous expédie dans la poussière.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Aurora. Je ferai très attention.

En voyant Andrew partir au petit trot, le duc ne cacha pas sa surprise.

— C'est un excellent cavalier.

— Son rêve est de devenir jockey, dit la jeune fille.

— Mais où trouver une écurie de courses par ici? renchérit M. Wescott.

— Mon père en avait une autrefois, murmura Aurora. C'est notre responsable des écuries qui a appris à Andrew tout ce qu'il sait.

Après la mort de sa première femme, lord Hartnell s'était désintéressé de tout et avait vendu les chevaux qui avaient couru à Epsom ou à Ascot.

— J'ai l'intention de construire un hippodrome au château, dit le duc. J'en pourrais éventuellement engager ce jeune homme qui semble très doué.

Il marqua une brève pause avant d'ajouter:

— Si du moins cela ne vous ennuie pas, Monsieur Wescott.

— Je serais au contraire très content qu'Andrew

puisse réaliser son rêve. C'est du gâchis de l'employer comme garçon de ferme.

M. Wescott toucha sa casquette.

— Excusez-moi, milord, mais il faut que je retourne dans les champs.

Des hurlements se firent entendre dans une grange.

— Que se passe-t-il? demanda le duc.

Mme Wescott le sut immédiatement.

— C'est Jack, mon avant-dernier. Je parie que son frère l'a encore pincé.

Elle se dirigea vers la grange.

— Attendez un peu, garnements!

Aurora se retrouva donc seule en compagnie du duc.

— C'est curieux que nous n'ayons jamais eu l'occasion de nous rencontrer, dit-elle.

— Vous étiez à Paris.

— Seulement pendant cette année scolaire. J'ai fait la plus grande partie de mes études à la maison ou dans des pensions anglaises. Ma mère, qui préférait me garder près d'elle, avait fait appel à des institutrices étrangères.

— Vous parlez plusieurs langues?

— Oh, quelques—unes, fit—elle avec modestie.

— Je suis sur que vous étiez une très brillante élève.

C'était la vérité. Mais la jeune fille, qui n'aimait pas se vanter préféra garder le silence.

— Quant à moi, reprit le duc, je n'ai jamais vécu à Linford. Mes parents préféraient être à Londres, ou dans leur domaine du Yorkshire, ou encore en Écosse.

— J'ai toujours vu le château fermé.

— Quelques domestiques l'entretenaient plus ou moins. Il est en triste état.

— Comme le manoir de Woodward.

— Celui-ci est vraiment fermé. Je crois même que les fenêtres ont été condamnées par des planches de bois.

— Lord Woodward à l'intention de le remettre en état.

Le duc parut surpris.

—Vraiment? Je croyais que la famille s'était éteinte.

— Ah, non! Mon père et ma belle-mère ont reçu la visite de l'actuel propriétaire, qui va restaurer son domaine.

— On va donc se lancer dans de grands travaux partout? À Woodward comme à Linford.

En riant, le duc enchaîna :

— Les entrepreneurs de la région ne vont plus savoir où donner de la tête.

— Le château de Linford est si beau ! J'ai toujours pensé que c'était désolant de le laisser à moitié à l'abandon.

— Je suis de votre avis.

L'expression du duc changea brusquement.

— Il est très beau, soit, mais bien déprimant aussi. Il faudrait que je fasse appel à des décorateurs ou à des architectes pour le rendre plus accueillant. Mais je me méfie du résultat.

— Comment cela ? s'étonna la jeune fille. Qui, mieux qu'un professionnel, serait capable de rendre à une demeure ancienne son éclat d'antan ?

— Les professionnels font du bon travail, je vous l'accorde. Cependant, ils sont incapables d'apporter cette touche personnelle que seule une femme peut apporter.

Soudain, sa main se posa sur celle d'AurOra. A ce léger contact, elle se sentit intensément troublée.

— Mademoiselle, accepteriez-vous de visiter le château et de me donner quelques conseils ? Je suis persuadé que vous sauriez trouver le moyen de transformer ces lieux lugubres en pièces agréables à vivre.

La jeune fille n'hésita pas.

— Ce serait passionnant !

Elle se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Elle savait que son père ne verrait aucun inconvénient à ce qu'elle se rende chez leur voisin.

Mais sa belle-mère lui en donnerait-elle l'autorisation ?

Le duc ne semblait pas être homme à laisser traîner les choses.

— Pouvez-vous venir cet après-midi prendre le thé ?

— Euh... je serais heureuse de voir le château de Linford. Mais...

— Mais ?

Aurora se mit a réfléchir

« Il ne serait pas très correct que je me rende la-bas seule a cheval. Je n'ai qu'a prendre le cabriolet. Si j'annonce à ma belle—mère que je vais me promener avec Phyllis, elle n'y trouvera rien à redire. Rien ne m'oblige de préciser le but de cette promenade. .. »

A voix haute, elle déclara;

— Très bien. J'irai a Linford cet après—midi.

— Merci, dit—il d'un ton pénétré.

Leurs yeux se rencontrèrent, tandis que le cœur de la jeune fille se mettait à battre la chamade. Elle eut soudain l'impression que sa rencontre inattendue avec le duc de Linford allait changer tout le cours de son existence.

Elle tenta de se raisonner.

« Je suis folle! Je ne sais rien de cet homme...

Peut-être est—il déjà marié ? »

Cette pensée lui fit mal. Mais elle se rassura tout de suite.

« Dans ce cas, il ne m'aurait pas invitée au château. »

Le duc jeta un coup d'œil en direction du village.

— Ah! Voila Andrew qui revient déjà, accompagné du forgeron. Vous allez pouvoir récupérer votre cheval. Et avec un peu de chance, le mien sera bientôt referré. »

Des que M. Wescott procéda a l'échange des selles, Aurora reprit sa monture.

— A tout à l'heure, lui dit le duc. N'oubliez pas!

Comme si elle allait oublier qu'elle était attendue à Linford par le châtelain lui même!

« Mon premier rendez-vous », se dit-elle.

Et, de nouveau, son cœur s'emballa.

— Tenez bien votre cheval, mademoiselle Aurora, cria Mme Wescott avec amusement.

Sans se vexer la jeune fille répliqua :

— N'ayez crainte ! Chat échaudé craint l'eau froide.

— Mais que vous est-il arrivé ? s'écria Phyllis en voyant Aurora faire irruption dans sa chambre, tout essoufflée.

La jeune fille, qui redoutait de croiser sa belle-mère, avait gravi l'escalier quatre à quatre. Phyllis n'en revenait pas.

— Vous êtes dans un état !

— Je suis tombée de cheval. Et alors ? Cela peut arriver à tout le monde.

— J'espère que personne ne vous a vue. Si milady...

— Elle doit encore être au lit.

— A midi ? Ça m'étonnerait, quand même. Imaginez un peu ! Si elle vous surprenait à moitié en loques, elle serait capable de vous interdire de monter à cheval.

— Il ferait beau voir ! Et puis je ne suis pas en loques. Quelle histoire pour un peu de boue et un accroc de rien du tout !

— Cette jolie jupe d'amazone est pleine de taches. Mon Dieu ! Et votre blouse !

Phyllis secoua la tête d'un air navré.

— Elle est perdue.

— Tant pis. J'en ai d'autres.

Aurora s'empressa de se déshabiller avant d'enfiler l'une de ses tenues de l'an passé, une jolie robe en mousseline de couleur paille.

— Maintenant, vite, aidez-moi à me coiffer, Phyllis. Il faut que je sois présentable pour obtenir l'autorisation de sortir avec vous cet après—midi. Je ferai atteler le cabriolet et c'est moi qui le mènerai.

— Ou voulez—vous aller ?

— Ah, c'est un secret!

— Une promenade en voiture? Je ne dis pas non, bien au contraire. Mais...

Phyllis examina la jeune fille en rétrécissant les yeux.

— Mais j'aimerais bien savoir ce que vous mijotez, mademoiselle Aurora, Je vous connais, figurez—vous! Je devine qu'il se passe quelque chose.

— En effet, il se passe beaucoup de choses en ce moment, Phyllis. Mais je n'ai pas le temps de tout vous raconter.

D'un air accusateur; la femme de chambre brandit l'écrin en daim rouge et le collier en émeraudes.

— Voyez un peu ce que j'ai trouvé sur votre coiffeuse! Il ne faut pas laisser traîner des bijoux aussi coûteux. Cela pourrait tenter un domestique.

— Ils sont tous très honnêtes.

— Ceux qui travaillent au manoir depuis des années, oui. Quant à ceux qu'a engagés milady...

Phyllis fit la grimace.

—Je ne les connais guère, mais ils ne m'inspirent pas confiance. Ce sont de vraies émeraudes?

La jeune fille pinça les lèvres.

— Oui.

— Ce collier doit valoir une fortune! C'est milord qui vous l'a offert, en plus des boucles d'oreilles ?

— Non. C'est lord Woodward.

Phyllis écarquilla les yeux.

—Si vite! Eh bien...

Elle en demeura sans voix. Cela ne dura pas.

— On ne fait pas de pareils cadeaux à une jeune fille, déclara—t-elle

d'un air pincé.

Ce n'est pas correct.

— Lord Woodward n'est pas un homme correct.

Stupéfaite, Phyllis s'exclama:

— Pour dire ça...

Elle s'esclaffa.

— Vous qui rêviez tant de prince charmant! Quand vous êtes descendue dîner hier, vous vous imaginiez déjà fiancée. Eh bien, vous avez vite déchanté.

D'un ton grondeur, elle demanda:

— J'aimerais quand même savoir pourquoi vous avez gardé ce collier. Vous n'auriez jamais du le prendre.

— J'y ai été pratiquement forcée.

— Je n'y comprends plus rien. Y aura-t-il un mariage ou non?

— Sûrement pas! Lord Woodward est vieux, gros, laid, antipathique. De plus, il porte une perruque! Vous imaginez? Une perruque! Jamais je ne deviendrai la femme d'un homme pareil.

— Dans ce cas, vous n'auriez pas du garder ce collier, s'entêta Phyllis.

— Je n'ai pas réussi à le lui rendre. Il a tellement insisté... J'ai réussi à lui échapper en lui disant qu'il fallait me laisser du temps pour réfléchir.

— Ne vous rendez—vous pas compte, mademoiselle Aurora, que l'acceptation d'un pareil bijou vous engage?

— Pas du tout. Je vais donner ces émeraudes à mon père en le priant de les rendre à lord Woodward, tout en lui disant que, réflexion faite, je ne souhaite pas me marier.

— Vous avez intérêt à ne pas perdre de temps pour mettre les choses au point.

— Vous avez raison, Phyllis. Je vais tout de suite aller trouver mon père.

— Puis—je voir milord, s'il vous plaît, Burton?

Le valet hésita.

— Milord a passé une très mauvaise nuit. Il se repose.

— C'est urgent. Je sais qu'il ne descend plus prendre son déjeuner en bas, De toute manière, je ne veux pas que ma belle—mère entende ce que j'ai à lui dire.

Burton hocha la tête.

— Je comprends. ..

Aucun des domestiques qui avaient connu la première femme de lord Hartnell, n'appréciait sa nouvelle épouse.

— Je vais dire à milord que vous insistez, mademoiselle Aurora.

Le valet revint quelques instants plus tard.

— Venez, mademoiselle, Mais je vous en prie, ne restez pas trop longtemps.

Lord Hartnell, qui était toujours en robe de chambre, avait cependant fait l'effort de se lever et de s'asseoir dans son petit salon.

Après l'avoir embrassé, Aurora demanda:

— Comment vous sentez—vous aujourd'hui, père ?

— Un peu fatigué. Cette chaleur...

— Il ne fait pas si chaud que cela. Je crois que vous avez de la fièvre. Il faudrait faire venir le docteur Simpson.

— Ne dis pas de sottises.

D'un ton catégorique, il ajouta;

— On ne dérange pas un médecin pour si peu.

La jeune fille n'osa pas insister. Elle en vint au sujet qui l'avait amenée.

— Père, lord Woodward a insisté, hier, pour m'offrir un collier.

—Il est très joli, n'est—ce pas? Et il doit bien aller avec tes boucles

d'oreilles...

— Je suppose que c'est vous qui avez conseillé lord Woodward ?

— Ce serait plutôt ta belle-mère.

Aurora demeura interdite.

« Par exemple! Moi qui pensais qu'elle n'avait aucun goût! »

— J 'avais fait venir un représentant de ce joaillier et choisi ces boucles d'oreilles à ton intention, Ensuite, ta belle-mère s'est entendue avec lord Woodward pour qu'il achète le collier assorti.

« Elle tient vraiment à ce mariage. Je me demande bien pourquoi. »

A voix haute, la jeune fille déclara:

— J'ai dit a lord Woodward que je n'en voulais pas. Impossible de lui faire entendre raison. De force, il me l'a mis dans les mains, et puis il est parti.

— Il souhaite t'épouser et, honnêtement, tu ne pourrais pas trouver mieux. Songe un peu! Il est riche, c'est un lord, il possède un beau domaine qu'il va restaurer et qu'il te laissera certainement décorer à ta guise. Ce n'est pas tout! En devenant sa femme, tu vivras tout près d'ici. Tu pourras venir me voir très souvent. Puis, à ma mort, vous réunirez les deux domaines et...

Aurora lui coupa la parole.

— Père, je vous en supplie, ne parlez pas de votre mort!

Après avoir pris une profonde inspiration, elle déclara:

— Je ne veux pas épouser lord Woodward.

— Pourquoi? Ce serait pratique.

— Pratique! Et l'amour dans tout cela? Croyez—vous que je pourrai jamais aimer un homme ayant vingt ou trente ans de plus que moi? Il porte une perruque ridicule. Il est gros, laid, vulgaire, il...il... Bref, il me répugne.

Lord Hartnell la regarda avec stupeur

— Si c'est vraiment le cas, un mariage ne peut être envisagé, dit—il

avec lassitude.

La jeune fille laissa échapper une exclamation de soulagement.

— J'admets que lord Woodward n'est pas le plus

séduisant des hommes, reprit son père. Surtout pour une jeune personne de ton âge. J'aurais pensé, pourtant, que la sagesse l'emporterait et que tu verrais surtout les avantages d'une telle union. C'est Charlotte qui en a eu l'idée.

Aurora esquissa un sourire sarcastique.

« Cela ne me surprend pas. »

— Elle connaît bien lord Woodward et n'a cessé de me dire que ce serait la solution idéale pour lui, pour toi, pour nous. .. reprit lord Hartnell. De toute manière, il faut bien que tu te maries un jour!

—A condition que ce soit avec quelqu'un que je choisirai et que j'aimerai. Je veux que mon mariage soit aussi réussi que le votre. Le premier, précisa-t-elle.

Lord Hartnell baissa la tête sans répondre.

—Père...

La jeune fille lui posa l'écrin sur les genoux avant de poursuivre:

— Il faut que vous rendiez ce joyau a lord Woodward en lui disant que, après mure réflexion, je ne souhaite pas me marier pour l'instant.

— C'est une tache bien désagréable dont tu me charges.

—Je le sais, père. Mais que faire? Hier, il n'a rien voulu entendre. Il vous écouterait, vous.

— Bien. Je lui parlerai.

Lord Hartnell soupira.

— Mais je le répète: tu me charges d'une tâche bien désagréable.

Aurora embrassa son père.

— Merci. Du fond du cœur merci.

Sur ces mots, elle s'éclipsa sur la pointe des pieds.

Chapitre 4:

Lorsque, dix minutes plus tard, Aurora retrouva sa belle—mère dans la salle à manger cette dernière lui demanda d'un ton plein de suspicion:

— Vous êtes sortie à cheval ce matin?

— Comme tous les matins, madame, répondit la jeune fille en prenant un filet de sole dans le plat d'argent que lui présentait un valet.

— Très bien.

Les yeux de lady Hartnell se mirent à briller d'une lueur moqueuse.

— Figurez—vous que lord Woodward a l'intention d'acheter de magnifiques chevaux.

« Pourquoi a—t—elle l'air de trouver cela drôle? s'étonna Aurora. De toute manière, si elle savait comme je m'en moque! »

A voix haute, elle déclara:

— Cet après-midi, j'irai faire une petite promenade en cabriolet avec Phyllis.

Sa belle—mère haussa les épaules.

— Comme vous voulez, fit-elle avec indifférence. Tachez cependant d'être de retour à temps pour dîner.

— Bien sur.

— Mettez une jolie robe. Celles que vous portiez l'année dernière sont encore très bien. Mais surtout, que je ne vous voie pas dans cette horreur verdâtre. J'ai déjà invité lord Woodward et il faut que vous soyez à votre avantage.

— Il va encore venir ce soir?

La perspective de devoir de nouveau, faire face à cet homme antipathique l'accablait.

Elle tenta de se rasséréner « Avec un peu de chance, mon père aura eu

le temps de lui rendre son collier avant le dîner, si bien qu'il aura peut-être la décence de ne pas rester ? »

Charlotte laissa échapper un rire sarcastique.

— Ah, petite maligne ! Vous savez comment tenir la dragée haute aux messieurs.

C'est ce que l'on vous a appris à Paris ?

La jeune fille fronça les sourcils.

— Je... je ne comprends pas. Que voulez-vous dire, madame ?

Sa belle-mère continuait à rire.

— Et elle joue la carte de l'innocence !

— Mais...

— Remarquez, c'est très intelligent de ne pas donner une réponse immédiate. Les choses ne doivent jamais être trop faciles.

— Je ne comprends pas, répéta Aurora.

— Quelle fausse naïve ! En tout cas, sachez que votre stratagème a réussi au-delà de toute espérance. Lord Woodward est plus épris que jamais.

— Comment est-ce possible, alors qu'il ne m'avait jamais vue auparavant.

— Mais je lui avais parlé de vous. Je lui avais même montré votre portrait. Vous savez, celui qui est suspendu dans le petit salon ?

— J'avais à peine quinze ans.

— Vous étiez déjà jolie, et lord Woodward trouve que vous avez encore embelli.

La-dessus, lady Hartnell se remit à rire.

« Elle est folle », pensa la jeune fille sans la moindre charité.

Apparemment, Charlotte n'était pas allée voir son mari avant de descendre déjeuner, si bien qu'elle ignorait qu'Aurora avait refusé la

proposition de leur voisin.

— Félicitations, mademoiselle! s'écria sa belle-mère en battant des mains. Une femme très expérimentée n'aurait pas su mieux s'y prendre.

— Je vous assure que ce n'était pas calculé. D'ailleurs . . .

La jeune fille s'interrompit brusquement. Elle avait été sur le point de lui annoncer qu'elle avait prié son père de mettre les choses au point avec lord Woodward.

« Mieux vaut ne pas parler de cela maintenant. Étant donné qu'elle tient beaucoup à ce mariage et pour des raisons qui m'échappent —, elle serait capable de se fâcher tout rouge et de m'interdire de sortir cet après-midi. Autant laisser mon père lui dire ce qu'il en est. Elle n'osera pas se mettre en colère contre lui. »

— D'ailleurs? insista lady Hartnell. Qu'alliez-vous dire?

— Que... que ce n'était pas calculé, croyez-moi. Je m'attendais si peu à une demande en mariage de la part de lord Woodward.

—Écoutez, votre père et moi vous avons dit que, pour de multiples raisons, ce serait pour vous l'union idéale.

— Soit. Mais je ne pensais pas que lord Woodward allait demander ma main le jour de notre première rencontre.

— A quoi bon attendre?

Aurora demeura silencieuse. Elle n'avait pas oublié la conversation qu'elle avait surprise la veille entre «Charlotte» et «Peter ». Des bribes lui en revinrent à la mémoire :

Vous auriez du tout arranger ce soir... Impossible de la décider, elle est têtue comme un bourricot. On n'a pas tout le temps du monde, Peter nous jouons serré...

Écoutez, elle a déjà pris le collier l'affaire est presque dans le sac.

Que signifiait donc tout cela?

— Et combien de temps avez-vous l'intention de jouer avec votre prétendant, petite rouée? interrogea lady Hartnell.

— Je lui ai dit que j'allais réfléchir à son offre. C'est tout.

— Peuh! En tout cas, vous n'avez pas refusé le collier.

— Il me l'a mis de force dans les mains.

— Et vous n'avez pas dit non! triompha Charlotte. Cela prouve que vous savez parfaitement ce que vous voulez. Je vous tire mon chapeau.

Sur ces mots, elle se leva et, en riant de plus belle, sortit de la salle à manger.

Le cabriolet en osier allait au grand trot d'un fringant cheval alezan. Assise à coté d'Aurora, qui menait cet attelage avec adresse, Phyllis contemplait les paysages verdoyants.

— Nous avons bien de la chance de vivre dans une aussi belle contrée, mademoiselle.

— N'est—ce pas?

— Me permettez-vous de vous parler franchement, mademoiselle Aurora?

La jeune fille ne put s'empêcher de rire.

— Comme si vous aviez besoin d'une autorisation pour cela!

— Eh bien, à la réflexion, je trouve assez dommage que vous ne vouliez pas épouser ce lord Woodward. Songez un peu! Un monsieur qui fait de si beaux cadeaux...

—Vous n'allez tout de même pas prendre le parti de ma belle-mère contre moi, Phyllis!

— Certainement pas, mademoiselle Aurora. Mais je me dis que ce serait quand même une bonne chose si vous pouviez vivre tout près des Trois—Fontaines.

— C'est certain. Pas au prix, cependant, de devenir la femme d'un homme qui me répugne.

Phyllis soupira.

— Je sais. Vous m'avez dit qu'il était vieux, gros, laid et antipathique.

— Exactement.

D'un air sagace, Phyllis déclara :

— Je suis sûre qu'il n'est pas si vilain que ça. Vous devriez y réfléchir à deux fois avant de prendre une décision que vous risquez de regretter.

— Jamais !

— Ne soyez pas si catégorique. Si vous croyez

que les soupirants vont tomber du ciel ! Vos parents ne reçoivent pratiquement personne, et votre père n'est pas en état d'organiser votre entrée dans le monde à Londres.

Phyllis parut soudain très soucieuse.

— Depuis notre retour aux Trois—Fontaines, je ne cesse de m'inquiéter à votre sujet, mademoiselle Aurora. Ou rencontrerez-vous votre futur mari ?

— Le ciel y pourvoira, rétorqua la jeune fille d'un ton léger.

— Vous ne prenez pas mes craintes au sérieux.

— Bah ! A chaque jour suffit sa peine, comme disait ma Nanny. Pour le moment, je suis très contente d'avoir réussi à échapper à ma belle-mère. Si elle savait que j'ai chargé mon père de dire à lord Woodward que je ne souhaite pas l'épouser, elle serait tellement furieuse que, pour me punir, elle m'aurait probablement interdit de sortir cet après—midi.

Phyllis secoua la tête.

— Vous êtes en âge d'être mariée et...

— Phyllis ! Je n'ai pas encore dix—huit ans !

— Vous les aurez le mois prochain.

— J'ai bien le temps de songer au mariage.

— Les années passent vite, mademoiselle Aurora. On se dit qu'on a tout le temps du monde... puis les demandes en mariage se font rares. Et on se retrouve vieille fille.

— Je préfère rester vieille fille plutôt que d'épouser lord Woodward.

— Vous êtes têtue...

— Comme un bourricot, paraît-il.

Aurora desserra imperceptiblement ses doigts sur les guides et l'alezan accéléra encore son allure.

— Vous semblez bien pressée, mademoiselle Aurora, remarqua Phyllis. Ou allons—

nous donc? Vous n'avez pas voulu me le dire tout à l'heure...

Avec un sourire triomphant, la jeune fille annonça:

— Je vais prendre le thé chez un duc.

Phyllis faillit s'étrangler.

— Quoi? Un duc, maintenant? Vous vous moquez de moi!

— Pas du tout. Nous allons au château de Linford.

Phyllis haussa les épaules.

— Le vieux duc est mort, et le château est fermé depuis des années. Oui, c'est bien ce que je disais: vous vous moquez de moi, mademoiselle Aurora.

— Le nouveau duc est désormais en résidence à Linford.

— Pas possible! Tous les domaines voisins vont donc rouvrir? Le manoir de Woodward, le château de Linford...

Son visage s'éclaira.

— Ces messieurs vont probablement organiser de grandes fêtes, et cela vous donnera l'occasion de rencontrer des jeunes gens.

Aurora éclata de rire.

— Si lord Woodward donne un bal, je doute qu'il ait envie de m'y inviter après avoir été repoussé! Et je ne m'en plaindrais pas, car ses amis doivent être aussi déplaisants que lui.

Phyllis fronça les sourcils.

— Pourquoi le duc de Linford vous a-t-il invitée à prendre le thé? Vous ne le connaissez pas, que je sache.

— Je l'ai rencontré ce matin à la ferme de la Vallée Verte. Comme j'ai pu lui rendre un petit service, il a tenu à me remercier et...

La jeune fille s'interrompit brusquement car la fière silhouette du château de Linford venait

d'apparaître au détour de la route.

— Regardez, Phyllis! s'exclama-t-elle avec admiration. Comme c'est beau!

Elle arrêta le cheval pour mieux admirer ce long bâtiment aux proportions harmonieuses qui s'élevait au sommet d'une colline boisée. Phyllis lui adressa un coup d'œil méfiant.

— Et le duc, est-il beau?

— Oh oui! répondit Aurora sans même prendre le temps de réfléchir.

Phyllis hocha la tête.

— C'est bien ce que je craignais. Au lieu de vous contenter d'un brave voisin qui veut vous épouser, voilà que vous allez flirter avec un aristocrate de haute volée qui ne vous proposera jamais le mariage.

Aurora devint écarlate.

— Comme s'il était question de cela!

— Je vous connais, mademoiselle Aurora. Vous êtes déjà amoureuse.

— Pas du tout.

— Je vous connais, répéta Phyllis d'un ton plein de sous-entendus, tandis que la jeune fille remettait l'alezan au trot. Oui, vous êtes amoureuse...

Elle agita son index d'un air sévère avant de poursuivre:

—... et vous allez au-devant de gros problèmes. Quand un duc veut se marier, il courtise la fille d'un autre duc ou d'un marquis, et moins qu'il ne choisisse une princesse de sang royal.

— Vous dites des sottises, Phyllis. Vous inventez tout un roman à partir d'une petite visite de rien du tout.

— Je parie que vous n'en avez pas parlé à milady, de cette petite

visite de rien du tout.

La rougeur de la jeune fille s'accentua.

— Ma belle—mère est si bizarre, parfois ! Elle aurait été capable de m'obliger à rester au manoir.

La grille monumentale du château, rouillée et tordue sur ses gonds, devait rester grande ouverte de jour comme de nuit.

Aurora ralentit l'allure du cheval car l'allée, envahie de mauvaises herbes, semblait en bien mauvais état. Le cabriolet se mit à cahoter d'une ornière à l'autre.

Phyllis ne paraissait guère impressionnée.

— Je ne serais pas fière d'être duc si c'est pour habiter un château dont la moitié des fenêtres ont été brisées. Voyez, beaucoup de vitres ont été remplacées par du carton.

La voiture arriva devant un perron aux pierres disjointes, couvertes de mousse.

Dans la cour, des orties et même des petits arbustes poussaient entre les dalles.

— La forêt va tout envahir, prédit Phyllis.

— Mais non. Voyez, des jardiniers défrichent le parc, des couvreurs travaillent sur le toit et des menuisiers refont les fenêtres du premier étage.

Si, au manoir de Woodward, aucun artisan n'était en vue, ici, ils s'activaient un peu partout.

La porte s'ouvrit et Henry de Linford apparut en haut des marches, suivi par deux hommes vêtus de noir qui transportaient de grands rouleaux de papier.

— Bienvenue, mademoiselle Hartnell! s'écria l'aristocrate avec chaleur. La jeune fille sauta en bas du cabriolet, suivie par Phyllis qui plongea dans une profonde révérence.

— Voici Phyllis, dit Aurora. Ma femme de chambre. et accessoirement mon chaperon.

— Milord, murmura Phyllis, visiblement intimidée, tout en refaisant une autre révérence.

L'un des deux hommes qui accompagnaient le duc commençait à s'impatisser:

— Milord, pour en revenir à...

Le châtelain lui coupa la parole.

— Voici les architectes qui m'ont proposé quelques solutions pour rendre cette demeure plus vivable, dit-il à Aurora.

A l'adresse des architectes, il ajouta:

— Vous pouvez mettre au courant de vos projets

Mlle Hartnell — la fille de lord Hartnell, du manoir des Trois-Fontaines — car elle s'intéresse à la restauration du château.

— Ah, bon?

L'homme prit l'un des rouleaux qu'il avait sous le bras et l'étala.

— Cette demoiselle est—elle capable d'interpréter un plan ? demanda-t-il avec ironie.

Aurora ne se froissa pas. Elle pouvait comprendre l'agacement de ces spécialistes.

Ils ne devaient pas avoir l'habitude de voir leurs projets soumis à l'appréciation d'une très jeune fille.

— J'ai étudié l'architecture et l'histoire de l'art à Paris, répondit-elle calmement.

— J'avais déjà fait appel à des entrepreneurs pour commencer les travaux de rénovation, dit le duc. Il me semblait que ce château devait redevenir comme il l'était au temps de sa splendeur. Mais ces messieurs sont d'un autre avis. M. Hodge suggère de tout raser pour construire du neuf, tandis que M. Nicholls estime qu'il vaudrait mieux garder la structure d'origine.

— Naturellement! s'exclama la jeune fille.

Déjà, elle s'emportait.

— Détruire un bâtiment chargé d'histoire comme celui—ci? Ce serait une hérésie !

Comment un architecte pouvait—il faire une pareille suggestion?

« Probablement parce que ce serait plus rentable pour lui », pensa—t-elle.

Mortifié par la réaction de la jeune fille, M. Hodge pinça les lèvres.

— Un bâtiment moderne serait superbe dans un cadre pareil.

« Ce serait au contraire un beau gâchis ! » se dit Aurora.

Son regard rencontra celui de Henry de Linford, et elle devina qu'il pensait exactement la même chose qu'elle.

Il lui adressa un sourire complice.

— Venez visiter le château. Pendant ce temps, ces deux messieurs vont étaler leurs plans sur la table de la grande salle à manger.

Phyllis toussota afin de rappeler sa présence à la jeune fille. Aurora hésita. Sa femme de chambre allait—elle les suivre partout?

Le duc résolut immédiatement le problème en faisant signe à un homme d'une quarantaine d'années qui traversait la cour pavée d'un bon pas.

— Voici justement Dugg, mon valet. Il va emmener Phyllis aux cuisines ou le thé doit être servi.

Dugg parut très satisfait de cette mission.

— Madame Phyllis? Si vous voulez bien venir avec moi? Par ici... Les cuisines ne sont pas encore refaites, mais je peux vous dire que c'est la partie la plus confortable de ce château plein de courants d'air. C'était la que se tenaient la plupart du temps les gardiens et, apparemment, ils veillaient et leur confort.

A la grande surprise d'Aurora, Phyllis parut très heureuse d'emboîter le pas à ce domestique à la silhouette bien découpée et au sourire avenant.

« Tiens, tiens! C'est la première fois que je la vois s'intéresser à un homme », se dit la jeune fille avec amusement. Il faut dire qu'il n'y en avait guère dans l'institution parisienne on nous a passé l'année.

Et que les domestiques des Trois-Fontaines ont tous dépassé la soixantaine.

« Certes, il y a ceux que ma belle-mère a récemment engagés. Mais Phyllis a déjà décrété qu'elle ne les aimait pas. »

Dugg et Phyllis avaient déjà disparu au coin du château quand le duc prit la jeune fille par le coude pour l'aider à gravir les marches du perron.

Elle leva les yeux vers lui.

« Oui, il est beau... » pensa-t-elle, le cœur battant.

En pénétrant dans le hall, elle laissa échapper une exclamation d'admiration en voyant, au fond de cette pièce en rotonde, dallée de marbre, s'élever un escalier à double révolution à la rampe en fer forge.

— Levez les yeux, dit le duc.

Aurora obéit et vit un magnifique plafond à caissons.

— Quel dommage, soupira-t-elle. Les fresques sont abîmées. Mais je suis sûre qu'un bon artiste saurait les restaurer.

— C'est également mon avis.

Henry de Linford emmena ensuite la jeune fille de salon en salon. Les meubles, entassés au milieu des pièces et protégés par d'épaisses housses grises de poussière, avaient relativement peu souffert.

Mais l'eau avait suinté sur les murs, ou l'on voyait de grandes taches d'humidité.

Quant aux tableaux de maître, ils étaient pratiquement tous à restaurer

— Il faudrait ouvrir les fenêtres afin de faire entrer le soleil et la lumière, dit Aurora.

— Vous avez raison.

— En arrivant, j'ai vu des couvreurs sur le toit.

— Ils sont en train de le refaire complètement. C'était le plus urgent.

Le duc emmena ensuite la jeune fille dans les étages, où le même spectacle de désolation les attendait. Des murs humides, des meubles recouverts de housses...

—Voici les appartements des ducs de Linford, dit Henry.

Constitués d'une chambre, d'un salon et d'un bureau, ils étaient situés juste au-dessus du perron.

— Je ne dors pas ici, comme vous vous en doutez, reprit le duc en désignant le grand lit à baldaquin en chêne sculpté dépourvu de matelas. Je me suis installé dans une petite chambre en meilleur état que le reste.

Il ne proposa pas de la lui montrer. Mais la jeune fille se sentit rougir en quittant les appartements où avaient vécu plusieurs générations de châtelains.

« Heureusement que Phyllis ne me voit pas! Elle serait choquée. Le duc me traite comme si j'étais un architecte ou un décorateur, mais ma réputation souffrirait si l'on apprenait que je suis entrée dans sa chambre. Même s'il s'agit d'une chambre qu'il n'occupe pas.»

— Oh, nous n'avons pas vu la salle de bal! s'exclama soudain Henry Ils retournèrent au rez—rez-de-chaussée, et traversèrent un jardin d'hiver où l'on ne voyait plus que quelques plantes complètement desséchées, Puis le duc ouvrit une porte à double battant.

Saisie, la jeune fille demeura sur le seuil d'une grande salle, en rotonde comme le hall, mais dont les portes-fenêtres donnaient sur une terrasse où il devait faire bon flâner les soirs d'été.

Sous la poussière, on pouvait distinguer un parquet au point de Hongrie. Mais le plus joli était la décoration des murs. Des sculptures représentant des chérubins, des fleurs et des fruits encadraient les glaces piquées d'humidité. Ces sculptures, de couleur pastel, se terminaient en fresques qui allaient jusqu'au plafond.

Aurora crut entendre l'écho d'un orchestre et imagina l'éclat des fêtes d'antan, quand, sous les lustres, les bijoux des jolies femmes étincelaient.

La voix du duc la ramena à l'instant présent.

— Cette pièce n'a pas trop souffert.

Il enveloppa la jeune fille d'un regard amusé.

— A quoi pensez-vous? Aux bals que l'On donnait ici autrefois?

Il laissa échapper un rire léger avant d'ajouter:

— Charmante demoiselle, me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette danse?

Soudain, il l'enlaça et se mit à tourner au milieu de la salle déserte en fredonnant quelques mesures d'un air entraînant. Les yeux clos, Aurora se laissa emporter par l'étrange magie de l'instant.

Hélas, le rêve ne dura pas. Henry cessa de valser et, quand il laissa retomber ses bras, elle eut l'impression d'avoir froid, en dépit de la tiédeur de l'air

— Le jour où l'on pourra danser de nouveau à Linford est encore bien loin, déclara-t

—il d'une voix neutre.

— En effet, répondit Aurora d'une voix mal assurée qu'elle ne se connaissait pas.

Elle s'efforça de se reprendre.

— Ce M. Hodge a de bien étranges idées. Raser cette magnifique demeure?

Construire à la place un bâtiment moderne et sans âme? Mais ce serait un crime!

— Je suis entièrement de votre avis. Allons jeter un coup d'œil aux projets de ces soi-disant spécialistes.

Dans la salle à manger, M. Hodge et M. Nicholls avaient déroulé leurs croquis sur une longue table en acajou autour de laquelle pouvaient s'asseoir au moins trente convives.

Aurora vit que, la aussi, les tableaux représentant des natures mortes avaient été détériorés par l'humidité. Sous le regard peu amène des deux architectes, elle se mit en devoir d'étudier les plans.

— Alors, qu'en pensez-vous? lui demanda le duc.

M. Hodge et M. Nicholls avaient peine à contenir leur agacement. Ils semblaient considérer presque comme une insulte le fait que le châtelain demande son avis à une jeune personne qui, selon eux, n'y connaissait rien.

Pour ne pas les vexer davantage, Aurora préféra ne pas parler devant eux.

— C'est intéressant, déclara-t-elle enfin après avoir examiné minutieusement les propositions des architectes.

— A première vue, qu'en pensez-vous? insista le duc.

— Je vous dirai cela tout à l'heure. Il faut que je réfléchisse.

Les deux architectes échangèrent un sourire moqueur qui ne lui échappa pas.

Il n'avait pas non plus échappé au duc qui les toisa avec hauteur avant d'escorter Aurora dans un petit salon relativement préservé.

— Cette pièce a moins souffert que les autres, remarqua la jeune fille.

— Elle me sert à la fois de bureau, de salon et de salle à manger. Bref, j'y ai établi mon quartier général, si l'on peut dire.

Il tira deux fois sur un cordon de sonnette en soie décolorée.

— A ce signal, on devrait nous apporter le thé.

En effet, quelques minutes plus tard, une femme de chambre arriva avec une table roulante recouverte d'une nappe blanche sur laquelle on avait disposé une théière, des tasses, ainsi que des assiettes en porcelaine sur lesquelles s'élevaient des pyramides de scones et de petits fours.

Aurora ouvrit de grands yeux.

— Votre cuisinière a vu large. Tout cela a l'air fort appétissant, mais je ne vais pas en manger le dixième. ni même le vingtième.

Elle avança la main vers l'anse de la théière.

— Voulez-vous que je fasse le service?

— Avec plaisir. Mais j'aimerais que vous me donniez votre opinion sur ce que vous venez de voir.

Après avoir rempli les tasses, la jeune fille demanda:

— Vous souhaitez que je vous parle franchement?

— Bien sur.

— Comme ces deux messieurs n'avaient pas l'air spécialement contents que vous me demandiez mon avis, je n'ai pas voulu vous le donner devant eux.

— Je vous écoute.

— Pour vouloir détruire un aussi bel exemple de l'architecture du XVII^e siècle, je pense que M. Hodge est fou, déclara-t-elle avec véhémence.

Le duc haussa un sourcil.

— Eh bien, vous avez eu raison de ne pas le lui dire en face!

— Le projet de M. Nicholls, tout en étant moins radical, ne vaut pas mieux. Certes, il garde les structures principales, mais il y apporte tant de modifications que le château ne ressemblera plus à rien.

— En conséquence ?

— En conséquence, il ne faut rien changer, mais simplement tout restaurer à l'identique. Vous avez d'ailleurs déjà commencé cette tâche en faisant appel à des couvreurs et à des menuisiers.

Henry de Linford hocha la tête.

— C'était exactement ce que je pensais.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir demandé mon avis ? s'étonna Aurora.

Quand le duc lui sourit, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— On dit toujours que deux avis valent mieux qu'un, déclara-t-il. Je vous remercie de m'avoir parlé franchement. Maintenant, il ne me reste plus qu'à remercier ces messieurs et à régler les factures qu'ils ne manqueront pas de me présenter pour des projets qui ne verront jamais le jour.

Pensif, il poursuivit :

— Voyez-vous, au début la tâche m'a un peu dépassée.

— Il faut dire qu'elle est énorme.

— J'ai donc décidé de m'adresser à des professionnels...

— Qui n'ont pas du tout saisi l'esprit de cette demeure.

— Pas plus l'un que l'autre. Songez que M. Nicholls avait suggéré de recouvrir de dorures les sculptures et les fresques de la salle de bal !

De stupeur, Aurora faillit laisser tomber son scone.

— Quelle horreur ! s'exclama-t-elle. Quel gâchis, aussi !

Le duc sourit de nouveau.

— Une fois les gros travaux terminés, il faudra songer à la décoration. Avez-vous déjà une idée ?

— Je crois qu'il suffira tout simplement de repeindre les pièces dans les mêmes tons que ceux qui avaient été choisis autrefois, de retapisser les fauteuils et de choisir des rideaux dans des soieries claires.

— Seule une femme peut s'occuper de cela.

« Cette tâche me passionnerait », eut envie de dire la jeune fille.

Elle se contenta de déclarer d'un petit air raisonnable;

— Bien entendu, il faudra restaurer les tableaux... et changer les tapis. Je ne sais dans quel état se trouvent ceux qui étaient roulés dans les coins. Mais ceux qui étaient restés en place sont mités et usés jusqu'à la corde.

Le duc hocha la tête.

— En très peu de temps, vous avez tout vu, tout compris.

Sous son regard admiratif, elle se sentit de nouveau rougir.

Elle se leva.

— Il faudrait que je songe à reprendre le chemin des Trois-Fontaines. Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

Le duc consulta sa montre de gousset.

— Un peu plus de cinq heures.

— Déjà ! Comme le temps a passé vite !

Il fallait qu'elle rentre, qu'elle se prépare pour la soirée. .. A la perspective de revoir lord Woodward, elle se sentit accablée. Certes, elle comptait sur son père pour mettre les choses au point. Mais, malgré tout, lord Woodward était capable d'insister. .. Cet homme ne semblait pas être de ceux qui abandonnent aisément la partie, d'autant plus qu'il pouvait compter sur l'appui de sa belle-mère.

Son joli visage s'était soudain assombri.

— Des soucis ? interrogea doucement le duc.

— Euh... pas vraiment.

Que n'aurait-elle pas donné pour pouvoir lui parler ouvertement de la demande en mariage de lord Woodward et de l'étrange conversation

qu'elle avait surprise entre ce dernier et sa belle-mère!

— Je n'ai dit à personne que je venais ici, j'ai peur que l'on s'inquiète en ne me voyant pas revenir.

Le duc parut surpris.

— Pourquoi ne pas avoir averti les vôtres que je vous avais invitée à visiter le château ?

Elle baissa la tête avec gêne.

— Ma belle-mère, qui est assez sévère, m'aurait peut-être interdit de venir

— Quoi? Vous ne disposez donc pas de plus de liberté que cela?

— Je... je ne m'entends pas très bien avec ma belle-mère, balbutia-t-elle. Et... et je préfère éviter les occasions de friction.

Le duc l'examina sans mot dire. Elle eut alors l'impression qu'il comprenait énormément de choses sans qu'elle ait besoin d'expliquer quoi que ce soit.

— Si je peux vous aider, n'hésitez jamais à faire appel à moi, déclara-t-il enfin.

— Merci.

En peu de mots, ils venaient de se dire beaucoup.

« J'ai un allié solide », pensa la jeune fille. Et elle se sentit étrangement rassurée.

Le duc la conduisit jusqu'aux écuries, où un palefrenier avait mis le cheval à l'ombre et lui avait donné de l'eau.

Il s'inclina.

— Revenez me voir quand vous voudrez.

Après un silence, il ajouta:

— Quand vous pourrez. ..

La-dessus, il lui prit la main et lui effleura la paume d'un baiser aussi léger que l'aile d'un papillon.

— A bientôt, jolie Aurora.

Le cœur battant à tout rompre, la jeune fille s'assit dans le cabriolet et prit les guides que lui tendait un palefrenier. Soudain, elle laissa échapper une exclamation.

Dans son trouble, elle allait oublier Phyllis!

— Oh! Et ma femme de chambre!

Henry éclata de rire.

— J'avoue que je n'y pensais plus.

Il appela un groom.

— Allez chercher Mme Phyllis aux cuisines, s'il vous plaît.

Chapitre 5:

Sur le chemin du retour, Phyllis demeura étrangement silencieuse. Cela surprit Aurora qui s'attendait à quelques remontrances ou, du moins, à des réflexions pleines de sous-entendus. Elle ne s'en plaignit pas, car cela lui permit de se revivre chacun des instants qu'elle venait de passer en compagnie du duc.

« Si il lui demandait ma main, je répondrais oui tout de suite », pensa —t—elle.

Elle se sentit rougir et jeta un rapide coup d'œil de côté as Phyllis. Heureusement, cette dernière, perdue elle aussi dans ses pensées, n'avait rien remarqué alors que, d'ordinaire, elle notait tous ses changements d'humeur.

Aurora n'avait cependant pas oublié les mises en garde de celle qu'elle considérait plus comme une amie que comme une domestique:

« Quand un duc veut se marier, il courtise la fille d'un autre duc ou d'un marquis, a moins qu'il ne choisisse une princesse de sang royal. »

La jeune fille porta à ses lèvres la paume que le duc avait effleurée d'un baiser

« Je lui plais, j'en suis sûre, se dit-elle encore. Nous nous comprenons pratiquement sans parler. Et puis il y a des regards, des gestes qui ne trompent pas... Qui aurait pu penser qu'au lendemain de la scène

grotesque ou lord Woodward, à genoux devant moi, me pressait d'accepter un collier, j'allais rencontrer un homme comme le duc de Linford ? »

Elle leva les yeux vers le ciel ou flottait un seul petit nuage blanc, duveteux.

« Mère, aidez-moi, supplia-t-elle. Faites que lord Woodward abandonne cette idée ridicule de m'épouser... »

Ses doigts se crispèrent sur les guides tandis qu'elle ajoutait:

« Et faites aussi que le duc tombe amoureux de moi. . . »

Lorsque, au petit trot, le cabriolet remonta l'allée du manoir des Trois—Fontaines, la jeune fille jeta un regard aux fenêtres de la chambre de sa belle-mère. Un rideau se souleva. Le visage ulcéré de Charlotte apparut. Il n'en fallut pas davantage pour qu'Aurora devine ce qui s'était passé.

« Mon père lui a dit que je refusais d'épouser lord Woodward. Et elle est furieuse. »

Mais pourquoi sa belle-mère tenait-elle tellement à ce mariage ? Quel avantage pouvait-elle en tirer ?

Après avoir confié le cabriolet à Tom, le responsable des écuries, Aurora regagna le manoir en s'attendant au pire.

« Ma belle-mère va sûrement me faire appeler et je vais avoir droit à une sévère algarade. »

Curieusement, ce ne fut pas le cas, mais la jeune fille ne se réjouit pas pour autant.

« Je ne perds rien pour attendre », se dit-elle avec résignation.

Une fois dans sa chambre, Aurora s'accouda à l'une des fenêtres et contempla le paysage verdoyant qui s'étendait devant elle, presque à perte de vue.

« Quel dommage que ces bois et cette colline me cachent la vue du château de Linford », pensa-t-elle, le cœur battant.

Et, une fois de plus, elle se remémora sa visite au duc. Puis elle s'assit dans un fauteuil et prit un livre dont elle ne parvint pas à lire la

première page. Elle le posa sur ses genoux, et, les yeux clos, se remit à rêver.

Phyllis vint la trouver un peu avant l'heure du dîner.

— On va vous monter votre bain, mademoiselle Aurora. Il faut que vous vous prépariez.

— Je ne descendrai pas ce soir

Phyllis sursauta.

— Ce n'est pas possible! Milord et milady attendent un invité. Milady a même demandé que vous mettiez votre robe verte, puisque c'est celle qui vous plaît.

La jeune fille laissa échapper un rire bref.

— Ma belle—mère lâcherait un peu de lest? Qui doit venir Phyllis ? Avez-vous pu le découvrir?

La femme de chambre détourna la tête.

— Euh... je ne sais pas.

— Vous le savez parfaitement. Qui est-ce? Lord Woodward, je parie!

— Je... je le crains.

— Écoutez, mon père sait ce qu'il doit lui dire. Quant à moi, je... je vais me coucher, Je suis malade.

Les yeux rétrécis, Phyllis examina la jeune fille.

— Vous n'êtes pas plus malade que moi. Si vous croyez que milady sera dupe! Vous feriez mieux de descendre sans faire d'histoires.

—Non, non. Je ne me sens pas bien du tout. Je... j'ai très mal à la tête.

Phyllis soupira.

— Comme vous voulez. Mais milady risque de vous forcer à aller dîner. Après le départ de sa femme de chambre, Aurora tira les rideaux et s'allongea.

Quelques minutes avant que ne résonne le premier coup de gong, elle reconnut le claquement des talons de Charlotte sur le palier. Sa porte

s'ouvrit brusquement et elle eut tout juste le temps de se couvrir du dessus—de—lit.

— Je vous assure, milady que Mlle Aurora ne se sent pas bien du tout, milady, chuchota Phyllis, qui suivait lady Hartnell. Il vaut mieux la laisser se reposer.

Aurora entendit le bruissement du taffetas de la robe de sa belle-mère. Puis son parfum capiteux lui parvint aux marines. Brutalement, Charlotte arracha le couvre

—lit.

—Vous êtes si malade que vous vous couchez tout habillée, maintenant? ironisa—telle.

Phyllis tenta d'attendrir lady Hartnell.

— Voyez comme elle est pale, milady!

Sachant sa belle-mère insensible à toute pitié, Aurora s'attendait à ce qu'elle l'oblige à se lever. Au lieu de cela, Charlotte laissa retomber la courte-pointe.

— Peuh! fit-elle seulement avant de quitter la chambre.

Aurora s'assit dans son lit, tout en rejetant ses cheveux en arrière dans un geste machinal.

— Elle n'a pas insisté! s'exclama—t—elle. Jamais je n'aurais pensé qu'elle me laisserait tranquille.

— Moi non plus, admit Phyllis. Mais je me demande ce que ça cache.

— Rien du tout. Elle a tout simplement admis qu'elle a perdu la partie.

Un premier coup de gong résonna.

— J'ai gagné, Phyllis! s'exclama la jeune fille.

— Peut-être... A votre place, je me méfierai quand même.

— Que peut-elle faire?

— Qui sait? Milady a plus d'un tour dans son sac.

En tout cas, vous avez eu bien raison de ne pas vouloir vous montrer, mademoiselle Aurora. Parce que, lorsque milord rendra le collier à lord Woodward en lui annonçant que vous ne voulez pas l'épouser, l'atmosphère risque de devenir très tendue. ..

— Espérons que je vais être débarrassée pour de bon de ce soupirant indésirable.

Phyllis haussa les épaules.

—Vous l'êtes. Il a demandé votre main, votre père va l'éconduire... Cette histoire est terminée, maintenant.

D'un ton moqueur, Phyllis ajouta:

— Vous pouvez songer à votre duc et à son château plein de courants d'air.

Feignant de ne pas avoir entendu, Aurora déclara:

—Aidez-moi à me déshabiller, s'il vous plaît, Phyllis. Je vais me mettre au lit.

— Avez-vous faim, mademoiselle Aurora ? Voulez-vous que...

— Non, rien du tout, merci.

En quittant la chambre, Phyllis avait laissé une bougie allumée sur la cheminée, mais Aurora ne trouvait pas le courage de se lever pour l'éteindre.

Elle contemplait le plafond ou la faible lueur de la flamme dansante faisait se mouvoir des ombres étranges. L'inquiétude la taraudait.

« Mon père est très fatigué. A-t-il trouvé la force de dire à lord Woodward qu'il ne serait pas question de mariage ? »

Elle oublia bien vite lord Woodward pour ne plus penser qu'au duc de Linford.

Son cœur battait la chamade quand elle revoyait son visage bien dessiné, son sourire, ses yeux pénétrants.

Le sommeil eut quand même raison d'elle, et elle s'endormit... pour rêver du duc et de ce château laissé à l'abandon qui, une fois restauré, pouvait retrouver sa splendeur

Depuis combien de temps dormait-elle? Elle aurait été bien incapable de le dire.

— C'est ici.

La jeune fille se réveilla en sursaut. Avait—elle rêvé ou avait—on vraiment ouvert la porte de sa chambre ?

—C'est ici.

Cette fois, elle était sûre de ne pas avoir rêvé. Oui, elle avait distinctement entendu ces deux mots.

Les sourcils froncés, elle regarda autour d'elle. La bougie était presque consumée, un rayon de lune passait entre les rideaux mal joints... et dans la semi—pénombre, elle distingua une silhouette sur le seuil.

— Phyllis? murmura-t-elle.

Une puissante odeur de cigare et de cognac lui assaillit les narines. Encore mal réveillée, la jeune fille se demanda pourquoi sa femme de chambre s'était soudain découvert un goût pour le tabac.

La silhouette s'approcha en titubant. Large, courte, soufflant fort. Terrifiée, la jeune fille se dressa sur son lit. On lui saisit brutalement le bras.

— Reste la, ma belle.

Ce n'était pas Phyllis, comme elle l'avait naïvement cru, mais lord Woodward!

— Non! s'écria-t-elle.

Elle se débattit de toutes ses forces tandis que, en soufflant plus que jamais, lord Woodward s'abattait de tout son poids sur le lit.

« Il est ivre », pensa-t-elle avec épouvante.

Lord Woodward ricana.

— Petite capricieuse, va! Je connais les femmes.

Lorsqu'elles disent « non », elles pensent « oui ».

D'une violente poussée, Aurora réussit a déséquilibrer son agresseur qui tomba lourdement sur le tapis.

Sa perruque avait glissé par terre, découvrant un crane rose et luisant sur lequel étaient ramenées quelques mèches grisâtres engluées de brillantine.

Il se mit a gémir.

— Elle m'a rompu les os! Elle m'a tué!

La jeune fille sauta de l'autre coté du lit et saisit la cravache qu'elle avait laissée sur la commode.

Elle l'en menaça en la faisant siffler

— Dehors ! Vous m'entendez? Sortez d'ici, sinon j'appelle mon père.

— Ha, ha! Si tu crois que ce vieil idiot serait de taille à lutter contre moi!

Horriblement choquée, Aurora s'écria:

— Ne parlez pas de mon père en ces termes.

— Avec ça que je me gênerais ! Ton père? Mais il est complètement gâteux! C'est bien simple, il ne sait rien de ce qui se passe sous son toit.

— Mon père vous a rendu votre collier, il vous a dit que je refusais de vous épouser De nouveau, la cravache siffla.

— Hors d'ici! Si vous ne quittez pas cette pièce immédiatement, je. .. je. ,.

— Tu feras quoi? se moqua—t-il. Tu es en mon pouvoir, ma belle. Personne ne risque de venir, je me suis arrangé pour ça. Tu peux couiner tant que tu veux.

« Il n'est pas aussi ivre que je le pensais », se dit la jeune fille, dont la peur panique augmenta

encore.

Pour lui montrer qu'elle ne le craignait pas, elle pointa son index en direction de la porte.

—Vous n'avez rien à faire dans ma chambre. Dehors !

En guise de réponse, il ricana de nouveau.

— Tu ferais mieux de te résigner au sort qui t'attend, ma belle. Tu vas être à moi, aussi vrai que je m'appelle. . .

Sans terminer sa phrase, il se releva lourdement.

—Tu vas être à moi, oui. Et après ça, tu seras bien obligée de m'épouser que ça te plaise ou non. Ha, ha, ha!

— Au secours! hurla la jeune fille.

— Tu vas te taire ?

— Au secours !

Cette fois, Aurora n'hésita pas à lever sa cravache et à le frapper de toutes ses forces en plein visage.

— Aie! hurla-t-il.

Il porta les mains à ses joues et, quand il s'aperçut qu'il saignait, il se remit à gémir

— Elle m'a défiguré! Elle m'a rendu aveugle!

La porte, qui n'était que poussée, s'ouvrit brusquement et lady Hartnell apparut, vêtue d'un déshabillé rose presque transparent, un chandelier à la main.

Aurora laissa échapper un soupir de soulagement. Jamais elle n'avait été aussi contente de voir sa belle-mère!

— Que se passe—t—il donc ici? interrogea cette dernière d'un ton dur.

— Cette petite brute m'a cinglé de coups de cravache! Je suis défiguré!

— Mon pauvre Peter ,se moqua Charlotte.

Elle leva son chandelier pour examiner le «blessé », puis elle haussa les épaules.

— Remettez donc votre perruque, fit-elle avec dédain. Défiguré, vous? Pensez-vous!

Ah, en voilà une histoire pour une égratignure de rien du tout!

Se redressant de toute sa taille, elle redemanda;

— Alors, quelqu'un peut-il m'expliquer ce qui se passe ici? J'ai entendu des hurlements...

Son regard alla de l'un à l'autre et un mince sourire lui vint aux lèvres.

— Elle m'a cravaché! larmoya lord Woodward en s'épongeant le visage à l'aide de son mouchoir

— Mon pauvre Peter, je vous avais pourtant prévenu. Je vous avais dit qu'elle était impossible. Vous auriez du vous méfier !

L'évidente familiarité qui existait entre lord Woodward et sa belle-mère mit Aurora mal à l'aise.

Elle sentait que quelque chose lui échappait, sans toutefois parvenir à définir ce dont il s'agissait,

— Alors, Peter? demanda Charlotte. Racontez-moi...

— C'est une vraie tigresse. Je n'ai pas réussi à...

Lady Hartnell l'interrompit d'un rire sarcastique.

— J'aurais du vous laisser un peu plus de temps. Mais, en réalité, je n'y tenais pas tellement...

— Vous et votre jalousie maladive!

— Et puis vous faisiez tant de bruit que j'ai craint de voir arriver les domestiques. Ils auraient été capables de vous jeter dehors à coups de pied.

— Laissez-nous, Charlotte, ordonna lord Woodward avec une soudaine autorité.

Que je finisse ce que j'ai commencé.

Aurora ouvrit de grands yeux horrifiés. Avait-elle bien entendu? Hélas, oui! Et sa belle-mère, qui aurait du être scandalisée, semblait au contraire trouver la situation très drôle.

Elle mit la main sur le bras de lord Woodward.

— Calmez-vous, Peter. Et ne vous plaignez pas, je vous en prie, car vous avez réussi au—delà de toute espérance.

Elle se tourna vers la jeune fille, qu'elle toisa avec un indicible dégoût.

— Toutes ces comédies pour en arriver là ? Votre père va être bien déçu lorsqu'il saura comment sa fille peut se conduire.

Suffoquée, Aurora balbutia:

— Ce... ce monsieur a forcé la porte de ma chambre, et je... je me suis défendue comme je l'ai pu. Les forces étaient inégales, soit, Mais j'ai quand même réussi à le garder à distance.

— Je vous en prie, n'essayez pas de vous justifier. Vous avez invité lord Woodward a vous rejoindre ici après l'avoir rejeté.

Avec dégoût, Charlotte enchaîna:

— Et maintenant, sans la moindre honte, vous paradez devant lui à moitié nue...

La jeune fille s'aperçut alors que la bretelle de sa chemise de nuit en fin linon avait été déchirée, dégageant la naissance d'un petit sein rond.

— Madame, je vous assure que...

— Taisez—vous, coupa lady Hartnell. Je refuse d'écouter vos mensonges. Quoi qu'il en soit, une chose est claire: après un pareil scandale, votre réputation est compromise a jamais. Il n'y a qu'une façon de réparer les dommages: célébrer votre mariage dans les plus brefs délais.

Elle adressa un clin d'œil à lord Woodward.

— Vous pouvez lui rendre les émeraudes, Peter

— Je n'en veux pas! cria Aurora.

Sans oser s'approcher d'elle, lord Woodward sortit l'écrin de sa poche et le posa sur une commode.

— Je refuse de vous épouser, milord, déclara la jeune fille.

Elle s'efforçait de parler avec fermeté, mais sa voix tremblait.

— J'ai dit à mon père que... euh, que...

— Votre père sera désolé d'apprendre comment vous venez de vous conduire, coupa sa belle-mère.

— Je lui raconterai ce qui s'est passé. Il me croira.

— Et quand moi, je lui raconterai ce que j'ai vu de mes propres yeux, vous pensez qu'il ne me croira pas? demanda lady Hartnell.

Elle secoua la tête.

— Ma chère Aurora, vous m'avez profondément déçue. Jamais je ne vous aurais imaginée capable de vous conduire de la sorte. Vous devriez être heureuse que tout puisse s'arranger. Au lieu de protester bêtement, vous feriez mieux de me remercier.

— Mais je ne veux pas...

— Taisez—vous.

Lady Hartnell se tourna vers lord Woodward.

— Allons, venez, Peter. Tout s'est déroulé pour le mieux.

A bout de nerfs, Aurora fondit en larmes.

— C'est ça, pleurnichez, maintenant! lança sa belle-mère.

Lord Woodward offrit son bras à Charlotte et tous deux quittèrent la chambre.

Aurora eut le temps d'entendre lord Woodward déclarer d'un ton plein de frustration:

— Je n'ai pas eu ma récompense. Juste un coup de cravache.

Persuadée que sa belle—fille était trop bouleversée pour prêter attention à ce qu'ils disaient, Charlotte déclara:

— J'aime autant que les choses ne soient pas allées trop loin. Je n'aurais pas pu le supporter.

— Allons donc! Il ne faut pas prendre un petit extra de passage au sérieux.

Lady Hartnell lui donna une petite tape.

— Vous avez bien joué. Et c'est moi qui vais vous la donner votre récompense.

Aurora attendit qu'ils se soient éloignés pour courir jusqu'à la porte, qu'elle ferma à clef.

Puis elle se jeta sur son lit et se mit à sangloter désespérément,

— C'est terrible, c'est horrible, ne cessait-elle de répéter.

Peu à peu, elle sécha ses larmes et s'efforça de se dominer. Elle savait déjà qu'elle ne parviendrait pas à se rendormir après un pareil choc.

« Cela ne sert à rien de pleurer. Mieux vaut faire le point et tenter de trouver une solution, »

Tout d'abord, pourquoi lord Woodward tenait-il tant à l'épouser?

La réponse lui parut évidente. Maintenant qu'il était entré en possession du domaine voisin, lord Woodward souhaitait l'agrandir et en avait trouvé le moyen.

« Je ne dois pas oublier que je suis la seule héritière de mon père. A sa mort, ma belle-mère ne recevra qu'une pension qui s'éteindra avec elle. Une pension lui permettant de vivre largement, certes. Mais rien à voir avec la fortune dont je disposerai un jour »

Elle fronça les sourcils en pensant à sa belle-mère.

« Elle savait ce qui devait se passer cette nuit. C'est elle qui lui a montré ou était ma chambre. Ne l'ai-je pas entendue dire distinctement: *c'est ici*, avant d'ouvrir la porte

? Puis le cauchemar a commencé. . . »

Mais pourquoi Charlotte tenait—elle à la pousser dans les bras de lord Woodward?

« C'est d'autant plus incompréhensible qu'ils semblent du dernier bien, tous les deux. Je suis sûre qu'ils sont amants! Et elle est jalouse, elle l'a elle-même admis. »

Elle frissonna.

« Oh, mon pauvre père... » -

Ce dernier était trop malade pour se rendre compte de quoi que ce soit. Lord Woodward l'avait d'ailleurs dit en termes cruels:

— *Il est complètement gâteux, il ne sait rien de ce qui se passe sous son toit.*

La jeune fille se prit la tête entre les mains.

« Je n'y comprends rien. »

Elle ravala ses larmes qui, de nouveau, menaçaient.

« Une chose est certaine, je ne peux pas rester aux Trois—Fontaines dans ces conditions. Lord Woodward serait capable de m'attaquer de nouveau. Et s'il réussissait.»

Elle frémit.

« Mon Dieu, quelle horreur!»

Même si lord Woodward ne l'importunait plus, elle ne serait pas tranquille pour autant, car elle restait sous le coup des menaces proférées par sa belle-mère. Elle crut les entendre de nouveau:

« *Après un pareil scandale, votre réputation est compromise à jamais. Il n'y a qu'une façon de réparer les dommages: célébrer votre mariage dans les plus brefs délais. »*

« C'est invraisemblable! M'obliger à épouser un homme que j'abhorre sous prétexte qu'il s'est introduit dans ma chambre en pleine nuit! »

Des que l'aube blanchit à l'horizon, elle sonna Phyllis après s'être rapidement habillée. Sa femme de chambre arriva dix minutes plus tard en nouant les cordons de son tablier en broderie anglaise sur sa robe noire.

— Que se passe-t-il, mademoiselle Aurora? demanda-t-elle avec inquiétude. Vous êtes souffrante?

Elle esquissa un demi-sourire.

— Vraiment souffrante?

La jeune fille parut se rétrécir sur elle—même.

— Si vous saviez ce qui m'est arrivé, Phyllis! Voyez :J'en tremble encore.

— Un mauvais rêve ?

Aurora prit une profonde inspiration avant de déclarer avec gravité:

— Je dormais profondément quand lord Woodward s'est introduit dans ma chambre. Il était à moitié ivre et a essayé de...

Phyllis devint toute rouge.

— Seigneur! s'écria—t-elle en portant la main à son cœur. Il vous a...

— Il n'est pas parvenu à ses fins. J'ai pu me défendre à coups de cravache.

— Pourquoi n'avez-vous pas sonné?

— Je n'y ai même pas pensé. Tout s'est passé si vite! J'étais tellement affolée. Puis ma belle-mère est arrivée.

— Ah! Elle l'a mis dehors?

Avec gravité, la jeune fille déclara:

— Cela va vous paraître incroyable, mais sachez, Phyllis, que ma belle—mère est sa complice.

— Quoi?

— C'est elle qui l'a fait entrer dans ma chambre.

— Ce n'est pas possible!

— Hélas! Je me souviens très bien l'avoir entendue dire, avant d'ouvrir la porte : *«C'est ici »*.

Phyllis haussa les sourcils.

— Cela m'étonne. Car, d'après ce que l'on raconte à l'OfHce, milady et lord Woodward...

Elle s'interrompit en rougissant.

— Je ne vais quand même pas vous raconter les ragots des cuisines.

—Je crois les deviner. Ma belle—mère et lord Woodward seraient

amants ?

Phyllis baissa la tête.

— C'est ce qu'on dit, mademoiselle Aurora, murmura-t-elle enfin avec embarras.

La jeune fille tenta de faire le point.

— Rien de tout cela ne tient debout. Pourquoi ma belle—mère veut-elle me faire épouser son amant? Celui-ci n'est peut-être pas arrivé à ses fins mais, selon ma belle

—mère, ma réputation se trouve désormais irrémédiablement compromise et le mariage doit être célébré dans les plus brefs délais !

Elle secoua la tête.

— J'ai passé la nuit à réfléchir Mais je ne suis pas parvenue à comprendre leurs raisons. Je sais seulement qu'ils ont mis sur pied un complot...

— Un complot?

— Oui, j'ai d'ailleurs surpris l'autre soir une conversation entre eux. Lord Woodward disait que j'étais très entêtée. Et ma belle-mère s'inquiétait:

« On n'a pas tout le temps du monde, Peter. Nous jouons serré, » Lui ne paraissait pas autrement anxieux. *« Écoutez, elle a déjà pris le collier l'affaire est presque dans le sac. »*

Avec fièvre, elle répéta:

— Dans le sac! Vous vous rendez compte, Phyllis? Ils parlaient de mon mariage. ..

Mais pourquoi y tiennent-ils tant? Quel est leur but?

— C'est évident, mademoiselle Aurora. Ils cherchent à mettre la main sur le domaine et la fortune des Hartnell. N'êtes-vous pas la seule héritière de milord ?

— Soit! Mais je resterai toujours entre eux...

Le visage de Phyllis, très rouge quelques instants auparavant, était maintenant presque gris.

— De la part de ces deux-la, on peut s'attendre à tout.

En pesant ses mots, elle poursuivit:

— Après la mort de milord, tout doit vous revenir. Et s'ils se débarrassaient de vous, mademoiselle Aurora? Vous disparue, après avoir mis la main sur tout ce qui vous appartient, lord Woodward épouse votre belle-mère.

Une pareille hypothèse laissa la jeune fille sans voix. Pourtant, à la réflexion, elle dut reconnaître la logique de ce raisonnement.

— Mon père est très malade...

Un sanglot la secoua.

— Oh, Phyllis! Je crains que. .. qu'il...

La femme de chambre l'étreignit presque maternellement.

— Ne parlez pas ainsi, mademoiselle Aurora. On ne peut jamais savoir comment les choses vont tourner.

— Je le sais bien. Mais il est si faible! Si... s'il mourait, ma belle-mère et lord Woodward pourraient très bien... se débarrasser de moi, comme vous dites.

Elle porta les mains à ses tempes douloureuses.

— Et puis, sans compter la fortune de milord, vous êtes très riche, mademoiselle Aurora, dit Phyllis. Auriez-vous oublié que votre marraine vous a laissé une grosse dot? Je suis sûre que lord Woodward la guigne. On pour mettre la main dessus, il faut vous épouser

— Forcément, sinon cet argent ira à des œuvres.

— Ce lord Woodward ne semble pas valoir mieux que votre belle-mère. Croyez—

vous que celle-ci laisserait échapper une somme pareille?

— Non. Car seul l'intérêt la guide.

Phyllis s'approcha de la fenêtre.

— Le jour va bientôt se lever.

— Il faut partir.

La femme de chambre sursauta.

— Partir? Mais pour aller ou ?

—Je n'en sais rien. Réfléchissez, Phyllis! Dans de telles circonstances, comment pourrais—je rester ici ?

— Il faut que vous alliez trouver milord et que vous lui expliquiez.

— Phyllis, mon père n'est pas en état de me défendre. Je ne peux compter que sur moi... et sur vous. Nous allons nous réfugier je ne sais où. En tout cas, le plus loin possible de ma belle-mère et de lord Woodward.

— Il faudrait de l'argent pour cela. En avez-vous, mademoiselle Aurora?

La jeune Elle ouvrit sa petite bourse.

— Guère, il me reste seulement quatre pièces d'or.

— On ne peut pas aller bien loin avec ça.

— Je vais demander à mon père de m'aider.

— Vous ne pouvez pas lui raconter ce qui vient de se passer! Cela le tuerait.

— N'ayez crainte, Phyllis. Je ne lui dirai rien. Je prétendrai seulement qu'une amie m'a invitée à passer quelques jours chez elle et que je ne peux pas partir avec une bourse plate.

Aurora jeta un coup d'œil à la pendule.

—Il ne faut pas tarder. Bientôt, tout le monde sera debout.

Phyllis haussa les épaules.

— Milady ne se lève jamais avant midi. Mais je me méfie des domestiques qu'elle a engagés.

Soucieuse, elle ajouta:

— Ça ne m'étonnerait pas d'apprendre qu'elle les a chargés de nous espionner

— Dépêchez-vous de préparer nos bagages, Phyllis. Juste quelques vêtements de rechange que vous jetterez dans un ou deux sacs faciles à porter. Pendant ce temps, je vais aller embrasser mon père.

— Demandez-lui de l'argent, mademoiselle Aurora. Partir, c'est bien joli! Mais n'oubliez pas qu'il faut manger.

La jeune fille sortit dans le couloir sombre. Si les lampes à pétrole brûlaient encore, les bougies disposées de place en place dans des niches pour la nuit s'étaient toutes consumées.

Elle passa devant la porte de sa belle—mère sur la pointe des pieds avant d'aller frapper un coup léger à la porte voisine. Pas de réponse...

« Au moins, Burton n'est pas encore levé, pensa-t-elle avec soulagement. Cela simplifie les choses, car je suis sûre qu'il me dirait que je ne peux pas voir mon père à une heure aussi matinale. »

Sans bruit, elle pesa sur la poignée et traversa une antichambre obscure.

— Père ?

Mais celui-ci dormait profondément dans le grand lit à baldaquin.

Quand elle tira légèrement un rideau pour y voir un peu plus clair, elle distingua, sur la table de nuit, un verre et plusieurs fioles de médicaments.

« Comment se fait-il qu'il ait tous ces remèdes s'il ne veut pas faire venir le médecin? » s'étonna-t-elle.

Les larmes aux yeux, elle contempla son père. Il lui parut si pale, si maigre et si las qu'elle n'osa pas le réveiller.

« Oh, mon pauvre père! » se dit-elle avec compassion.

Son cœur se serra. Lord Hartnell allait très mal et elle savait qu'elle aurait du rester au manoir.

Mais ce serait se mettre à la merci de sa belle—mère et de lord Woodward.

Elle frissonna. La seule pensée de devoir appartenir à cet homme lui était odieuse.

« J'aimerais mieux mourir » pensa—t—elle.

Elle déposa un très léger baiser sur la main osseuse du vieil homme.

— Père, ne m'en veuillez pas trop, chuchota-t-elle. Je n'ai pas d'autre solution.

Puis elle se redressa et regarda autour d'elle.

« Ou trouver un peu d'argent? »

Elle se rendit dans le petit bureau adjacent et s'arrêta devant le coffre-fort.

« Malheureusement, je n'en connais pas la combinaison, Ah, le sort a de ces ironies!

Je suis une riche héritière, j'aurai une grosse dot... et je vais devoir quitter ma maison natale avec seulement quelques pièces d'or en poche. »

Elle alla ouvrir les tiroirs de la table de travail, tout en essayant de se justifier.

« Je n'ai pas d'autre solution. Mon père le comprendrait. . . »

Elle trouva trois billets qu'elle enfouit dans sa poche. Puis elle trempa une plume dans l'encrier et griffonna quelques lignes pour annoncer à son père qu'elle se rendait chez une amie. Après avoir laissé ce message bien en vue sur le buvard, elle retourna dans la chambre.

— Père, je suis navrée, fit—elle très bas. Mais je ne peux pas faire autrement.

De nouveau, elle lui embrassa la main. Il laissa échapper un bref gémissement.

— Père?

Mais le vieil homme dormait toujours.

Chargée de deux sacs en cuir, Phyllis attendait la jeune fille.

— Alors ? demanda—t-elle. Avez-vous de l'argent ?

Quand Aurora lui montra les billets, elle fit la grimace.

— C'est tout? Comme je l'ai déjà dit, nous n'irons pas loin avec ça.

— Je préfère mendier dans les rues plutôt que de devenir lady Woodward.

— Milord ne vous a pas donné davantage?

— Il dormait. Je n'ai pas osé le réveiller.

— Pauvre milord! Il vaut mieux le laisser se reposer. N'empêche que.

..

— Dépêchons-nous, Phyllis. Dans une heure, les domestiques descendront. Les palefreniers se lèvent plus tôt, mais je ne pense pas qu'ils soient déjà là. Nous allons prendre le cabriolet.

—Ah! Je craignais que vous n'ayez décidé de partir à pied. Et comme j'ai un cor qui me fait un mal de chien... Aurora ne put s'empêcher de sourire — même si l'instant était dramatique.

Cinq minutes plus tard, elles se hâtaient vers les écuries. Comme l'avait prévu la jeune fille, aucun palefrenier n'était au travail. En revanche Tom, le responsable des écuries, faisait sa tournée inspection.

— Vous êtes tombée du lit, mademoiselle Aurora! s'exclama—t-il avec bonne humeur

— Je vais prendre le cabriolet, Tom.

— Je vous le prépare tout de suite, mademoiselle Aurora.

— Merci.

Elle lui adressa un sourire contraint, tandis qu'il examinait d'un air suspicieux les sacs que portait Phyllis. Et, très vite, ce brave homme qui l'avait pratiquement vue naître et l'avait mise sur son premier poney quand elle avait quatre ans comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Ou allez-vous donc?

Aurora savait qu'elle pouvait se confier à lui. Elle évita cependant de

trop lui en dire.

— Je dois quitter le manoir, Tom. Ma belle—mère et lord Woodward complotent je ne sais quoi contre moi et j'ai jugé plus sage de m'absenter pendant quelque temps.

Il fronça les sourcils.

— Ce lord Woodward ne me dit rien qui vaille. Le plus étonnant, c'est que j'ai l'impression de le connaître.

— Cela n'a rien d'étonnant puisqu'il vient d'hériter du manoir de Woodward.

Le responsable des écuries secoua la tête.

— J'aurais juré qu'il était dans la région depuis déjà un certain temps. Je l'ai déjà vu. Mais où? Impossible de m'en souvenir. Et pourtant, j'ai bonne mémoire.

Aurora préféra garder le silence.

« Il a du apercevoir lord Woodward quand celui—ci venait rendre visite à ma belle-mère. »

Son cœur se serra.

«Maintenant que mon père est au plus mal, ils n'ont plus besoin de se cacher »

Il ne fallut pas longtemps à Tom pour atteler au cabriolet le cheval alezan qui, la veille, avait conduit Aurora au château.

Oui, c'était seulement la veille... Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis.

— Surtout ne dites rien à personne, Tom. Je peux compter sur votre discrétion?

— Voyons, mademoiselle, cela va sans dire. Mais. .. ou allez—vous ? Me permettez—

vous de vous le demander?

La jeune fille hésita,

— Vous ne me faites pas confiance, mademoiselle Aurora? demanda-t-il, un peu froissé.

— Si, mais...

Elle prit une profonde inspiration avant de déclarer:

— Voilà ce qui se passe: ma belle—mère veut m'obliger à épouser lord Woodward. ..

Le responsable des écuries sursauta.

— Ce vieux beau portant perruque ? Il a au moins trente ans de plus que vous!

— Au moins...

Une larme glissa sur la joue de la jeune fille.

— Et je le déteste. Mais quand ma belle—mère veut quelque chose. ..

— Il est certain que milady aime qu'on lui obéisse.

— Mon père a dit clairement à lord Woodward qu'il ne serait pas question de mariage.

La jeune fille s'essuya les yeux.

— Cela n'a pas empêché ma belle-mère et lord Woodward de persister dans leurs intentions.

Sans juger utile de raconter la pénible scène qui avait précipité sa décision, elle poursuivit:

— Je les crois capables de me traîner de force jusqu'à l'autel.

— Mais c'est insensé!

— J'ai donc décidé de quitter le manoir... pendant un certain temps. En espérant que ma belle-mère et lord Woodward abandonneront leur projet.

Elle soupira.

— Mais pour aller où? Cela, je n'en sais rien.

Les mains dans les poches, le visage soucieux, le responsable des

écuries réfléchissait.

— Avez—vous de l'argent?

—Fort peu, répondit Phyllis à la place de la jeune fille.

Tom fronça les sourcils.

— D'un autre côté, vous ne pouvez pas trop vous éloigner des Trois—Fontaines.

Votre père ne va pas bien du tout, mademoiselle Aurora.

Une larme glissa de nouveau sur la joue veloutée de la jeune fille.

— Je le sais, Tom, fit-elle simplement.

—J'ai une idée! s'exclama le responsable des écuries. Oui, la voila, la solution!

— Dites.

— Ma mère habite, non loin de la forêt, un cottage isolé qui se trouve à égale distance entre le village de Little Spring et celui de Woodward. Ma mère ne reçoit pratiquement jamais de visites, à part les miennes, quand je viens lui apporter un peu de ravitaillement. Si je lui demande de vous héberger, je suis sur qu'elle ne demandera pas mieux.

Il parut quelque peu gêné.

— Évidemment, mademoiselle Aurora, ce n'est pas le luxe auquel vous êtes habituée.

— Oh, Tom! Si vous saviez comme je m'en moque! Vous me rendez un tel service.

— Je peux vous assurer que personne ne pourra deviner que vous vous êtes réfugiée dans ce cottage. A moins que vous n'alliez vous promener jusqu'aux villages. ..

— Vous pensez bien que jamais je ne commettrais une pareille imprudence!

—J'ai l'habitude d'aller voir ma mère tous les deux ou trois jours. Si je

m'y rends un peu plus souvent, personne ne s'en étonnera. Cela me permettra de vous raconter ce qui se passe au manoir et vous donner des nouvelles de milord.

Impulsivement, la jeune fille l'embrassa.

— Vous êtes un véritable ami et je ne sais comment vous remercier Tom. Je me demandais avec angoisse où j'allais pouvoir aller. Je savais seulement une chose: il fallait que j'échappe à lord Woodward.

Le responsable des écuries fronça les sourcils.

— Je vais tâcher de me renseigner à son sujet. Je sens qu'il y a la quelque chose de bizarre. *Ou*, mais, *Ou* donc ai—je pu le voir?

Il mit les deux sacs à l'arrière du cabriolet.

— Montez, mademoiselle Aurora. Je vous conduis là-bas avec Phyllis, Je ramènerai la voiture ici. De toute manière, il n'y a pas d'abri pour un cheval chez ma mère. Et même s'il y avait de la place, cela risquerait de susciter des curiosités.

— Je ferai le ménage et la cuisine pour que notre présence ne pèse pas trop à Mme Tom, promet Phyllis.

— Moi aussi, j'aiderai Mme Tom, renchérit Aurora, déjà rassérénée à la perspective de trouver un abri peu éloigné des Trois-Fontaines et, surtout, de bénéficier de l'aide d'un homme aussi sérieux et dévoué que le responsable des écuries.

Ce dernier éclata de rire.

— Mme Tom s'appelle en réalité Mme Priddy.

Une demi—heure plus tard, Tom arrêta le cabriolet devant un cottage enfoui sous les rosiers et les géraniums grimpants. Derrière, Aurora aperçut un potager entouré d'une haie suffisamment haute pour qu'elle puisse sortir prendre l'air sans être vue.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Tom déclara:

— Vous pourrez vous promener dans le jardin. Et même aller jusqu'au bois en suivant le sentier qui suit le ruisseau, derrière la maison.

— Ce ne serait pas prudent.

Il haussa les épaules.

— Je n'y ai jamais vu âme qui vive, à part à l'époque de la chasse, quand on fait des battues en forêt. Vous qui avez l'habitude de prendre de l'exercice pourrez au moins marcher un peu.

Il sauta en bas de la voiture.

— Attendez—moi deux minutes. Je vais prévenir ma mère.

Restée seule avec sa femme de chambre, Aurora s'inquiéta.

— Et si cette Mme Priddy ne voulait pas de nous ?

Phyllis haussa les épaules.

— Tom ne nous aurait pas amenées ici s'il craignait le moindre problème.

La jeune fille posa la main sur son cœur.

— Qui aurait jamais pensé que tout allait s'arranger aussi vite, aussi facilement ?

— Il est certain que nous avons de la chance. Mais nous ne sommes pas encore sorties de l'auberge, comme on dit. Vous n'allez pas pouvoir passer toute votre vie chez cette Mme Priddy.

— Non, bien évidemment. Il suffira d'attendre que les choses se décantent.

— Et comment, s'il vous plaît ?

— Je n'en sais rien, admit Aurora d'un air penaud.

Tom ne tarda pas à les rejoindre.

— Ma mère vous attend ! annonça-t-il avec un large sourire.

Quelques jours plus tard, Aurora était tout à fait habituée à sa nouvelle existence.

Mme Priddy, la mère de Tom, une charmante vieille dame au chignon blanc comme neige, avait accueilli avec autant de chaleur que de tact les pensionnaires que lui avait amenées son fils. Ce dernier avait

certainement du lui dire qui était Aurora, mais elle évitait de poser la moindre question.

Tom apportait régulièrement des provisions et, comme elle l'avait promis, Phyllis faisait la cuisine et le ménage, aidée par Aurora qui, même si elle n'avait jamais touché à une casserole ou à un balai de sa vie, effectuait de nets progrès dans ces tâches domestiques.

Cela amusait Phyllis.

— Bientôt, vous serez tout à fait au point et vous pourrez trouver une place de femme de chambre, mademoiselle Aurora, plaisantait-elle.

Toutes deux étaient logées dans des mansardes dont les murs étaient simplement passés à la chaux. l'ameublement en était réduit au minimum: un étroit lit en fer une chaise et quelques gros clous en guise de pont-manteaux. A la place d'Aurora, d'autres se seraient peut-être plaintes de l'inconfort. Mais la jeune fille se trouvait bien sous les toits, dans cette pièce minuscule dont l'unique fenêtre donnait sur le potager.

Son seul regret? Ne pas pouvoir embrasser son père. Certes, Tom, qui venait presque tous les jours, ne manquait jamais de lui donner des nouvelles.

Malheureusement, celles—ci n'étaient pas brillantes. ..

— Milord ne quitte pratiquement plus sa chambre. D'après Burton, il est plus fatigué que jamais.

— A-t-on appelé le docteur Simpson?

— Milady dit que c'est inutile. Selon elle, milord supporte mal la chaleur.

— C'est la vérité. Mais. ..

— Des que la température se rafraîchira, milord devrait aller mieux, prétend-elle.

— Espérons-le, soupira Aurora. Dites-moi, Tom...

— Oui, mademoiselle?

— Que dit—On de ma disparition?

— Il paraît que vous avez laissé un mot à milord pour lui apprendre

que vous étiez allée passer quelques jours chez une amie. Personne ne semble s'inquiéter. Sauf milady, qui dit que tout ça lui semble louche et que, si vous ne revenez pas bientôt, elle fera appel à un détective privé pour vous retrouver.

— Oh !

— Bah, ce ne sont que des mots. Vous savez que milady est toujours sur les nerfs.

Aurora hésita une seconde avant de demander:

— Et... et lord Woodward? Est-il revenu au manoir?

— Oui. On le voit tous les jours.

Tom paraissait soucieux.

— Et j'ai beau chercher; je n'ai pas encore réussi à découvrir pourquoi son visage m'est familier.

Si Aurora regrettait de ne pas pouvoir retourner aux Trois—Fontaines, elle regrettait encore plus de ne pas pouvoir se rendre au château de Linford. N'avait-elle pas promis au duc de l'aider à le restaurer ?

Certes, cette tâche l'aurait passionnée. Mais, surtout — surtout! —, elle rêvait de revoir Henry de Linford. Que n'aurait—elle pas donné pour entendre sa voix, répondre à ses sourires, ressentir ce choc délicieux quand leurs regards se rencontraient...

chapitre 6 :

Les premiers temps de son séjour chez Mme Priddy, la jeune fille n'avait pas à sortir. De la fenêtre de sa chambre, elle surveillait le sentier dont lui avait parlé Tom. Et quand elle comprit que, en effet, personne n'y passait jamais, elle s'enhardit et fit chaque jour une petite promenade jusqu'à l'orée de la forêt.

Un après—midi, alors qu'il faisait plus chaud que jamais et que sa mansarde devenait étouffante, elle décida d'aller flâner à l'ombre des grands arbres.

— Vous venez avec moi, Phyllis?

— Oh, non, mademoiselle Aurora. J'ai promis à Mme Priddy

d'arracher des pommes de terre et de mettre en train la lessive. Mais allez-y, cela vous fait du bien de prendre un peu d'exercice.

— Espérons que je ne ferai pas de rencontres.

— Tom vous a dit qu'il n'y avait aucun risque.

Phyllis pouffa.

— Et si vous aperceviez quelqu'un, vous n'auriez qu'à grimper dans un arbre, ça ne devrait pas déranger le garçon manqué que vous êtes.

— Il y a longtemps que je n'ai pas escaladé un arbre.

— Je suis sûre que vous n'avez pas oublié.

— Ces choses—la ne s'oublient pas.

— Je vous revois encore perchée au sommet du grand cèdre. Vous ne deviez pas avoir plus de six ou sept ans. Milady était terrorisée à un point tel qu'elle a failli s'évanouir. « Quand je serai grande, je vivrai dans une cabane en haut des arbres », avez-vous annoncé quand vous êtes enfin descendue, très fière de votre exploit.

La jeune fille se mit à rire.

— On a de ces idées, quand on est enfant.

Ce fut le cœur léger qu'elle partit vers la forêt, par le sentier désert. Sous les grands arbres, il faisait nettement plus frais et tout était incroyablement silencieux. Même les oiseaux ne chantaient pas. Aurora n'entendait que le bruit de ses pas sur la mousse élastique et, parfois, le craquement d'une brindille sous ses semelles.

Elle arriva au bord d'un étang paisible entouré de roseaux quand, soudain inquiète, elle tendit l'oreille. Non, elle ne se trompait pas ! Labas, au loin, un cheval venait de hennir

« Et s'il venait par ici ? » se demanda-t-elle, en proie à une soudaine peur panique.

Elle tendit l'oreille et l'angoisse la saisit.

« Oui, justement, il se dirige de ce côté ! Et au grand trot ! »

Sans réfléchir une seconde, elle se précipita vers un chêne qui lui tendait ses branches basses. Très vite, elle trouva refuge à bonne

distance du sol, sur une fourche confortable.

« Ouf, me voila en sécurité. »

Elle faillit s'esclaffer.

« Eh bien, si Phyllis pouvait s'imaginer que j'ai été obligée de suivre son conseil! »

Entre les feuilles, elle distinguait l'eau de l'étang qui miroitait au soleil de mille paillettes argentées.

Le cheval devait être maintenant tout près, car elle l'entendit s'ébrouer.

Le cavalier s'arrêta à quelques mètres à peine de son perchoir. Il mena l'animal —

un solide cheval de chasse — au bord de l'eau, où il se mit à boire à grands traits.

—Bon, ça suffit, grommela le cavalier en le tirant en arrière.

Cette voix! Aurora l'aurait reconnue partout. L'envie de rire l'avait quittée, et elle était devenue toute pale.

« Lord Woodward! se dit-elle. Oh, comme j'ai bien fait de me cacher! »

Elle se pencha et, entre les feuilles, vit lord Woodward ôter son feutre. Il n'avait pas de perruque et son crane rose luisait comme s'il avait été ciré. Après avoir attaché son cheval à une barrière à moitié pourrie, il s'assit sur un tronc d'arbre.

« Combien de temps va-t-il rester ici? Se demanda la jeune fille. Jamais je n'aurais cru qu'il était homme à rêver au bord d'un étang. »

Un autre cheval hennit dans la direction Opposée. «Ce n'est pas possible! se dit Aurora. Quand je pense que Tom assurait que personne ne venait jamais ici, sauf à l'époque de la chasse ! »

Une jument poussive apparut de l'autre côté de l'étang. Elle allait au pas en arrachant au passage, avec gourmandise, les longues herbes qu'elle trouvait à son goût.

La stupeur d'Aurora ne connaissait plus de bornes.

«Mais c'est Grisette! Et ma belle-mère... »

— Je vais attacher votre cheval a coté du mien, ils se tiendront compagnie, dit lord Woodward en aidant galamment lady Hartnell à mettre pied à terre.

Cette dernière semblait de très mauvaise humeur.

— Quelle idée de me faire venir jusqu'ici!

— J 'ai pensé que c'était plus sage.

—Je parie qu'il y a plein de moustiques. Oh, comme je déteste la campagne! Si vous saviez comme j'ai hâte d'aller vivre à Londres avec vous. Ou, mieux, au soleil de M0nte—Carlos, en allant jouer tous les soirs dans ce casino tout neuf. Un casino superbe, paraît-il. Ah, quel rêve!

—Cela viendra, assura lord Woodward.

Sur ces mots, il étreignit sa maîtresse, Ecoeurée, Aurora détourna la tête.

Sa belle—mère se baissa, et, d'un air maussade, ramassa un caillou qu'elle jeta dans l'eau.

— Au lieu de cela, je m'ennuie du matin au soir dans ce trou perdu, aux cotés d'un vieillard cacochyme...

— C'était le prix pour devenir une riche lady et avoir des domestiques.

— l 'argent ne fait pas le bonheur je le sais maintenant. Et un titre non plus. Quant aux domestiques, ils sont tout le temps en train de m'épier.

— Patience! Bientôt, tout s'arrangera. Nous allons devenir riches et heureux.

Boudeuse, lady Hartnell marmonna:

— Vous me dites cela depuis longtemps. Et rien ne se passe.

— Patience! répéta lord Woodward. Tant que votre pimbêche de belle-fille était en France, nous ne pouvions rien faire.

Aurora sursauta.

«Ainsi, je ne suis qu'une pimbêche? Ah, s'ils pouvaient deviner que j'entends tout ce qu'ils disent! »

Elle avait déjà compris qu'ils avaient décidé de lui faire épouser lord Woodward afin de mettre la main sur sa dot, puis sur la fortune de son père.

Un point cependant lui échappait encore.

« Que feront—ils de moi quand ils iront vivre sur la Riviera française ? »

Elle faillit lancer une exclamation d'indignation quand sa belle—mère reprit un caillou et le lança à Grisette, qui ne bougea pas.

— Et moi qui déteste monter à cheval. ..

Lord Woodward ricana.

— Ce n'est pas cette grosse jument qui risque de vous faire tomber

— Vous avez raison. Une bombe pourrait exploser devant elle, elle ne bougerait pas une oreille. Il n'empêche que j'aurais préféré vous voir au manoir.

Avec mauvaise humeur, elle répéta:

— Oui, quelle idée de me faire venir jusqu'ici!

— Ne m'en veuillez pas, chère amie. Il m'a semblé plus prudent de vous donner rendez—vous loin des Trois—Fontaines. J'ai l'impression que votre responsable des écuries me regarde de travers.

— Quelle idée!

— Et s'il m'avait reconnu?

Charlotte haussa les épaules.

— Pensez-vous, il est bien trop bête.

« Ah, bon? C'est ainsi qu'elle juge Tom? » se demanda Aurora, choquée.

— De toute manière, vous n'avez rien à craindre, assura sa belle—mère. Je peux vous dire, mon cher Peter, que vous êtes méconnaissable avec votre perruque.

— Votre mari, lui aussi, me regarde bizarrement, insista lord

Woodward. Se douterait-il de quelque chose ?

—Bah ! Et quand bien même ce serait le cas, quelle importance? lança Charlotte avec indifférence. Il est dans un état si lamentable qu'il ne risque pas de vous provoquer en duel.

— Ce n'est pas cela que je crains.

Soucieux, il enchaîna:

— Imaginez un peu... Si j'étais découvert, notre plan tomberait à l'eau.

— Alors que nous nous sommes donné tant de mal? s'écria Charlotte. Ah, non!

De plus mauvaise humeur que jamais, elle enchaîna:

— Honnêtement, je n'aurais jamais pensé qu'il résisterait aussi longtemps.

— Moi non plus.

— Mais voilà. Il s'accroche. J'espérais vraiment qu'il mourrait avant l'arrivée de sa fille.

Aurora retint sa respiration, tandis que ces mots terribles résonnaient sans fin à ses oreilles, en mille échos:

J'espérais vraiment qu'il mourrait. J'espérais vraiment qu'il mourrait...

— Je serais alors devenue la tutrice de la petite peste et tout aurait été simple.

— C'est certain. Malheureusement, il est toujours là et la fille a disparu.

Lord Woodward jura.

— Ou est passée cette idiote? Comment la faire revenir?

— Ce n'est pas difficile. Il suffira que les journaux publient l'annonce de la mort de son père. Vous verrez, quand elle flairera l'argent, elle reviendra en courant. ..

« Ils s'imaginent donc que tout le monde est à leur image? » se demanda la jeune fille, de plus en plus écoeurée.

Lord Woodward ricana.

— Vous avez raison, elle reviendra en courant et nous en ferons ce que nous voudrons.

Aurora crispa les poings sur la branche noueuse de l'arbre.

« Jamais ! »

— Savez-vous ce que je vais faire, Peter? Reprit lady Hartriell. Je vais doubler les doses. Il n'y résistera pas.

Perchée à quelques mètres au-dessus d'eux, la jeune fille se mit à trembler de tous ses membres.

Ce qu'elle venait d'entendre n'était, hélas, que trop clair. Sa belle-mère était en train d'empoisonner son père...

Comme ce dernier ne voyait pas de médecin, qui lui donnait les médicaments qu'elle avait remarqués sur sa table de nuit? Des médicaments qui, au lieu de l'aider à se remettre, le tuaient à petit feu...

« Mon Dieu, quelle horreur! Ah, j'ai été bien inspirée de venir me promener par ici.

Il faut arrêter tout de suite leur entreprise criminelle. »

Mais comment? Mille pensées se précipitaient dans son esprit, s'entrechoquant...

« Que faire ? Les dénoncer à la police? Me croira-t-on si je raconte que, perchée en haut d'un chêne, j'ai entendu lord Woodward et lady Hartnell annoncer qu'ils sont en train d'empoisonner mon père ? On me prendra pour une folle. »

Lord Woodward paraissait soucieux.

— Doubler les doses... c'est bien joli. Méfiez-vous quand même. Si vous étiez surprise, ce ne serait pas le casino de Monte-Carlo, mais la prison.

D'un geste, Charlotte repoussa l'argument.

— Qui pourrait découvrir la vérité? Personne n'a le moindre soupçon.

— Soit, mais...

— Une fois qu'il sera mort, je jouerai les veuves éplorées. Je suis une bonne comédienne, vous savez.

— Vous êtes parfaite en tout! assura lord Woodward. Le jour ou je vous ai rencontrée a été le jour le plus heureux de ma vie.

— Nous nous entendons si bien. N'avons—nous pas les mêmes goûts?

— La grande vie, les tapis verts...

— Il nous reste à surmonter les deux obstacles que représentent le père et la fille, fit Charlotte d'un air pensif. Celle-ci risque de se montrer plus coriace...

— Ah, j'ai pu m'en rendre compte!

De l'index, lord Woodward désigna la cicatrice laissée par la cravache de la jeune fille.

— Elle me le paiera! cracha-t-il.

De nouveau, il jura.

— N'empêche que, pour la décider à m'épouser, nous aurons du mal.

— Pas du tout. Il suffira de la droguer. Et alors, sa dot sera à nous!

— Tout ce qui appartient à une femme revient à son mari, fit lord Woodward avec satisfaction.

Son visage redevint soucieux.

— Comment nous débarrasser d'elle, ensuite?

— Rien de plus aisé. Elle aime canoter sur le lac des Trois-Fontaines. Un petit trou au fond de la coque... Une fois au milieu du lac, la barque sombrera... plouf! Et elle avec... replouf!

Ils se mirent à rire. Un rire grinçant, un rire satanique. . .

Horriifiée, Aurora se demandait si elle ne rêvait pas. Un rêve? Non, le plus atroce des cauchemars.

— Je vais devoir me rendre à Londres pendant un jour ou deux, déclara lord Woodward.

— Encore? Oh, non!

— Je n'ai pratiquement plus un penny. Ce collier d'émeraudes m'a coûté une fortune!

— Vous me l'avez promis... une fois que tout sera fini.

— Bien sur. Mais, en attendant, il faut que j'aille me refaire dans les salles de jeu.

— Je comprends, même si je n'aime pas quand vous êtes loin de moi. J'ai toujours peur que vous ne vous laissiez séduire par une jolie femme.

— Vous savez bien, Charlotte, que vous êtes la seule à compter pour moi, fit lord Woodward d'un ton pénétré.

Et ils s'embrassèrent de nouveau.

« Ces deux âmes diaboliques sont vraiment faites pour s'entendre », pensa la jeune fille avec dégoût.

Sa belle-mère alla reprendre sa jument.

— Il ne faut pas que je m'attarde. Cet imbécile de Tom a ouvert des yeux grands comme des soucoupes quand je lui ai ordonné de me seller Grisette. Il me considère comme la plus lamentable des cavalières. S'il ne me voit pas revenir, il va croire que je suis tombée dans un fossé et se mettre à ma recherche.

— Vous montez très bien, assura lord Woodward.

— N'exagérons pas. Je déteste l'équitation. Ah, donnez-moi un bel équipage, un cocher en livrée, deux valets à l'arrière, et je serai heureuse.

— Vous aurez tout cela, promit-il. Vous aurez tout ce que vous voudrez une fois que nous serons riches.

— Je l'espère bien. Je me serai donné assez de mal pour cela.

— Et moi, donc!

De nouveau, il désigna sa cicatrice.

— J'ai même reçu un coup de cravache de la part de cette petite

mijaurée.

—Mais vous saurez vous venger le moment voulu, mon cher Peter, fit Charlotte d'un ton mielleux.

— Oh, cela, c'est certain!

Tout en se hissant péniblement sur Grisette, lady Hartnell déclara:

— Figurez-vous que le duc de Linford est venu au manoir. Il a demandé à voir mon mari et sa fille.

— Quoi ? Voila du nouveau.

— Il parait même qu'il connaît Aurora.

Lord Woodward jura de nouveau.

— Ce prétentieux richissime qui a l'intention de restaurer son château?

Charlotte gloussa.

— Comme vous avez l'intention de restaurer votre manoir?

Lord Woodward ricana.

— Pas tout à fait de la même façon.

Reprenant son sérieux, il ajouta:

— Mieux vaut qu'il ne vienne pas nous ennuyer en ce moment. On a besoin de tranquillité pour mener à bien notre petit plan.

— C'est également mon avis. Je lui ai dit que lord Hartnell était souffrant, et sa fille chez des amis.

— Très bien.

La-dessus, lord Woodward se mit lourdement en selle.

— Pourrez-vous rentrer seule?

— J'ai bien réussi à venir jusqu'ici. Le retour sera plus aisé. Je n'ai qu'à laisser les rennes longues à cette jument. Elle rejoindra tout droit son écurie.

Lord Woodward se pencha, saisit la main de Charlotte et la baisa.

— Je partirai ce soir. Ne m'attendez pas avant deux ou trois jours, ma chère amie. Il faut absolument que j'aille me refaire à Londres.

— Je l'ai bien compris, soupira-t-elle. Ah, vivement que tout s'arrange! Alors, nous ne nous quitterons plus jamais.

— Plus jamais, assura-t-il.

Bouleversée par tout ce qu'elle venait d'entendre, Aurora les vit partir chacun de leur côté. Pendant toute la durée de cet horrible dialogue, elle était restée sans bouger les yeux secs. Maintenant, les larmes coulaient librement sur ses joues.

« C'est terrible, ne cessait-elle de penser. Terrible! »

Par prudence, elle n'osa pas descendre immédiatement de son perchoir. Elle attendit pour cela qu'ils soient bien loin, l'un comme l'autre. Puis en tremblant, sur des jambes qui la portaient à peine, elle se laissa glisser en bas du tronc.

Ses membres étaient gourds, comme paralysés.

Toute sa souplesse avait disparu, et elle s'y prit si mal qu'elle s'écorcha le bras assez profondément.

Elle était en train d'étancher le sang à l'aide de son mouchoir quand elle entendit —

encore une fois! — un cheval hennir non loin de là. La peur la submergea. Elle tenta de remonter à l'arbre, mais toutes ses forces l'avaient abandonnée. Elle atteignait seulement la première branche quand le cheval arriva au galop.

Son cavalier l'arrêta aussitôt.

—Que faites-vous la-haut? lança-t-il dans un éclat de rire.

Le duc!

Rassurée, la jeune fille sauta à terre.

— Mais... vous pleurez? s'étonna-t-il.

Il attacha en hâte son grand étalon noir à la même barrière où, une dizaine de minutes auparavant, attendaient encore les montures du couple infernal.

— Aurora... que vous arrive-t-il? Demanda-t-il avec une infinie douceur A ce moment—la, il remarqua son bras écorché.

— Oh, vous êtes blessée?

Il examina la plaie de plus près.

— Il faudrait désinfecter cela.

— Laissez, ce n'est rien.

— Vous pleurez, vous devez souffrir

Les sanglots de la jeune fille redoublèrent.

— Si je pleure, c'est... c'est...

Cachant son visage entre ses mains, elle balbutia:

— Oh, je... je ne peux pas le croire. Comment ont-ils pu organiser un complot d'une telle noirceur? C'est... c'est affreux, horrible. C'est...

— Calmez-vous, je vous en supplie. Et racontez-moi ce qui se passe. Vous pouvez avoir toute confiance en moi. Vous le savez, j'espère?

La prenant par la taille, il la guida jusqu'au tronc d'arbre où, un peu plus tôt, lord Woodward et lady Hartnell étaient assis.

— Ne vous ai—je pas dit de ne jamais hésiter à faire appel à moi? Je suis prêt à vous aider en toutes circonstances.

— Merci, murmura la jeune fille.

Elle s'essuya les yeux à l'aide d'un petit mouchoir en dentelle, tandis que le duc arrachait sa cravate en épaisse soie blanche, piquée d'une épingle en or, pour lui confectionner un pansement provisoire.

— Maintenant, votre cravate est perdue, murmura—t-elle.

— La belle affaire!

Il lui prit les mains.

—Racontez-moi ce qui se passe, redemanda-t-il.

Elle soupira.

— Je ne sais par où commencer. Il s'agit d'une histoire tellement

invraisemblable, tellement. ..

Il la reprit par la taille, dans un geste presque fraternel, et elle se sentit alors tellement en sécurité que ses yeux se mouillèrent de nouveau.

— Oh, vous n'allez pas vous remettre à pleurer! fit-il d'une voix gentiment grondeuse.

— VOus... vous êtes si gentil !

— Racontez—moi tout, insista—t—il. Depuis le début.

— Le début...

Elle rassembla ses esprits.

— Vous savez déjà que je suis revenue tout récemment de Paris, où je terminais mes études. Des mon arrivée au manoir; ma belle-mère et mon père m'ont parlé de leur nouveau voisin, lord Woodward. Selon eux, une union entre lui et moi serait idéale: les deux domaines sont voisins et, un jour, il serait possible de les réunir.

Henry de Linford écoutait, les sourcils froncés.

— Lord Woodward? J 'aurai quelque chose à vous apprendre à son sujet.

— Dites.

— Non, plus tard. Terminez d'abord votre récit.

Sans la moindre réserve, la jeune fille lui fit part de sa déception quand elle eut l'occasion de rencontrer celui que sa belle-mère avait décrit comme un prince charmant de rêve.

— Je me suis trouvée devant un homme corpulent et vulgaire que j'ai détesté dès le premier regard. Le premier soir, il m'a demandée en mariage et m'a offert un collier en émeraudes.

Le duc haussa les sourcils.

— On ne fait pas de pareils cadeaux à une jeune fille, déclara-t-il, visiblement choqué.

— Il me l'avait mis de force dans les mains. Le lendemain, j'ai prié

mon père de le lui rendre et de lui dire que je ne souhaitais pas l'épouser. Dans ma naïveté, j'ai pensé que l'histoire s'arrêterait là. Hélas!

Elle se mit alors en devoir de raconter, comment, le lendemain, lord Woodward, avec la complicité de sa belle-mère, avait forcé la porte de sa chambre.

— C'est invraisemblable! s'écria le duc avec colère.

— Je me suis défendue à coups de cravache.

— Bravo !

— Puis ma belle-mère est arrivée et a déclaré que, même si l'irréparable ne s'était pas produit, ma réputation était perdue et qu'il ne me restait plus qu'à épouser lord Woodward dans les plus brefs délais.

Le duc l'écoutait sans perdre un seul mot de son récit.

Elle lui expliqua comment elle avait alors décidé de fuir.

—Je ne savais pas où aller. Grâce à l'aide de Tom, notre responsable des écuries, en qui j'ai toute confiance, j'ai pu trouver une solution. Il m'a emmenée avec ma femme de chambre chez sa mère, Mme Priddy, une charmante vieille dame. Depuis que j'ai quitté le manoir, je vis dans un joli cottage couvert de rosiers grimpants, suffisamment éloigné des villages pour que personne n'ait le moindre soupçon.

—Même si vous vous trouvez très bien chez cette vieille dame, vous ne pouvez pas passer toute votre vie cachée.

— J'espérais que ma belle-mère et lord Woodward se lasseraient. Je viens de comprendre que c'est loin d'être le cas!

Elle prit une profonde inspiration.

—Tom m'avait dit que je pouvais emprunter le sentier qui se trouve derrière la maison de Mme Priddy pour rejoindre la forêt. Selon lui, personne n'y passait jamais, sauf à l'époque de la chasse. Au début, je n'ai pas osé quitter le jardin, puis, peu à peu, je me suis enhardie. Cet après-midi, j'ai marché jusqu'ici. Et quand j'ai entendu un cheval s'approcher; j'ai couru me cacher en haut de ce grand chêne.

Le duc eut presque un haut-le-corps.

— Vous avez peur de moi à ce point?

— Ce n'était pas vous qui arriviez à ce moment-là, mais lord Woodward. Il n'a pas tardé à être rejoint par ma belle-mère. Ils se sont assis sur le tronc ou nous nous trouvons en ce moment, et...

Elle frissonna.

—...et je les ai entendus décrire en grand détail leurs plans. Des plans terrifiants pour s'emparer tout d'abord de ma dot, puis de la fortune et des domaines de mon père...

Elle lui rapporta alors, presque mot à mot, la conversation que le hasard lui avait permis de surprendre.

Quand elle se tut enfin, le due demeura silencieux, comme assommé.

— J'ai peine à croire tout cela, déclara—t—il enfin.

Elle se raidit.

—Vous n'ajoutez pas foi à mes dires ?

— Si, naturellement. Mais, à l'idée que des êtres humains puissent mettre au point une pareille machination, mon écoëurement est tel que je ne sais comment réagir.

Il se leva brusquement.

— On justement, il faut réagir. Et sans perdre de temps.

Soulevée d'espoir; la jeune fille demanda :

— Vous allez m'aider?

— Ne vous l'ai-je pas promis?

Il croisa les bras.

— Nous avons suffisamment d'éléments en mains pour parvenir à contrer cet effroyable complot. C'est maintenant que vous venez d'entendre tout cela?

— Oui. Un peu avant votre arrivée. Morte de peur, j'ai quand même attendu une dizaine de minutes afin de m'assurer qu'ils ne reviendraient pas pour me décider à descendre de mon perchoir. Et vous êtes arrivé...

— Alors que vous étiez en train de remonter sur votre arbre!

— Comment aurais-je pu deviner que c'était vous ?

Le due vint se rasseoir près d'elle.

— Tout à l'heure, je vous ai dit que j'avais quelque chose à vous apprendre au sujet de lord Woodward.

— Oui?

— J'ai découvert quelques éléments troublants. Lord Woodward est un vieil homme qui exploite une plantation de thé aux Indes et n'a aucun désir de revenir en Angleterre. Il a laissé le domaine aux mains d'un régisseur malhonnête qui, d'après la petite enquête que j'ai menée, ferait main basse sur tous les profits.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple: celui qui souhaite vous épouser n'est donc pas lord Woodward, mais un imposteur

Aurora hocha la tête.

— Au fond, tout cela ne devrait pas me surprendre. Il porte une perruque pour modifier sa physionomie. Et sa hantise est d'être découvert par Tom, notre responsable des écuries qui, semblerait-il, le connaît.

Elle fronça ses sourcils à l'arc parfait.

— Mais comment aurait-il procédé, s'il était parvenu à ses fins ? Le jour du mariage, il aurait été obligé de dévoiler sa véritable identité.

Cet argument ne sembla guère ébranler Henry.

— Il lui aurait suffi de faire appel à un pasteur peu scrupuleux. Cela s'est déjà vu, hélas! On inscrit un nom sur les registres, et on en prononce un autre à voix haute.

Il prit les mains de la jeune fille.

— Ensemble, nous allons déjouer les plans de ces abjects individus.

Elle leva vers lui des yeux étincelants dans son visage rosé.

— Ensemble? répéta-t-elle dans un souffle, tandis que ses lèvres pleines, couleur framboise, restaient entrouvertes.

Leurs visages étaient soudain très proches.

— Oh! Aurora... murmura le duc.

Tout naturellement, il se pencha et l'embrassa sur la bouche, dans un baiser follement doux.

Puis il se redressa, sans lui lâcher les mains.

— Excusez—moi. Je n'aurais pas du... Nous avons tant et faire pour démasquer ces misérables! Mais je n'ai pas pu résister.

De nouveau, il lui effleura les lèvres.

— Je le sais, tout cela semble précipité. Sachez cependant que je vous aime, Aurora.

Je vous ai aimée des le premier instant que je vous ai vue.

Il l'attira contre lui.

— Et j'espère que, au lieu de devenir la femme d'un faux lord Woodward, c'est moi que vous épouserez.

Éblouie, elle se laissa aller contre sa solide poitrine.

—Moi aussi, je vous aime, fit-elle d'une voix presque inaudible.

Les yeux clos, elle ajouta:

— Et je suis heureuse... si heureuse!

Soudain, elle le repoussa avec brusquerie, tandis que ses larmes jaillissaient.

— Lord Woodward est entré dans ma chambre! s'écria-t-elle avec désespoir. Ma belle-mère a dit que ma réputation était perdue!

— Ne dites pas de sottises.

Dans un éclat de rire, le duc enchaîna:

— Vous pouvez être fière de vous. N'avez—vous pas sauvé votre réputation à coups de cravache, ma courageuse Aurora ?

Il se leva et lui tendit la main pour l'aider à se mettre debout.

— Je vous conduirais volontiers directement aux Trois-Fontaines mais, en me voyant, votre belle-mère aurait tout de suite des soupçons. Je vous ramène donc chez Mme Priddy, puis j'irai demander à votre responsable des écuries d'aller vous chercher en voiture.

Avec gravité, il déclara:

— Il faut que vous rentriez d'urgence au manoir.

Elle pâlit.

—Ma belle-mère. ...

—Vous n'avez rien à craindre d'elle pour le moment, pour la bonne raison qu'il lui est impossible d'agir avant le retour du soi-disant lord Woodward. Or vous avez entendu ce dernier annoncer qu'il devait se rendre à Londres chercher des subsides.

Il semblerait qu'il tire ses revenus du jeu.

Avec dégoût, il ajouta:

— Probablement en trichant, étant donné le genre du personnage.

Il détacha son cheval.

—Oui, il faut que vous rentriez d'urgence au manoir, répéta-t-il. Le plus important est de sauver votre père. Pour cela, vous devrez immédiatement transvaser le contenu des fioles dans un autre récipient et le remplacer par de l'eau.

La jeune fille hocha la tête.

— De l'eau que je n'aurai qu'à colorer en brun afin que ma belle-mère n'ait pas de soupçon. Ce n'est pas bien compliqué: quelques feuilles de thé devraient faire l'affaire.

— Surtout, gardez précieusement le poison que lui administre votre belle-mère, car il représente la preuve de sa tentative d'assassinat.

— Je comprends.

Après un instant de réflexion, Aurora déclara :

— J'ai l'intention de mettre le valet de mon père dans la confidence. Qu'en pensez-vous ?

— Vous avez confiance en lui ?

— Totalement. Il lui est tout dévoué. De plus, c'est un homme intelligent. Il comprendra immédiatement.

— Tant mieux. Deux personnes ne seront pas de trop pour protéger lord Hartnell des manigances criminelles de sa femme. Connaissez-vous le médecin du village ?

— Le docteur Simpson ? Bien sur, C'est lui qui m'a mise au monde.

— Il faut le faire venir et lui expliquer ce qui se passe. Je pense qu'il devrait pouvoir administrer un contrepoison à votre père afin de hâter sa guérison... si du moins il n'est pas trop tard.

Le visage de la jeune fille se crispa.

— Je vous en prie, ne parlez pas ainsi.

— Je suis surpris que le docteur Simpson n'ait eu aucun soupçon.

— Cela aurait été difficile, étant donné que personne ne l'a appelé, fit Aurora avec amertume.

— Votre père est souffrant et on ne fait pas venir le médecin ? s'écria Henry, choqué.

— Mon père est persuadé que c'est la chaleur qui ne lui réussit pas. Et vous pensez bien que ma belle—mère abonde dans son sens.

— Votre belle-mère et le prétendu lord Woodward mériteraient la corde, déclara le due entre ses dents serrées.

— Vous voulez qu'ils soient pendus ! Dieu, quelle horreur !

— N'ayez pas pitié d'eux. De toute façon, ils échapperont au châtimement qu'ils méritent, pour la bonne raison que votre père souhaitera certainement éviter un terrible scandale qui éclabousserait son nom.

La-dessus, il hissa la jeune fille sur la selle avant de se mettre à califourchon derrière elle.

— Mon adorable Aurora, murmura—t—il en la serrant contre lui.

Elle ferma les yeux, se blottissant contre sa solide poitrine. En cet instant, elle était intensément heureuse. Henry de Linford était devenu son allié, et elle ne craignait plus rien ni personne.

— Tom?

— Oui, milord.

Le responsable des écuries s'empressa auprès de l'élégant cavalier qui venait de faire son entrée dans la cour des écuries sur un étalon noir dont le poitrail était couvert d'écume.

Élégant? Tom eut peine à cacher sa surprise quand il s'aperçut que le duc de Linford ne portait pas de cravate.

— Oui, milord? répéta-t-il.

Le duc jeta un coup d'œil aux deux palefreniers qui, un peu plus loin, allaient de box en box, distribuant du foin et de l'eau aux chevaux.

Après avoir mis pied à terre, il attacha sa monture à un anneau en fer forge.

— J'aimerais vous parler sans témoins. C'est important.

Visiblement surpris, Tom emmena l'aristocrate dans son petit bureau, à côté de la sellerie.

— Asseyez-vous, milord, dit—il en désignant un petit fauteuil tapissé de cuir fendillé. Ici, personne ne pourra vous entendre.

Par précaution, le duc baissa cependant la voix.

— J'ai rencontré Mlle Hartnell en forêt et je l'ai reconduite chez Mme Priddy. Votre mère, je crois?

Tom se contenta de hocher la tête. Ce préambule ne lui disait rien qui vaille...

Le due se hâta de le rassurer en quelques phrases, il résuma tout ce qu'il venait d'apprendre.

Cette fois, Tom ne manifestait plus la moindre méfiance.

Il serra les poings.

— Elle a osé! Mon Dieu! Pauvre milord... Oh, l'abominable mégère ! Si je la tenais,..

— Gardez votre calme, Tom. Elle ne doit pas se douter que nous sommes au courant. Ce que vous devez faire, maintenant, c'est ramener au manoir Mlle Aurora et sa femme de chambre.

— Je veux bien, moi. Mais croyez-vous que ce soit prudent? Elle a peur de sa belle-mère et plus encore de lord Woodward.

— Celui—ci s'est absenté. Il a dû se rendre à Londres. Nous sommes donc tranquilles pendant deux ou trois jours.

— Soit. Mais après?

— Après, je serai là. Ne vous inquiétez pas, Tom. Je vais protéger Mlle Aurora.

Le responsable des écuries examina le duc. Puis un grand sourire lui vint aux lèvres et il lui tendit une main que le châtelain serra chaleureusement.

— Autre chose, reprit le duc. Le véritable lord Woodward est un vieil homme qui vit aux Indes et n'a aucune intention de revenir en Angleterre. l'homme qui se présente sous son identité est un imposteur. Et il n'a qu'une hantise: que vous le reconnaissiez en dépit de son déguisement.

— Moi?

Tom se mit à réfléchir en fronçant les sourcils.

— Il porte une perruque, sur et certain. Et c'est vrai que je me suis souvent dit que je l'avais déjà vu. Mais où ? Quand?

Il continuait à réfléchir. Et, soudain, il bondit.

— J'ai trouvé! Vous savez qui est ce soi—disant lord Woodward ? Tout simplement Peter Gosouth, le régisseur du domaine de Woodward!

— D'après ce que j'ai compris, ce régisseur a très mauvaise réputation?

— Et comment! Il pressure les fermiers et met tous les revenus du domaine dans sa poche. Pourquoi se gênerait-il si le vrai lord

Woodward est aux Indes et ne risque pas de revenir?

Tom était fou de rage.

— Au lieu de se contenter de ses gains malhonnêtes, il en a voulu encore plus. Mais, cette fois, il est allé trop loin.

— Jusqu'au meurtre.

— Pourquoi ne pas le dénoncer à la police ?

— Et le scandale, Tom? Non, mieux vaut contrecarrer habilement ses plans.

Écoutez, ne perdons pas de temps en discours. Il faut d'urgence ramener Mlle Aurora au manoir

Le responsable des écuries hésita.

— Si on me demande où elle était...

— Vous n'aurez qu'à dire que vous êtes allé la chercher à la gare. Maintenant, partez vite, Tom. Mlle Aurora doit revenir dans les plus brefs délais afin de sauver son père.

Chapitre 7 :

Phyllis était montée la première avec leurs deux sacs. La gorge serrée, Aurora s'apprêta à gravir à son tour l'escalier du manoir. La voix grinçante de sa belle—mère la cloua sur place.

— Tiens, vous revoilà?

La jeune fille réussit à lui faire une petite révérence.

— Bonjour madame.

—Bonjour! C'est tout ce qu'elle trouve à me dire! Peut-on savoir où vous étiez passée?

— J'étais allée rendre visite à une amie.

— Sans même me prévenir?

— Euh... Vous dormiez au moment de mon départ. Je n'ai pas voulu vous déranger

— Toujours de bonnes excuses! La plus élémentaire politesse aurait voulu que vous me demandiez l'autorisation de vous absenter Je suis responsable et vous et...

— C'est mon père qui est responsable de moi.

— Insolente !Ah, vous avez bien besoin d'être matée!

Devant le mouvement de recul de la jeune fille, elle répéta avec une visible satisfaction:

— Oui, matée! Lord Woodward s'en chargera.

Un sourire méchant lui vint aux lèvres tandis qu'elle poursuivait:

— Il est allé acheter à Londres une licence spéciale afin que votre mariage soit célébré dans les plus brefs délais.

— J 'ai dit a mon père que je refusais d'épouser notre... notre voisin.

Sa belle—mère haussa les épaules.

— Vous n'avez pas d'autre solution. Et vous devriez encore être bien contente que lord Woodward accepte de faire de vous une femme honnête. Votre réputation est perdue.

— J e n'ai rien à me reprocher. Si lord Woodward s'est comporté comme un soudard en forçant la porte de ma chambre...

— Vous l'aviez aguiché en multipliant les œillades.

Jugeant inutile de discuter Aurora eut un geste instinctif pour la repousser afin de se diriger vers l'escalier.

Furieuse, Charlotte la gifla de toutes ses forces.

Sidérée, la jeune fille porta la main à sa joue ou les cinq doigts de sa belle-mère s'imprimaient en rouge.

— Vous... vous m'avez frappée!

— Et je vous frapperai encore si vous continuez à vous rebeller contre mon autorité.

Au prix d'un terrible effort, Aurora réussit à se dominer.

« Ces disputes sont parfaitement inutiles. Je ferais mieux de me

montrer docile afin de donner le change à ma belle—mère. »

A voix haute, elle déclara :

— Excusez-moi, je suis un peu fatiguée. Je monte embrasser mon père, puis j'irai me reposer

— N'allez pas voir votre père, il ne se sent pas bien du tout.

La jeune fille se sentit glacée.

— Il ne va pas mieux ?

Charlotte eut un geste indifférent.

— Vous savez que la chaleur ne lui réussit pas. Peuh, rien de nouveau !

— Avez—vous appelé le docteur Simpson ?

— Ce n'est pas un médecin qu'il faut, mais un bon orage qui rafraîchirait l'atmosphère.

— Il est certain que cela ferait du bien à tout le monde, admit la jeune fille d'un ton conciliant.

Une lueur méchante passa dans les yeux de sa belle—mère.

— Je vais faire venir la couturière du village pour confectionner votre robe de mariée.

Aurora retint sa respiration. S'exhortant au calme, elle déclara :

— Je préfère aller l'acheter à Londres.

Charlotte se mit à ricaner.

— Si vous croyez que vous en aurez le temps ! j'ai jeté un coup d'œil dans vos penderies. Vous avez une robe en mousseline blanche qui pourrait très bien convenir

— Elle sera sûrement trop courte et trop étroite. Je l'ai depuis au moins trois ans !

— Bah ! Il suffira de l'élargir et d'y ajouter quelques dentelles, quelques volants...

Bref, le genre de fanfreluches qui plaisent aux jeunes filles.

Aurora demeura silencieuse.

— Je déteste quand vous prenez cet air dédaigneux, siffla sa belle-mère.

« Comme elle est nerveuse, pensa la jeune fille. Cela peut se comprendre. Elle joue gros, en ce moment. »

Poliment, elle lui adressa une autre révérence et, sans un mot, gravit enfin l'escalier.

Faisant fi des interdictions de sa belle-mère, elle se rendit directement dans les appartements de son père.

Burton parut soulagé en la voyant.

— Oh, vous voila enfin, mademoiselle Aurora. J 'avais peur que...

Il baissa la tête.

— ... que vous n'arriviez trop tard. Milord est devenu tellement faible! Voici maintenant plusieurs jours qu'il ne se lève plus.

Une vague de haine, mêlée de désespoir et de colère, submergea la jeune fille.

Sans attendre d'être introduite par le valet, elle pénétra dans la chambre de son père. Plus pale, plus maigre que jamais, lord Harmell dormait.

La jeune fille se pencha et l'embrassa.

— Vous allez guérir, père, promit—elle.

Après avoir avisé les fioles de liquide brunâtre qui s'alignaient sur la table de nuit, elle se tourna vers Burton.

— J'ai quelque chose de très grave à vous apprendre.

Elle entraîna le valet dans l'embrasure de la fenêtre et, à voix basse, lui fit part de ses soupçons. Burton s'adossa au mur. Il paraissait sur le point de s'évanouir.

— Et moi qui forçais milord à boire cette horreur pensant que cela améliorerait son état!

Il se reprit très vite.

— Je vais tout de suite remplacer le contenu de ces bouteilles par du thé froid.

— Gardez le poison, surtout! Nous en aurons besoin pour la confondre.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Aurora. J'ai tout compris. Il n'y a qu'une chose qui m'échappe: pourquoi ne pas prévenir le commissaire Garfield?

— Tout simplement pour éviter un scandale qui salirait autant milord que moi.

— Cela peut se défendre, admit Burton sans beaucoup d'enthousiasme.

La colère le gagna.

— Elle va donc échapper à une juste punition?

— Je n'en sais rien, Burton, fit la jeune fille avec lassitude. Pour l'instant, je ne pense qu'à milord. Il va falloir faire venir immédiatement le médecin afin de lui administrer un contrepoison.

— Milady ne veut pas que l'on prévienne le docteur Simpson.

— Nous passerons outre à ses ordres. Écoutez, je vais aller le chercher moi-même et je lui expliquerai ce qui se passe. Nous devons tout mettre en œuvre pour sauver mon père.

Deux jours plus tard, lord Hartnell allait déjà mieux. Certes, il n'avait pas encore repris de poids ni retrouvé son allant habituel, mais il paraissait plus reposé et pouvait maintenant se lever et aller s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre.

— Il va falloir compter plusieurs semaines, voire plusieurs mois pour qu'il recouvre la santé, avait dit le médecin à Aurora.

Il avait emporté le contenu de plusieurs fioles à des fins d'analyse.

Une sorte de conspiration s'était formée autour du malade. Seuls Aurora, le duc de Linford, Burton, Tom, Phyllis — et le docteur Simpson, bien sur — étaient dans la confidence. Henry de Linford, qui coordonnait en quelque sorte les opérations, venait tous les jours au manoir

— Nous nous occuperons plus tard de la restauration du château, avait

—il dit à Aurora. Pour le moment, il faut premièrement que votre père se remette. Et, deuxièmement, trouver le moyen de neutraliser ces deux individus malfaisants.

Lady Hartnell feignait d'être ravie du rétablissement inattendu de son mari.

— Je n'aurais jamais cru qu'un médecin pouvait lutter contre les effets nocifs de la chaleur, déclarait—elle d'un air pincé. Si j'avais su cela, vous pensez bien que j'aurais fait appel plus tôt au docteur Simpson.

Soupçonnait-elle quelque chose? Burton, qui la surveillait du matin au soir, l'avait surprise jetant le contenu des flacons pleins de thé pour les remplir d'un liquide encore plus foncé que le précédent.

— Elle doit doubler les doses, en avait conclu le duc.

Le docteur Simpson était inquiet.

— Vous jouez à un jeu dangereux. Pourquoi ne pas lui dire que son odieux manège a été découvert?

— Des le retour de son complice, nous les confondrons tous les deux.

Ce jour-la, après être allé saluer lord Hartnell, le duc avait emmené Aurora faire quelques pas dans les jardins.

— Je vous trouve une bien petite mine, lui dit—il. Prenez—vous suffisamment l'air?

—Non. Je n'ai pas le temps de me promener et encore moins de monter à cheval. De toute manière, tant que le danger rodera, je ne veux pas quitter mon père.

Elle leva vers lui un regard inquiet.

— Quand pourrons—nous nous sentir enfin en sécurité?

— Faites-moi confiance. Je me charge de tout. Des le retour de Peter Gosouth, le docteur Simpson et moi le convoquerons ainsi que votre belle—mère. Après leur avoir dit que leur infâme complot a été découvert, nous leur donnerons le choix. Ou ils quittent immédiatement l'Angleterre pour ne jamais y revenir, ou nous les livrons tous les deux à la police,

Il adressa un tendre sourire à la jeune fille.

— Puis, je demanderai votre main à votre père... et, ensemble, nous nous consacrerons à la rénovation du château de Linford.

Elle se blottit contre lui et, à l'abri d'un buisson, ils s'embrassèrent passionnément, bien loin de se douter que, derrière l'une des fenêtres du boudoir de lady Hartnell, cette dernière et le prétendu lord Woodward les observaient.

Celui-ci venait à peine de revenir de Londres. Pour éviter de croiser Tom, dont il se méfiait de plus en plus, il avait attaché son cheval dans un coin touffu du parc et était entré au manoir par la porte de côté qu'il utilisait pour retrouver discrètement sa maîtresse.

Il jura.

— Mais qu'est-ce que ça signifie? Que fait le duc de Linford au manoir?

Lady Haxtnell leva les bras au ciel.

— Si je le savais! En tout cas, depuis le retour d'Aurora, il est tout le temps fourré ici.

— Vous n'aviez qu'à lui condamner votre porte.

— Vous croyez que c'est possible? Les domestiques le traitent avec autant de respect que si c'était un prince de sang royal. Un duc, vous imaginez?

— Duc ou pas, pour nous il représente un ennemi. Surtout s'il courtise cette pimbêche.

A cause de lui, la fortune risque de nous passer sous le nez.

— Vous croyez que je ne m'en rends pas compte? s'écria Charlotte. Je me demandais ce que je devais faire et j'attendais votre retour avec impatience.

Sa voix monta à l'aigu.

— Mais regardez—les! Regardez-les!

— Je ne suis pas aveugle.

Main dans la main, Henry de Linford et Aurora se dirigeaient vers la roseaie.

Lord Woodward, alias Peter Gosouth, jura de nouveau, tout en s'épongeant le front.

— Ah, c'est trop bête! Si près du but, rater une affaire tellement bien organisée? Je ne me le pardonnerais pas. Il faut précipiter les choses.

— Pour tout arranger, mon mari semble maintenant immunisé contre le poison.

Mon idiot de belle-fille a insisté pour faire venir le docteur Simpson.

— Penh! Ses médicaments ne valent pas mieux que de la poudre de perlimpinpin, fit Peter Gosouth avec dédain.

— Ne riez pas. Ils sont efficaces.

— Impossible.

—C'est comme je vous le dis. Mon mari a l'air de se remettre. Et pourtant, j'ai doublé les doses.

— Triplez—les, quadruplez-les, centuplez-les! Il faut qu'il meure et qu'elle hérite.

Peter Gosouth n'en pouvait plus de rage.

— Mais qu'est—ce que ça signifie? répéta-t-il. Je m'absente pendant quarante-huit heures et, pendant ce temps, tout va à vau—l'eau!

De nouveau, il épongea son front ruisselant,

— Il faut donc que je m'occupe de tout? Écoutez, il n'y a pas une seconde à perdre.

On va l'enlever, et vous la droguerez pour qu'elle consente à m'épouser sans faire d'histoires.

— Soit. Mais qui va célébrer le mariage?

— Pas de problème. J'ai trouvé à une vingtaine de kilomètres d'ici, dans un village perdu, un vieux pasteur à moitié sourd et aveugle. Il nous mariera sans s'apercevoir de rien... Et elle non plus.

En se frottant les mains, Peter Gosouth conclut:

— Et alors, a moi la dot!

— A nous, corrigea lady Hartnell.

— A nous, bien sur, fit-il en l'embrassant à pleine bouche.

Elle eut une grimace mutine.

— Promettez—moi que vous ne profiterez pas de vos droits de mari.

— Pour la rendre docile, il le faudra bien.

— Je vais être jalouse. .. se plaignit—elle.

— Je vous croyais les idées plus larges. Avant de l'expédier au fond du lac, vous n'allez quand même pas m'empêcher de m'amuser un peu avec cette mijaurée !

Avec un rire gras, il poursuivit:

— Cela ne pourra que lui faire du bien. Vous verrez ! Son orgueil en prendra un coup et elle en rabattra un peu après. Ah, elle m'a cravaché? Elle le regrettera jusqu'au dernier instant de sa courte existence.

— J'aimerais autant que...

Peter Gosouth l'embrassa de nouveau.

— Ne perdons pas de temps en discussions. Mettons plutôt au point notre stratégie.

D'abord:l'enlèvement, puis le mariage...

Lord Hartnell somnolait dans son fauteuil.

Assise sur un canapé, Aurora avait du elle aussi s'endormir. Elle se réveilla en sursaut et ramassa le livre qui avait glissé par terre.

Son premier regard fut pour les fioles qui se trouvaient sur la table de nuit. Le duc et le docteur avaient décidé de les y laisser pour ne pas éveiller la suspicion de lady Hartnell.

« Le liquide est plus foncé que jamais, remarqua immédiatement la jeune fille. Il est presque noir.»

Elle frissonna. Pendant son sommeil, sa belle-mère avait du s'introduire dans la chambre et augmenter les doses.

«Comment ai—je pu m'endormir? se demanda—t-elle, fâchée contre elle-même.

N'étais—je pas censée surveiller tout cela ? »

Depuis qu'elle avait pris son petit déjeuner, elle se sentait étrangement engourdie.

Un soupçon lui vint. Était—il possible que Charlotte l'ait droguée pour se livrer à son criminel manège sans être dérangée ?

Le valet de son père arriva sur ces entrefaites.

Aurora désigna les flacons. Il hocha la tête d'un air entendu.

— Il va me falloir du thé très, très fort, fit-il à mi-voix. Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, je m'occupe de cela. Allez donc vous reposer un peu, je resterai près de milord.

La jeune fille, qui avait passé toute la matinée auprès de son père, ne protesta pas.

Elle allait quitter la pièce quand lord Hartnell ouvrit les yeux.

— Vous êtes là, tous les deux?

Il allait de mieux en mieux et ne comprenait pas la soudaine sollicitude dont faisaient preuve sa fille et son valet.

— Tu ferais mieux de monter à cheval au lieu de rester enfermée, Aurora.

— Cela me fait plaisir d'être près de vous, père.

— Va donc prendre l'air !

— Mais oui, insista Burton.

—Je me sens un peu fatiguée, fit la jeune fille, presque malgré elle.

Son père haussa les épaules.

— C'est le temps qui veut cela. Personne ne veut me croire. Pourtant, il n'y a rien de plus épuisant que cette chaleur orageuse.

Il porta la main à son front avec étonnement.

—C'est curieux, remarqua-t-il. Je la supporte mieux, maintenant.

Le docteur Simpson avait jugé préférable de ne pas le mettre au courant des menaces qui planaient sur lui.

— Il est encore très faible. Apprendre que sa femme, de connivence avec un amant, était en train de l'empoisonner à petit feu? Mais cela le tuerait!

Une fois sur le palier, Aurora fut tentée d'aller s'étendre sur son lit: elle tombait littéralement de sommeil.

« A onze heures du matin? C'est vraiment bizarre... » se dit—elle en réprimant un bâillement.

Elle se força à sortir dans le parc, ou elle se mit à respirer profondément.

« Espérons que cela va m'éclaircir les idées. »

Elle suivit une allée bordée de rhododendrons et arriva près du lac qu'alimentaient deux ruisseaux. La barque dans laquelle elle avait l'habitude de se promener par les belles journées d'été était amarrée à un petit ponton. On l'avait repeinte en vert pomme et les avirons avaient été revernis.

« Je ne l'ai pas encore sortie une seule fois ! Se dit—elle. Il faut dire que, depuis mon retour de Paris, j'ai passé plus de temps chez Mme Priddy qu'au manoir. »

Elle s'assit sur un banc, à l'ombre d'un saule dont les branches flexibles se balançaient dans la brise.

« Le canotage, ce ne sera pas pour aujourd'hui, pensa—t—elle en s'étirant paresseusement. Je serais capable de m'assoupir au milieu du lac. »

Elle ferma les yeux, en proie à une irrésistible envie de dormir

— Ah, la voila!

Elle reconnut la voix de sa belle—mère et se demanda si elle rêvait déjà.

— Vite! s'écria Charlotte. Cette fois, elle ne nous échappera pas.

— Ah, pas de danger, renchérit lord Woodward en ricanant.

« Non, ce n'est pas lord Woodward, pensa confusément Aurora, mais Peter Gosouth, le régisseur »

Avec brusquerie, on lui appliqua un chiffon mouillé sur le visage. Une puissante odeur d'éther la suffoqua, puis tout devint noir; et elle eut l'impression de sombrer dans un gouffre sans fond.

Aurora souleva les paupières. Des paupières qui lui semblaient peser du plomb.

« Ou suis—je ? » se demanda-t—elle.

Elle était allongée sur un canapé défoncé qui sentait le moisi, dans une pièce obscure dont l'unique fenêtre était condamnée, de l'extérieur, par des planches grossières. Peu à peu, la mémoire lui revenait.

« Peter Gosouth et ma belle-mère m'ont enlevée! »

La terreur la submergea. Elle était donc à leur merci?

« Ils ont été plus fort que nous, pensa—t-elle avec désespoir. Nous pensions être en position de supériorité. Nous étions sûrs de les démasquer, de déjouer leurs plans...

Mais l'amant de ma belle-mère est revenu de Londres sans que nous le sachions. Et il n'a pas perdu de temps! »

Elle se prit la tête entre les mains. L'image du duc s'imposa à elle. Le reverrait-elle un jour? De toute manière, si elle était forcée, contre sa volonté, d'épouser Peter Gosouth, plus jamais rien ne serait possible entre eux.

« Oh, Henry... Je vous aime! Je vous en supplie, venez à mon secours »

Mais comment aurait—il pu deviner qu'elle était prisonnière de l'homme qu'elle détestait le plus au monde ?

« Le duc a promis de revenir aux Trois-Fontaines , cet après-midi. Mais d'ici là, tant de choses atroces peuvent se passer... »

Sa terreur allait croissant. Au prix d'un terrible effort de volonté, elle réussit à se lever et à marcher jusqu'à la porte. Comme elle le redoutait, celle—ci était fermée à clef...

Où était—elle? Vraisemblablement dans la demeure du régisseur, un cottage mal entretenu situé à peu de distance du manoir de

Woodward.

« Me voila bel et bien prisonnière! Que comptent faire de moi mes ravisseurs ? »

Pourquoi se posait—elle cette question alors qu'elle en connaissait déjà la réponse? Ces deux criminels n'avaient—ils pas dévoilé leurs intentions en grand détail devant elle?

Soudain, elle entendit des voix dans la pièce voisine. Sans le moindre scrupule, elle colla son oreille contre le battant.

— Vous devriez rentrer aux Trois-Fontaines,

Charlotte, disait Peter Gosouth.

— Non.

Avec colère, sa belle-mère poursuivait:

— Je ne veux pas vous laisser seul avec elle. Je ne sais que trop ce qui se passerait.

— Elle est jalouse!

— Oui, je le suis.

— Écoutez, Charlotte, soyez raisonnable. Si je l'épouse, il faudra bien que j'exerce mon devoir conjugal.

En ricanant, il ajouta;

— Le mariage doit être célébré ce soir. En attendant, je peux tout de même m'offrir une petite avance...

Horriifiée, Aurora regarda autour d'elle, cherchant une échappatoire qu'elle savait déjà impossible.

— Je vais m'occuper d'elle. Allons, rentrez chez vous, Charlotte. Votre mari va s'inquiéter.

— C'est bien le cadet de mes soucis. Je ne veux pas que...

— Que se passe—t—il? fit Peter Gosouth avec inquiétude. J 'entends des chevaux...

Aurora comprit qu'il se précipitait à la fenêtre.

— Ils sont cinq!

— Et alors?

Ce fut au tour de Charlotte de ricaner.

— Mon pauvre ami, vous paniquez à propos de tout et de rien. On voit que vous n'avez pas la conscience tranquille.

— Ce n'est pas le moment de rire. Il ne vient jamais personne par ici. Qui sont ces hommes?

— Bah, de paisibles promeneurs.

— Et si nous étions découverts?

— Impossible. Ne vous affolez pas, ils vont s'éloigner.

— Pas du tout, ils encerclent le cottage!

— Vous rêvez !

— Ils mettent pied à terre! Ils sont armés!

Lady Hartnell s'esclaffa.

— Eh bien, qui aurait jamais pu penser que, sous vos apparences de matamore, vous n'étiez qu'une poule mouillée ?

— Ne faites pas de bruit, ils croiront qu'il n'y a personne. Quant à votre stupide belle

— fille, elle doit toujours être sous l'effet de l'éther.

On frappa violemment à la porte.

— Ouvrez! ordonna le duc de Linford.

— Chut, fit Peter Gosouth.

Aurora comprit que c'était le moment ou jamais de signaler sa présence.

— Au secours! cria—t—elle. Henry au secours!

Peter Gosouth jura.

— L'imbécile!

— Ouvrez, répéta le duc.

— Au secours, Henry!

Un coup de feu retentit. La serrure vola en éclats.

— Attendez—moi ici, dit le duc aux cavaliers qui attendaient derrière lui.

Il pénétra dans la première pièce du cottage — un salon poussiéreux qui sentait le renfermé et le moisi. Lady Hartnell s'était tapie dans un coin, tandis que Peter Gosouth tenait tête à celui qui venait de faire irruption chez lui.

— De quel droit forcez-vous la porte des honnêtes gens?

—Des honnêtes gens? répéta le duc d'un ton sarcastique.

— Au secours! cria de nouveau Aurora.

Henry de Linford toisa le régisseur avec mépris.

— C'est là que vous la gardez prisonnière?

Il n'eut qu'à tourner la clef dans la serrure. Et Aurora se précipita dans ses bras.

— Vous êtes venu! sanglota-t-elle.

— Ne pleurez pas, mon amour. Le cauchemar est terminé.

Peter Gosouth, avec une invraisemblable mauvaise foi, tenta de retourner le jeu en sa faveur

—Qu'y puis-je? Elle est folle de moi, elle est venue me rejoindre ici...

Le duc, qui serrait la jeune fille contre lui, lui adressa un regard glacial.

— Gosouth, vos sinistres projets ont été mis à jour.

—Comment cela?

Le duc se tourna vers lady Hartnell et, d'une voix dangereusement calme, déclara:

— Tout d'abord, tentative d'empoisonnement. Le contenu des fioles que vous remplissiez régulièrement a été analysé.

S'adressant ensuite à Peter Gosouth, il enchaîna:

— Usurpation d'identité. Vous aviez l'intention d'épouser Aurora dans le seul but de vous approprier sa dot, Puis son héritage. Et ensuite, vous l'auriez noyée dans le lac... avant d'aller mener la belle vie sur la Riviera française.

Les amants diaboliques échangèrent un regard terrifié.

« Comment a—t-il pu apprendre tout cela? » semblaient-ils se demander.

—Vous êtes démasqués, reprit le duc.

Il jeta une liasse de billets sur la table.

— Voila de quoi payer votre voyage. Aujourd'hui même, vous allez tous les deux prendre un ferry-boat pour le continent et ne jamais revenir en Angleterre.

Moqueur, il lança:

— Allez donc jouer gros jeu à Monte—Carlo!

Une dernière fois, Peter Gosouth tenta de lui tenir tête.

— Il n'y a aucune raison pour que je quitte mon pays.

— Si vous n'êtes pas partis ce soir, je n'hésiterai pas une seconde à vous livrer à la police. Au lieu des tapis verts des casinos, vous aurez droit à la paille humide des cachots, aux tribunaux, et au bain. Ou — pire! — à la potence.

D'une voix qui claqua comme un coup de fouet, il répéta:

— Est—ce compris? Vous partez dans la journée. Et que l'on n'entende plus jamais parler de vous.

Sur ces mots, il entraîna Aurora dehors. Parmi les hommes qui attendaient, prêts à intervenir, la jeune fille reconnut Dugg, le valet du châtelain.

— Grâce à votre collaboration, tout s'est bien passé, leur dit le duc.

Vous pouvez retourner au château et, à mon retour, vous aurez droit à une récompense bien méritée.

— Merci, milord, firent-ils en chœur.

Ils tournèrent bride et partirent en direction de Linford, pendant que le duc hissait Aurora sur son cheval avant de se mettre lui-même en selle.

Au lieu de la ramener directement aux Trois-Fontaines, il s'arrêta près du lac. La jeune fille frissonna en voyant, sur l'autre rive, la barque verte qui aurait dû être son tombeau se balancer doucement, au gré d'un léger courant.

Après avoir attaché son cheval, le duc la prit par la main et la fit asseoir sur un banc repeint, lui aussi, en vert vif.

— Vous tremblez encore, dit-il en enlaçant Aurora.

— J'ai eu si peur...

Puis elle s'inquiéta.

— Ne faudrait-il pas rentrer tout de suite? Mon père risque de s'inquiéter, ..

—Je doute que votre disparition ait déjà été signalée: tout est allé si vite!

—C'est vrai. Mais comment avez-vous su ou j'étais ?

— Depuis son retour de Londres, mes hommes ne quittaient pas Peter Gosouth d'un pas. L'un d'eux est venu me prévenir des que vous avez été enlevée. Je n'avais qu'une hantise: arriver trop tard.

— Il était prêt à «s'occuper» de moi, selon ses propres termes. Mais ma belle-mère, jalouse, cherchait à l'en empêcher.

— Quelle sordide histoire! fit le duc avec dégoût.

— Sordide, oui. C'est le mot.

La jeune fille frissonna de nouveau.

— Je me croyais perdue. .. et vous êtes arrivé!

— Vous n'aurez plus jamais rien à redouter de Gosouth, ni de votre

belle-mère.

Il étreignit passionnément la jeune fille.

— Aurora, acceptez-vous de devenir ma femme et de m'aider à restaurer le château ?

— Je n'ai pas de plus cher désir.

Elle sourit.

— C'est Phyllis qui sera contente d'aller vivre à Linford. J'ai l'impression que votre valet lui plaît. — Je crois que c'est réciproque.

Le duc resserra son étreinte.

— Adorable Aurora... je vous aime.

En guise de réponse, elle lui tendit ses lèvres.

Une demi—heure plus tard, Burton introduisit le duc et Aurora dans le petit salon où se tenait lord Hartnell.

Ce dernier esquissa un sourire entendu en voyant le duc s'incliner devant lui.

— Milord, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

— Je vous l'accorde avec le plus grand plaisir.

— Nous aimerions que notre mariage soit célébré le plus rapidement possible, reprit le duc.

— Le plus simplement possible aussi, renchérit la jeune fille. Vous n'êtes pas encore en parfaite santé, père. ..

— Oh, je vais nettement mieux ! Mais j'avoue ne pas avoir encore compris ce qui m'est arrivé. Pensif, il poursuivit :

— Je crois maintenant que c'était plus grave qu'un simple coup de chaleur. Grâce au ciel, le bon docteur Simpson a su trouver les remèdes adéquats. Chaque jour, je retrouve de nouvelles forces. Bientôt, je serai exactement comme avant.

Aurora l'embrassa sur la joue.

— J'en suis sûre, père.

Le médecin, le duc et Aurora avaient décidé d'attendre un peu avant de raconter à lord Hartnell le sinistre complot mis au point par sa femme et le soi-disant lord Woodward.

— Mieux vaut qu'il soit plus solide avant de lui asséner un pareil choc, avait dit le médecin.

— Ta belle-mère était dans mon bureau il y a environ un quart d'heure, dit lord Hartnell. Elle faisait beaucoup de bruit. Et — c'est bizarre, mais j'ai eu l'impression qu'elle pleurait.

Aurora échangea un regard avec le duc.

— Elle? Pleurer? N'avez-vous pas rêvé, père?

— Peut-être.

Il ferma les yeux.

— Tout est possible. Je dors beaucoup en ce moment. D'après le docteur Simpson, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Le duc et Aurora ne tardèrent pas à quitter lord Hartnell. La jeune fille insista pour passer par le bureau. Comme elle s'y attendait, la porte du coffre-fort était ouverte.

— Tout l'argent a disparu, murmura-t-elle. Ce n'est pas bien grave: mon père ne gardait jamais de grosses sommes au manoir...

Avec mépris, elle poursuivit:

— Je suppose qu'elle a également pris notre meilleure voiture et nos meilleurs chevaux pour partir en compagnie de son Gosouth.

Le duc secoua la tête.

— Vous croyez que Tom aura permis cela? Cela m'étonnerait. Ils ont du se contenter de la vieille calèche de Gosouth. Et maintenant, ils sont probablement déjà loin, en route pour Douvres, Calais, Paris, puis Monte-Carlo ou ils iront jouer au casino l'argent que je leur ai donné et celui qu'ils ont volé à votre père.

— Ils se retrouveront vite réduits à la misère.

— Ne vous inquiétez pas pour eux. Ils se débrouilleront toujours, car

Gosouth est un homme habitué à vivre d'expédients.

Le duc l'enlaça.

— Ne pensons plus à ces deux lamentables personnages. Je vous aime, Aurora. Je vous aimerai toute ma vie.

Submergée de bonheur, elle se lova contre lui, tandis que ses grands yeux verts étincelaient comme des étoiles.

— Je vous aime, Henry, dit—elle en écho. Je vous aimerai toute ma vie.

Fin